FONTAINES D.C. ★ MATHIAS MALZIEU ★ STURGILL SIMPSON

Rolling Stone

FRANCE

SEPTEMBRE 2024
NUMÉRO 165

REPORTAGE
FESTIVALS
Le live report de l'été

RENCONTRE
JAMES ELLROY
Fondu au noir

ROLLING STONE INTERVIEW
KAMALA HARRIS
"Quelle Amérique voulons-nous ?"

ÉVÉNEMENT
DAVID GILMOUR
"Le meilleur album de ma carrière, très probablement"

REPORTAGE
Dans le plus grand pow-wow des USA

ENQUÊTE
La face cachée des pièces de collection rock

+
Nick Cave
John Mayall
Nathaniel Rateliff
Karkwa
The Faces

l'Estival 2024

20 SEPT
au 6 OCT

MAËLLE • YCARE
JEANNE ADDED
CHRISTOPHE WILLEM
KEZIAH JONES

JUSTE SHANI • SIMONY • PÉPITE
ALEXIS HK & BENOIT DORÉMUS
BLAUBIRD • HECTOR OU RIEN
CONSCIENCE • IMPARFAIT

BUDDY BRASS BAND • CAMILLE LAÏLY • LUPO
NATASHA KANAPÉ • FRENCH QUARTER • MALAKA
AMAY LAONI • LUMIÈRE • ALEX SAINT-CRICQ
PRATTSEUL • LOVANA • MATHIEU LIPPÉ
NICOLAS JULES • JULIE LAGARRIGUE
SÈBE • MYMYTCHELL • HALYNKA • CUBBE
NESRINE • SAINTE NICOLE • RODEO JOE

POISSY - ACHÈRES - MONTESSON - HOUILLES - LE PECQ

lestival.fr

BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT
DANS LES RÉSEAUX HABITUELS

AVEC LA PARTICIPATION DU THÉÂTRE DE POISSY ET DU SAX D'ACHÈRES

.3 paris île-de-france
RFM 103.9FM
78actu
le Courrier des Yvelines
fédé chanson
SPEDIDAM
sacem
musicaction
Canada
RATP
Québec
elsa
POISSY
Achères
Ville de Houilles
le PECQ
Ville de Montesson
Région îledeFrance
SAX Espace Musical Achères
THÉÂTRE DE POISSY

Sommaire

RS
NUMÉRO 165
SEPTEMBRE 2024

40
James Ellroy
Alors que son nouveau roman, revisite un Los Angeles des sixties dangereusement captivant, conversation avec l'un des plus grands auteurs de polars américains.
PAR SOPHIE ROSEMONT

44
Pow-wow
Le grand rassemblement des Premières Nations s'est tenu à la fin du printemps dernier. Reportage.
PAR ISMAËL HOUDASSINE

72
Memorabilia
D'une guitare de Kurt Cobain à la couronne de Notorious B.I.G., le marché des objets liés à l'histoire de la musique a grimpé en flèche ces dix dernières années.
PAR DAVID BROWNE

32
Kamala Harris
La vice-présidente des États-Unis, désormais candidate à la Maison-Blanche, reçoit *Rolling Stone* pour une interview historique. Exclusif.
PAR ALEX MORRIS

PHOTO DE **FLO NGALA**

Sommaire

50

Le live report de l'été

De Cognac à Albi, de Beauregard à Montréal, de Carcassonne à Lisbonne, l'équipe de *Rolling Stone* a réalisé sa propre olympiade des festivals et du rock'n'roll.

Le Mix

RENCONTRE

11 **Fontaines D.C.**

Abrasif, idéaliste, le nouvel album des Irlandais les sacre à la tête de la scène rock brit'.

Par SOPHIE ROSEMONT

PROFIL

16 **Sturgill Simpson**

Le songwriter du Kentucky, de retour sous le nom de Johnny Blue Skies, sort son premier album en trois ans.

Par BELKACEM BAHLOULI

RS PRO

26 **Gibson à Londres**

Pour célébrer ses 130 ans, la firme basée à Nashville ouvre un showroom dans la capitale britannique.

Par STELLA LANSON

Magazine

AFFAIRES INTERNES

28 **La république des chats noirs**

Entre un Président impopulaire, une gauche sans leader, une droite rabougrie et une extrême droite sur ses ergots, le pays est loin d'être sorti d'affaire. Les Français ont refusé de choisir...

Par LAURENT BAZIN

EN COUVERTURE

64 **David Gilmour**

L'ex-Pink Floyd aime aborder les choses avec recul, y compris quand il s'agit de s'en expliquer ou d'évoquer d'autres sujets plus sensibles, comme celui de ses relations avec un ancien "partenaire"...

Par ANDY GREENE

Rubriques

Éditorial	5
Playlist	10
Chronique Yves Bigot	13
Chronique Bruno Patino	15

Guide

Musique

DISQUE DU MOIS

77 **Nick Cave**

L'Australien revient avec un dix-neuvième album de rock hanté et céleste.

Par SOPHIE ROSEMONT

TRÉSOR ENTERRÉ

82 **Elmer Gantry**

Comment des musiciens britanniques se sont fait passer pour le nouveau Fleetwood Mac.

Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE

84 **We Are the Champions**

En cette période sportive, nul doute que tout un chacun se doit de connaître ce "Pomp and Circumstance" du rock.

Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Le Temps des copains**

La naissance des yéyés par le prisme de l'adolescence d'une bande de futures stars. Par Jeff Pourquié et Vincent Cuvellier.

Par LORAINE ADAM

Livres

92 **Michael Magee**

Un homme tente de se libérer de son lourd héritage dans une ville plombée par son passé.

Par PHILIPPE BLANCHET

Q&R

98 **Mathias Malzieu**

Islande, Cantona ou Bashung. Le chanteur déborde d'énergie.

Par SAMUEL DEGASNE

En couverture

David Gilmour
par **Anton Corbijn**

© BENOÎT ROUSSEAU

Édito

"Je suis sentimental à propos des chiens, des meurtres, de l'amour...
Mes livres sont très romantiques."
JAMES ELLROY

Par BELKACEM BAHLOULI

Quel été !

ON EN A EU PLEIN LES YEUX et même les oreilles. La cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques a stupéfié le monde entier et, mieux... les fans de pop, rock et metal, avec cette fantastique idée de faire comme les Anglais lors des JO de Londres, en 2012, lorsqu'ils avaient convié ceux qui ont construit l'image musicale de l'Angleterre depuis les années 1960, de Jimmy Page à Brian May en passant par... les Spice Girls ! En France, on a rappelé qu'il y avait des groupes de stature internationale, notamment un, Gojira, qui a signé la BO de l'un des tableaux les plus commentés de cette cérémonie, où, des fenêtres de la Conciergerie, sur l'île de la Cité, ils ont entonné un "Ah ! ça ira" avec des chœurs à tête coupée. Certains ont beaucoup ri, d'autres moins.

On va laisser de côté les commentaires outrés de 15 % de la population mondiale et se concentrer sur les 85 % qui ont apprécié cette ouverture. Car oui, il s'agit d'une bien belle ouverture, à la véritable culture populaire. Cette immense majorité qui avait approuvé le Nobel de Bob Dylan, qui estimait qu'une Aya Nakamura avait tout à fait le droit de chanter au côté de la Garde républicaine, voire que la présence de la Québécoise Céline Dion sur la tour Eiffel n'avait rien de déplacé ! Car la cutlure populaire, c'est aussi le rock et la pop. Et c'est ce qui restera de ces Jeux – outre les exploits sportifs bien sûr, des vues incroyables d'un Paris de carte postale instagramé et instagramable à souhait. C'est du spectacle, du vrai, impressionnant même.

Mais l'été a également été le moment où l'on a profité des festivals, qui, partout en France et dans le monde, malgré un contexte politique explosif, ont permis à des centaines de milliers d'amateurs d'aller voir ou revoir leurs artistes favoris, et, là aussi, le succès a été au rendez-vous. Pas besoin de faire un dessin pour comprendre à quel point ces sas de décompression sont vitaux : l'énergie des concerts et, partant, se réunir pour célébrer la culture populaire montre que, malgré les tarifs des tickets en hausse, la fête a été belle.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS !
Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

MAGAZINE

Abonnez-vous !

Profitez de l'offre 360° proposée par *Rolling Stone* et bénéficiez d'un accès unique à tous nos contenus et magazines, aussi bien sur mobile que sur tablette et ordinateur.

Dans cette formule 360°, vous trouverez le mensuel en version numérique disponible avant sa sortie en kiosque (10 numéros/an), les archives du mensuel depuis 2008 et, chaque vendredi dès la rentrée, notre magazine numérique *L'Hebdo* (40 numéros/an), ainsi qu'une newsletter dédiée. Enfin, vous bénéficierez d'un accès réservé à des contenus collectors et exclusifs, tout comme à notre webradio.

Une autre offre intégrale collector vous propose 10 numéros papier/an + leur version numérique et un accès à Rolling Stone Digital 360°, avec en cadeau le vinyle *Rolling Stone Live Sessions* (25 cm, 5 titres).

ABONNEMENTS
Téléchargez gratuitement votre application Rolling Stone Magazine sur notre boutique en ligne, rollingstone.fr, ou en utilisant ce Flashcode.

scannez-moi

© DR

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTRICE GRAPHIQUE **Ophélie Lebehot**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **0144397820**
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : **Driss Abdi, Loraine Adam, Philippe Barbot, Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet, Charles Bloch, Xavier Bonnet, Mathieu David, Éric Delon, Renaud Dély, Bertrand Deveaud, Alain Frétet, François Guillaume, Lauric Henneton, Dom Kiris, Philippe Langlest, Bruno Patino, Samuel Regnard, Sophie Rosemont, Denis Roulleau, Silvère Vincent.**

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ
PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE **sales@rollingstone.fr**
PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS **M.I.N.T/Fabrice Régy**
FABRICE@MINT-REGIE.COM
01 43 65 19 56

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **0144397820**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **TBS Services/Pascale Delifer**
1, montée de Saint-Menet, « Espace La Valentine », Bât B, 13011 Marseille.
TÉL. **0140942223**
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Service abonnements
Offre valable jusqu'au 31 octobre 2024, réservée aux nouveaux abonnés.
SERVICE CLIENT : relationclient@rollingstone.fr
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en adressant un courrier à Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France, ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr
Abonnement : bulletin pages 22-23 - 1 an papier seul : 69 € - 1 an mensuel papier + numérique : 118,90 €
1 an papier + numérique (mensuel + hebdo) : 158,90 €

RS International Masthead

Penske Media Corporation (PMC)
CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
PRESIDENT **George Grobar**
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET **Debashish Ghosh**
VP-INTERNATIONAL MARKETS **Gurjeet Chima**
ASSOCIATE DIRECTOR BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Francesca Lawrence**
MANAGER, BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Emma Wagner - Zach Mauer**

Rolling Stone
CHIEF EXECUTIVE OFFICER **Gus Wenner**
DIGITAL DIRECTOR **Lisa Tozzi**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DEPUTY EDITOR **Maria Fontoura**
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS **Brian Szejka**
ASSOCIATE PUBLISHER **Jessica Grill**

FOUNDER **Jann S. Wenner**

ROLLING STONE FRANCE IS PUBLISHED BY RS FRANCE SAS UNDER LICENSE FROM ROLLING STONE LICENSING, LLC, AN AFFILIATE OF PENSKE MEDIA CORPORATION. ROLLING STONE ® AND © 2024 ROLLING STONE, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

ROLLING STONE Nº 165 – MENSUEL, numéro de SEPTEMBRE 2024. Rolling Stone est une publication éditée par RS FRANCE, SAS au capital de 1000 euros. RCS Paris 878 718 436. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 0144397820. Dépôt légal : troisième trimestre 2024. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 0128 D 82240. ISSN : 1764-1071. 91313.
Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.

© 2024/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.
ORIGINE DU PAPIER : SUISSE
CE PAPIER : 100 % PEFC ET 62 % RECYCLÉ
IMPACT SUR L'EAU (P TOT) : 0,0066 KG/TONNE

ANCIENS NUMÉROS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

n°164 - AC/DC

n°163 - David Bowie

n°162 - Bruce Springsteen

n°161 - Mark Knopfler

n°160 - Eric Clapton

n°159 - Bob Marley

n°158 - Måneskin

n°157 - Prince

n°156 - The Who

n°155 - The Rolling Stones

n°154 - Tina Turner

n°153 - Bob Dylan

n°152 - Metallica

n°151 - Depeche Mode

n°150 - Pink Floyd

n°149 - Jeff Beck

n°148 - Bruce Springsteen

n°147 - The Beatles

n°146 - Leonard Cohen

n°144 - Coldplay

n°143 - David Bowie

n°142 - Keith Richards

n°141 - Red Hot Chili Peppers

n°140 - Spécial USA

n°139 - Neil Young

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

☐ n°164: 7,90€ ☐ n°163: 6,90€ ☐ n°162: 6,90€ ☐ n°161: 6,90€ ☐ n°160: 6,90€
☐ n°159: 6,90€ ☐ n°158: 6,90€ ☐ n°157: 6,90€ ☐ n°156: 6,90€ ☐ n°155: 6,90€
☐ n°154: 6,90€ ☐ n°153: 6,90€ ☐ n°152: 6,90€ ☐ n°151: 6,90€ ☐ n°150: 6,90€
☐ n°149: 6,90€ ☐ n°148: 6,50€ ☐ n°147: 6,50€ ☐ n°146: 6,50€ ☐ n°144: 6,50€
☐ n°143: 6,50€ ☐ n°142: 6,50€ ☐ n°141: 6,50€ ☐ n°140: 6,50€ ☐ n°139: 6,50€
☐ n°138: 6,50€ ☐ n°137: 6,50€ ☐ n°136: 6,50€

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine: 2,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1): 3€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3,50€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____ TÉLÉPHONE _____

ADRESSE E-MAIL* : _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Tout débute avec un album cultissime, *John Mayall & the Bluesbreakers with Eric Clapton*. Le reste appartient à l'histoire.

© STILLS/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

Grand Angle

John Mayall

1933-2024

PAR ALAIN GOUVRION

C'est une nouvelle qu'on redoutait de longue date et qui a fini par tomber dans le courant de l'été. John Mayall est mort le 22 juillet dernier, en Californie, à l'âge de 90 ans. Celui qu'on surnommait "le Parrain du British Blues Boom" a terminé son long voyage musical chez lui, entouré des siens, paisiblement. Lui et ses Bluesbreakers, formation à géométrie hautement variable, auront marqué l'histoire dans un tourbillon d'albums – plus de soixante-dix – dont beaucoup resteront gravés à jamais dans les mémoires.

L'histoire commence en 1966 lorsque Mayall, déjà l'une des figures familières de la scène blues londonienne, enregistre son second 33-tours, le fameux *John Mayall Bluesbreakers with Eric Clapton*, qui vient tout juste de quitter les Yardbirds. Un véritable coup de tonnerre, une déflagration. À l'évidence, ces musiciens sont des puristes, qui défendent la cause avec ardeur, mais qui ne sonnent comme aucun autre groupe.

Né le 29 novembre 1933 à Macclesfield, John Mayall possédait un savoir (et une collection de disques) encyclopédique de cette musique née dans le delta du Mississippi qu'il enrichira des décennies durant de ses propres compositions. Chanteur, guitariste, pianiste et harmoniciste, il assumera toute sa vie l'héritage de ses héros, Lead Belly, Big Bill Broonzy ou Clarence "Pinetop" Smith. À une époque où les bluesmen américains, de B.B. King à Muddy Waters, peinent à faire entendre leur voix dans leur propre pays, l'arrivée de Mayall et d'autres groupes comme les Rolling Stones ou Fleetwood Mac aura un impact définitif sur la rock culture, donnant naissance à de nombreuses formations de *revival* des deux côtés de l'Atlantique.

L'association avec Eric Clapton sera éphémère mais les Bluesbreakers continueront leur route, permettant au public de découvrir d'autres jeunes musiciens en devenir, notamment Peter Green, John McVie, Mick Fleetwood ou encore Mick Taylor, futur Rolling Stones, alors tout juste âgé de 18 ans. Avec ce dernier, Mayall va enregistrer quelques merveilles telles que *Bare Wires* ou *Blues From Laurel Canyon*, son premier disque solo, deux albums d'une incroyable richesse qui marquent la fin des années 1960. Inlassable défricheur, John Mayall va jusqu'à expérimenter la fusion avec le jazz, publie régulièrement des albums qui suscitent le respect et surtout continue de tourner sans relâche – ce qu'il fera quasiment jusqu'à la fin de sa vie.

Au fil des années, il aura exploré tous les possibles du blues, avec ou sans batteur (*USA Union*), laissant au final derrière lui une œuvre foisonnante, profondément personnelle, qui ne cesse de fasciner. Authentique passeur, son talent de savoir s'entourer des meilleurs musiciens sur scène comme sur disque lui assure un statut unique dans le monde du blues, qu'il aura servi jusqu'à son dernier souffle. Au lendemain de sa disparition, tout comme Mick Jagger ou Mick Fleetwood, Eric Clapton, très ému, a rendu, via les réseaux sociaux, un vibrant hommage à son *"mentor"* qui l'avait *"sauvé de l'oubli et de Dieu sait quoi"* à un moment où il voulait arrêter la musique. Plus que le Godfather, un Maître. ®

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Larkin Poe

"Bluephoria" (Tricki-Woo)

Un coup de blues intense et prenant : voici le nouveau titre euphorisant de Larkin Poe. Les deux sœurs Lovell ont été vues dans le Blue Room de Third Man Records pour le tournage du clip de "Bluephoria", au riff galvanisant, qui n'est pas sans rappeler la couleur musicale d'un certain Jack White.

2. Steve Wynn

"Make It Right" (Fire)

En parallèle de l'écriture de son autobiographie, Steve Wynn a également composé un album introspectif. Et en tant que pionnier de la scène rock de Los Angeles des années 1980, il n'a pas hésité à convoquer du beau monde dans son dialogue mémoriel. Un grand chapitre qui le place au niveau du Dream Syndicate, son groupe culte.

3. Zach Bryan feat. Bruce Springsteen

"Sandpaper" (Belting Bronco/Warner)

Les fans du boss reconnaîtront facilement la rythmique rockabilly de "I'm on Fire", un hommage de Zach Bryan, la nouvelle star de la country, à son héros sur son album, *The Great American Bar Scene*, aussi sincère que des confidences partagées avec un inconnu après quelques bières de trop.

4. Post Malone feat. Morgan Wallen

"I Had Some Help" (Republic)

Le rap mène à tout à condition d'en sortir. Post Malone, le bad boy tatoué jusqu'aux yeux, poursuit sa mue en chanteur country. Et il est plutôt crédible dans le rôle d'un fauteur de troubles en virée nocturne avec l'infréquentable Morgan Wallen, pour le duo le plus controversé de l'été sous la bannière étoilée.

5. Color Green

"God in a $" (New West)

Les deux leaders, Noah Kohll et Corey Madden, se sont rencontrés à New York, mais c'est à Los Angeles qu'ils ont lancé Color Green en revendiquant une dette au passé grandiose du rock psychédélique. Des influences bien digérées dans "God in a $", une ode ludique à l'insouciance juvénile sans aucune nostalgie.

6. Mercury Rev

"Ancient Love" (Bella Union)

Encore plus planant que ses chansons du désert, Mercury Rev renoue avec la pop onirique qui a fait sa réputation. Sur une narration en talk over, on retrouve la trompette magique si originale dans cet "Ancient Love", digne d'une bande-son d'un film de science-fiction imaginé dans un temps ancien à jamais disparu.

7. The Saints

"Break Away" (Chris Bailey Estate)

Avant son décès en 2022, Chris Bailey travaillait sur un ultime album de The Saints. Et c'est très émouvant d'entendre encore une fois la voix plaintive du poète punk des antipodes. "Break Away", est son dernier voyage musical, romantique et ironique à la fois, qui sort à titre posthume comme un message de l'au-delà.

8. Mustang

"Aérosol" (Vietnam)

Toutes guitares en avant, "Aérosol" fait l'effet d'une bombe annonçant le retour de Mustang avec un cinquième album, *Megaphenix*. Maniant les punchlines guerrières, l'esprit malin de Jean Felzine, chanteur guitariste gominé, tourne à plein régime depuis l'arrivée du nouveau batteur, source d'une énergie retrouvée.

9. Lowland Brothers

"Shape Up" (Underdog)

En pleine forme, Nico Duportal mène son groupe, Lowland Brothers, de main de maître. Avec une production digne des meilleurs studios de Nashville, "Shape Up", magnifique ballade blues soul à la patine vintage, est une nouvelle preuve de la grâce de cette bande de musiciens chevronnés de la scène blues d'ici.

10. The Cactus Blossoms

"There She Goes" (Walkie Talkie)

Deux frangins originaires de la "Twin City" Minneapolis retrouvent la magie des harmonies vocales à la façon des Everly Brothers. À contretemps de toute actualité musicale tapageuse, The Cactus Blossoms offre une oasis de pureté puisée à la source de la folk music authentique pour faire refleurir son piquant.

© RIDOTTA - DR

LeMix

QUOI DE NEUF
DANS LE ROCK ?

Fontaines D.C.

Abrasif mais idéaliste, le quatrième album du groupe irlandais le sacre à la tête de la scène rock britannique. Rencontre avec son charismatique chanteur, Grian Chatten. Par SOPHIE ROSEMONT.

PHOTO DE **THEO COTTLE**

Depuis la sortie de leur premier album, *Dogrel*, en 2019, le buzz ne cesse de croître autour des Irlandais.

Suite à la révélation de *Dogrel*, les disques *A Hero's Death* (2020) et *Skinty Fia* (2022) cultivaient les traumas politiques et les failles socioculturelles du groupe, qui prend désormais du recul quant à son héritage irlandais : *"Mais nos racines auront toujours de l'influence sur la manière enjouée et parfois un peu décalée dont j'aborde la langue anglaise."* Laquelle, chez Chatten, est intrinsèquement liée à la poésie, qu'il lit avec assiduité, en particulier Dylan Thomas. Et qui sert les ambitions internationalement pop de cet album produit par James Ford, nouvel arrivé dans la galaxie Fontaines D.C. qui, jusqu'ici, ne travaillait qu'avec Dan Carey. Enregistré dans les studios français de La Frette et dans l'église transformée par Dave Start en antre rock londonienne, The Church, *Romance* est également le premier disque signé chez XL, label des White Stripes et de Radiohead. Si l'engouement dont bénéficie le groupe leur permet aujourd'hui de viser haut, il a aussi bien failli avoir leur peau. En particulier celle de Chatten, récemment diagnostiqué du syndrome TDAH, et qui, sur "Starbuster", évoque directement ses attaques de panique : *"Je commence à enfin à accepter le succès. Même s'il y a encore des moments où j'ai besoin d'un isolement complet…* confie-t-il. *J'ai longtemps nié la réalité de ce qui nous arrivait, je pensais pouvoir jouer un concert devant 50 000 personnes sans que cela ne me change. Car je n'en avais aucune envie et j'avais peur que tout ça s'arrête."* En 2023, la sortie de son projet solo aux tonalités folk, *Chaos for the Fly*, a été bénéfique, lui permettant de davantage maîtriser sa voix : *"Il m'a rendu plus mature, plus confiant dans une volonté de faire fi des genres musicaux avec Fontaines D.C. C'est à prendre ou à laisser, mais je sais notre public curieux, appréciant autant les synthétiseurs que les guitares."* En effet, entre post-punk, metal, britpop et new wave, *Romance* ne choisit pas. On lui parle de Korn, dont quelques échos se manifestent ici et là… Il sourit : *"Ce groupe a su conférer de la vulnérabilité à des morceaux parfois tellement poussifs qu'ils me terrifiaient ! Leur théâtralité est ultra-dramatique. Ce qui ne me dérange pas, au contraire : j'ai l'impression d'apprécier la vie plus intensément lorsque je me sens triste ou mélancolique…"*

→ FONTAINES D.C.

"J'AIME BEAUCOUP ÉCRIRE SUR DES CHUTES de papier de soie ou des reçus de paiement. Parce que ce n'est pas toi qu'ils regardent, mais la poubelle. J'aime le principe d'avoir de bonnes idées et de les balancer en pariant sur le fait de m'en souvenir le lendemain. Cela permet d'assumer plus de responsabilités et, peut-être, de me faire davantage confiance en tant qu'auteur." Voilà un aperçu de l'ambivalence de Grian Chatten, flamboyant chanteur du groupe le plus en vogue du rock britannique. Il a à peine 20 ans lorsqu'il se lie d'amitié, au British and Irish Modern Music Institute de Dublin, avec ses camarades de Fontaines D.C. : les guitaristes Carlos O'Connell et Conor Curley, le bassiste Conor Deegan et le batteur Tom Coll. Depuis la sortie de leur premier album, *Dogrel*, en 2019, le buzz ne cesse de croître autour de ces représentants ébouriffés de la diaspora irlandaise. L'été dernier, leur performance à Glastonbury devant une foule que le festival avait rarement vue, a témoigné d'une fièvre qui place Fontaines D.C. bien au-dessus de la mêlée des sensations *made in UK*. Ce que confirme l'attente suscitée par *Romance*, quatrième album porté par des tubes rock haletants comme "Starbuster" et "Here's the Thing", mais aussi par des ballades telles qu'"In the Modern World" et "Horseness is the Whatness".

On profite d'un rapide passage à Paris de Fontaines D.C. pour rencontrer Chatten, avec qui on discute longuement de littérature (de James Joyce à Virginia Woolf) et de cinéma (de Francis Ford Coppola à Tarkovski). S'il est un showman de haute volée et que sa chevelure passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, Chatten dissimule son anxiété sous des lunettes de soleil. On aborde d'abord ce titre d'album pour le moins étonnant : *Romance*. *"La musique du paysage industriel, à la fois grotesque et futuriste, que nous avons créé pour cet album, doit résonner comme si elle était diffusée par une radio des années 1950, traversée par la douce lumière d'Hollywood*, explique-t-il. *Sur une terre désolée, vide d'humanité, l'amour est le seul espoir. Mais à chaque fois que l'instrumentation d'un morceau semble plus légère qu'à l'accoutumée, je cherche instinctivement à la contrecarrer en travaillant les zones sombres du chant, des arrangements ou des textes."*

À SAVOIR

SOLD OUT
Ont été comptabilisés 20 millions de streamings en moins de deux mois pour "Starbuster", le single inaugural de *Romance*, pendant que la tournée européenne joue à guichets fermés, notamment au Zénith de Paris.

PRODUCTEUR EN OR
Complice d'Alex Turner depuis ses débuts, James Ellis Ford s'est taillé une belle réputation de producteur, auprès des Arctic Monkeys, Depeche Mode ou Gorillaz. Aujourd'hui, il réussit à canaliser Fontaines D.C. !

© THEO COTTLE

Par YVES BIGOT

Isn't It A Pity

"JE NOUS PENSE EN PARTIE RESPONSABLES, nous gens de gauche, nous gens de culture. On a lâché le peuple, on n'a pas voulu écouter les peurs, les angoisses. Quand les gens disaient ce qu'ils voyaient, on leur disait qu'ils se trompaient, qu'ils ne voyaient pas ce qu'ils voyaient. Ce n'était qu'un sentiment trompeur, leur disait-on. Puis comme ils insistaient, on leur a dit qu'ils étaient des imbéciles, puis comme ils insistaient de plus belle, on les a traités de salauds." Mieux que quiconque, la metteuse en scène de théâtre Ariane Mnouchkine stigmatisait dans une tribune de *Libération* le déni progressif du monde des artistes.

Largement de gauche, à quelques rares exceptions comme Françoise Hardy, Serge Lama et Michel Sardou, les chanteurs se sont désengagés petit à petit après les coups d'arrêt apportés aux carrières de Faudel et de Yannick Noah suite à leurs apparitions respectives auprès de Nicolas Sarkozy place de la Concorde, en 2007, et lors de la fête célébrant la victoire de François Hollande, en 2012, place de la République. Depuis, hormis Benjamin Biolay, la plupart se taisent, se contentant de signer collectivement des tribunes dans des journaux où ils prêchent des convaincus ou se bornent à appeler "à voter", sous-entendant que leurs fans sauront indubitablement faire le bon choix : le rock emmerde le RN - et après ?

La recomposition du paysage politique par Emmanuel Macron, en 2017, les a déstabilisés : plus de blanc ou noir mais une zone grise ne nécessitant plus d'engagement général tranché, sauf contre l'extrême droite, qui va alors de soi. La nouvelle tripolarisation engendrée par sa mauvaise réélection en 2022 complique encore la donne. Ce d'autant que la gauche se fracture face à la guerre idéologique qui fait rage. Pas facile de se mouiller dans ce contexte "confrontationnel" où chacun ne sait plus trop où son public se trouve (et il est au Rassemblement national, aussi).

Seule une vingtaine de rappeurs se sont manifestés bruyamment à l'occasion des récentes législatives surprises, reprenant le cri de ralliement de Dolores Ibárruri et des Républicains lors de la guerre d'Espagne contre les franquistes, en 1936 : *"¡No pasarán!"* Excessif comme le genre l'exige, mais déplacé dans des termes dépassant le clash de rigueur : *"Marine et Marion les putes/Un coup de bâton sur ces chiennes en rut"*, *"J'recharge le kalachnikov/En Louis Vuitton comme Ramzan Kadyrov"*, le tout agrémenté de sorties antisémites impardonnables et paradoxales de la part d'Akhenaton, Soso Maness et autre Pit Baccardi. Appelant à voter pour le Nouveau Front populaire, ce clip anti-RN est toutefois condamné par la nouvelle icône à la veste verte, Marine Tondelier, dénonçant *"la culture du viol dans le rap"*.

ZAHO DE SAGAZAN
La chanteuse se serait vue, selon *Le Parisien*, expulsée des playlists d'Europe 1, RFM et Europe 2 après une story Instagram envoyant *"un gros fuck à Cyril Hanouna"*.

Moha la Squale vient justement d'être condamné à quatre ans de prison, dont trois fermes, pour "violence et séquestration" sur six de ses ex-petites amies, ce qui fait mauvais genre.

Sur ce, courant juillet, Zaho de Sagazan se serait vue, selon *Le Parisien*, expulsée des playlists d'Europe 1, RFM et Europe 2 après une story Instagram envoyant *"un gros fuck à Cyril Hanouna"*. Ces représailles présumées suscitaient en retour la mobilisation subite de près de six cents de ses collègues dans une lettre ouverte demandant explication de *"cette décision inadmissible"*. La réponse d'Alain Liberty, patron des radios musicales concernées était trop aisée : *"Titre en fin de carrière, programmation plus rythmée, festive et joyeuse pour l'été."* Reste à voir comment ça va se passer à la rentrée dans un climat politique tendu comme une fronde. *"Well now, what can a poor boy do/'Cept to sing for a rock'n'roll band?"* chantait Jagger en 1968...

© ARNO LAM

RÉÉDITIONS

Faces At The "Beeb"

Un nouveau coffret retrace l'épopée des Faces à la BBC entre 1970 et 1973. À ne pas manquer. Par ALAIN GOUVRION.

"LES FACES À LA BBC. *Non mais vous plaisantez ?*" En ce début d'année 1970, les pontes de la vénérable "Beeb" sont formels. Le groupe n'a pas sa place sur les ondes, essentiellement à cause de son *"manque de sérieux"*. Il faut dire que les prestations scéniques des cinq musiciens sont garanties hautes en couleur. Ils arrivent souvent sur scène passablement éméchés et leurs concerts, même portés aux nues par leurs aficionados, n'ont rien d'un long fleuve tranquille. Aux avant-postes, Rod Stewart et Ronnie Wood assurent le show et leurs chansons se noient dans un tourbillon électrique qui les transcende.

C'est grâce à l'intervention du cultissime DJ John Peel que les Faces vont enfin avoir droit de cité à la BBC – ce qui nous vaut ce coffret miraculeux (8 CD/Blu-Ray) quelque cinquante ans plus tard. Dans le livret, Rod Stewart est formel : *"Sans John Peel, les Faces n'auraient jamais percé"*, écrit-il. C'est vrai que dès sa première invitation, en mars 1970, il assure au groupe une exposition qui fera toute la différence.

À l'époque, les Faces viennent tout juste de se former. Rod Stewart (chant) et Ronnie Wood (guitare) ont abandonné le Jeff Beck Group après la sortie de l'album *Beck-Ola*. De leur côté, le chanteur et bassiste Ronnie Lane, le claviériste Ian McLagan et le batteur Kenny Jones ont vu leur leader, Steve Marriott, quitter les Small Faces pour aller fonder Humble Pie avec un jeune guitariste virtuose, Peter Frampton. Les cinq musiciens sont en quelque sorte à la croisée des chemins lorsqu'ils décident d'associer leur destin. Refusant la suggestion de leur label Warner de continuer sous l'appellation Small Faces, ils optent pour le nom de Faces et vont aussitôt s'atteler à écrire l'une des pages les plus passionnantes de l'histoire du rock anglais.

BOXSET
En 8 CD et un DVD, revivez les sets épiques des Faces sur la radio publique britannique.

Leurs premières apparitions à la BBC lors des "Sunday Concerts" de John Peel coïncident avec la sortie de leur album, *First Step*, et une tournée américaine qui sera considérablement aidée par le succès grandissant de Rod Stewart en solo – ses albums *An Old Raincoat Won't Ever Let You Down* et surtout *Gasoline Alley*. Parallèlement, le groupe va enregistrer une salve de 33-tours qui fera date. *Long Player* en 1971 sera suivi l'année d'après par *A Nod Is As Good As a Wink... to a Blind Horse*, produit par Glyn Johns et qui contient leur premier hit "Stay With Me".

Souvent malmenés par la presse, les Faces font l'unanimité auprès de leurs fans qui les suivent fidèlement de concert en concert. Leurs sessions à la BBC reflètent parfaitement le côté festif de leur rock'n'roll sous influence stonienne. *Faces at the BBC - Complete BBC Concert & Session Recordings 1970-1973* chronique cette ascension fulgurante à travers leurs quatre albums (jusqu'à *Ooh La La*) ainsi que des extraits des différents disques solos de Stewart (*Gasoline Alley, Every Picture Tells a Story, Never a Dull Moment* et *Smiler*).

Devant les micros de la Beeb, leurs morceaux prennent une nouvelle dimension, de "Too Bad" à "Miss Judy's Farm" en passant bien sûr par "Maggie May" et "Stay With Me", grâce aux riffs acérés de Ronnie Wood et à la voix écorchée de "Rod the Mod". Au répertoire du groupe s'ajoutent aussi des reprises – comme "It's All Over Now" des Valentinos, "Maybe I'm Amazed" de Paul McCartney ou "Memphis, Tennessee" de Chuck Berry. Si, en studio, l'ambiance des compositions des différents membres du groupe se teinte parfois de tonalités pastorales, c'est un son beaucoup plus brut qu'ils proposent sur scène.

Mais en 1973, lassé de voir Rod Stewart lui faire de l'ombre, Ronnie Lane finit par quitter le groupe, qui ne s'en remettra jamais vraiment. En 1975, après un changement de line up, c'est au tour de Ron Wood d'être débauché par les Rolling Stones pour leur tournée américaine en remplacement de Mick Taylor. Les Faces se séparent la même année, laissant derrière eux un héritage blues rock des plus jubilatoires. *Long live the Faces!* ®

Faces at the BBC - Complete BBC Concert & Session Recordings 1970-1973 (Rhino/Warner)

© HARRY GOODWIN BBC PHOTO ARCHIVE - RH NO

My Back Pages

Par **BRUNO PATINO**

Summer Of 2024

La britannique Charli XCX n'a pas totalement réussi son coup. L'été 2024, à les en croire, elle et son album lancé en juin, allait être *"brat"*, l'été des filles vaguement je-m'en-foutistes, insolentes et naturelles, des jeunes et moins jeunes qui vivent sans être trop soucieux ni de leur apparence ni de leur santé à long terme. En cette période d'incertitude millénariste où les peurs du chaos et de l'effondrement se conjuguent, pourquoi ne pas se détacher du superflu (le consumérisme de luxe) et vivre comme si seul le présent avait une importance ? Un terme empreint d'une nouvelle coolitude, une couleur - le vert vif - qui s'impose, ça aurait pu marcher.

Mais le *Brat summer* aura surtout été la saison des émotions les plus contradictoires : communion festive autour des JO mais aussi intensification de la conflictualité générale. Confirmation de la crise climatique, mais également rebondissements électoraux imprévus. Dans le contexte de l'élection américaine du 4 novembre, la séquence "débat - attentat - changement de candidat" semble avoir été écrite par un showrunner sous stéroïdes. Elle n'a duré que quelques jours. Dans le monde des séries télévisées, elle se serait étalée sur plusieurs saisons. C'est d'ailleurs peut-être cela qui la distingue : sa vitesse, qui ressemble à un emballement qui échappe au contrôle. C'est bien le problème : il n'y a pas de scénariste pour nous faire garder un rythme tenable, juste des individus en proie à l'accélération générale.

Les réseaux ont fait entrer l'économie de l'attention dans une dérive : la lassitude.

Nous cherchons tous un récit qui fasse sens dans l'avalanche, alors que guerroient sur le même champ de bataille les délires absurdes et les explications rationnelles, le fictif et le réel. Dans ce contexte, un éditorial du *New York Times* a attiré mon attention : au lendemain de l'attentat contre Trump, et avant l'abandon de Biden, il exhortait les Démocrates à changer d'urgence leur façon de concevoir la politique. Le grand coupable de l'impuissance démocrate face à Trump, c'était, pour la rédactrice Elizabeth Spiers, Aaron Sorkin et sa série iconique *The West Wing (À la Maison-Blanche)*. On s'en souvient, *The West Wing* retrace les deux mandats d'un Président démocrate, Josiah Bartlet, incarné par Martin Sheen, patricien de la côte est des États-Unis, économiste et universitaire, qui tente, avec une équipe portée par un idéal qui la dépasse, de reconnecter son pays avec le projet messianique des pères fondateurs. Refaire des États-Unis le phare lumineux sur la colline, grâce à des hommes et femmes de bonne volonté. Pour le *New York Times*, les Démocrates ont fini par croire à la réalité d'une fiction. Prisonniers de l'hallucination sorkienne, ils ne voient pas que l'époque a changé et, qu'à l'ère de Trump, c'en est fini des idéalistes, il faut des combattants sans scrupule. Mais est-ce si sûr ?

Difficile, à première vue, de nier le changement d'époque. Mais outre que l'existence d'un âge d'or démocratique est largement contestable, le choc des récits n'est pas dénué d'ambiguïtés. On peut ainsi utilement "comparer" la tentative d'assassinat fictive de la série et celle, bien réelle, à laquelle a fait face Donald Trump, le 13 juillet. Considérés comme les deux meilleurs épisodes des sept saisons de la saga, "In the Shadow of Two Gunmen Part 1 & 2", la fusillade qui blesse par balle le Président donne l'occasion à Sorkin de grandir la politique par le martyr, et de dérouler les quatre volets d'un récit quasi biblique : la transfiguration d'un homme, la conversion des disciples, une Amérique faisant corps contre le fanatisme (le tueur est un extrémiste raciste), mais aussi le rappel que l'homme providentiel a ses limites (Bartlet ment sur sa maladie).

L'attentat contre Trump a quant à lui été l'occasion d'un début de récit similaire avec la transformation du populiste en victime "miraculée", mais la fusée est restée clouée au sol. Très vite, sur les réseaux, sont apparus les parodies, les délires, le complot, le complot dans le complot, et le complot qui fait croire à un complot dans le complot. En guise de narration unique, c'est le n'importe quoi chaotique qui s'est imposé. Il y a désormais tellement de récits qu'il n'y a plus de récits. Umberto Eco et son pendule de Foucault sont dépassés : les paranoïas ne durent qu'une seconde et ne convainquent même plus leurs auteurs, le ridicule emporte tout, même la tragédie, mais surtout la politique. Dès le 17 juillet, le *New Yorker* a parlé d'une tentative d'assassinat mettant au jour l'ère de *"l'internet pourri"* (*"brain-rot era"*).

Totalement livrés à leur modèle économique, les réseaux ont fait entrer l'économie de l'attention dans une dérive : celle de l'addiction à la distraction, où les stimuli deviennent si nombreux et si contradictoires qu'ils finissent par provoquer une immense lassitude. Ce qui redonne une actualité à une théorie "ancienne" (elle a dix ans), celle de la mort de l'internet. C'est un papier de Yoshija Walter mis en ligne en février dans *Nature* qui le mentionne : autrefois complotiste, promue par 4chan, l'idée qu'internet ne connecte que des machines qui produisent du contenu amplifié et accéléré par d'autres machines, lu et partagé par des machines uniquement, n'est plus aussi absurde à l'heure de l'IA et des influenceurs artificiels.

Faut-il s'en désoler ? Si les réseaux doivent un jour se limiter à une gigantesque fiction stroboscopique, peut-être arriverons-nous à les prendre avec un peu plus de distance. Mais il faut se méfier des sentences. Pour le moment, *"Internet is dead"* n'a pas plus de réalité que *"Paul is dead"*. On sait ce qu'il est advenu de cette matrice des théories complotistes absurdes : édictant en 1969 un prétendu décès ayant eu lieu en 1966, en lieu et place d'annoncer la mort du génial gaucher, elle n'en préfigurait que le triomphal règne, qui dure encore. ®

Sturgill Simpson
Un Américain à Paris

Sous le nom de Johnny Blue Skies, le songwriter originaire du Kentucky sort son premier album en trois ans, Passage du désir, *écrit à Paris et enregistré à Nashville et à Londres. Rencontre avec ce grand voyageur.* **Par BELKACEM BAHLOULI - Photo SEMI SONG**

EN SEULEMENT HUIT TITRES, Sturgill Simpson montre qu'il est revenu. Pour durer. Parti sans laisser d'adresse pendant deux ans, ce grand voyageur en a profité pour continuer son tour du monde et même s'installer à Paris. D'où un titre d'album, *Passage du désir,* en français dans le texte. Et sous un autre nom : *"Il y a en moi un anticonformiste qui veut toujours aller à l'encontre de toutes les attentes,* explique Simpson. *Si quelque chose fonctionne, je suis le premier à me dire que je ne dois pas remarcher sur mes propres traces, c'est inutile et ça n'apporte rien."* D'où l'idée de tout laisser sur place et d'aller se rafraîchir les idées. Loin, très loin même. Comme il l'a toujours fait. Les voyages sont une partie de sa vie.

Engagé très jeune dans la marine américaine – ce qui, pour un originaire du Kentucky, peut sembler incongru –, il découvrira le monde, les escales, les périodes de solitude dans les traversées du Pacifique pour aller stationner au Japon. Cette passion pour les voyages le conduira à travers l'Europe et l'Asie, en Thaïlande notamment, où il se fixe dans un premier temps : *"Je voulais juste aller dans des endroits anciens avec beaucoup d'histoire,* reconnaît-il, *pour m'éloigner de la nouveauté, des nouvelles et de tout le reste."*

Ses premiers succès, il les connaît des 2014, avec l'étonnant *Metamodern Sounds in Country Music,* avant d'enchaîner avec *A Sailor's Guide to Earth,* qui lui permettra de récolter son tout premier Grammy Award.

En 2020 surgit le Covid – *"C'est là où je suis parti m'installer à Paris"* –, alors que trois de ses disques marchent plutôt fort, dans une veine bluegrass, la musique de sa terre natale. Et qu'il s'apprêtait à les défendre sur scène : *"J'allais lancer la tournée pour la promotion de* Cuttin' Grass vol. 1 & 2 *et* The Ballad of Dood and Juanita, *que j'avais sortis sur mon propre label, High Top Mountain. Reprendre la route après des périodes en studio c'est toujours une joie !"* Ce n'est que partie remise...

Mais en 2021, tandis que la tournée est enfin lancée, c'est l'accident ! Pendant l'*Outlaw Tour,* avec Willie Nelson, un problème aux cordes vocales l'oblige à tout arrêter, alors qu'il était programmé au Ryman Auditorium de Nashville, temple de la country. *"Cela m'a mis un sacré coup, et les années qui ont suivi ont été très noires. Je ne pouvais plus chanter, à peine parler."*

Sturgill Simpson-Johnny Blue Skies... ce dédoublement de personnalité nous amène à lui demander auquel on s'adresse désormais. Le songwriter s'en amuse : *"La vérité est un peu plus compliquée, Johnny Blue Skies est beaucoup de choses. Un marin, un promeneur, un musicien qui aime chanter dans les bars, mais avant tout un artiste."*

Toujours est-il qu'à l'été 2024, et contre toute attente, il revient avec son premier album en trois ans, *Passage du désir,* sous le nom de Johnny Blue Skies ! *"Oui, je sais, on ne m'attendait pas là-dessus,* reconnaît-il, *mais au final, en trouvant l'inspiration, on arrive à faire des choses..."* Ce nouvel opus, il l'a donc écrit à Paris et l'a enregistré au Clement House Recording Studio de Nashville (*"Parce que j'adore le son et qu'il n'est pas démentiellement complexe. En matière de studio, j'aime les choses simples, directes"*) et à Abbey Road, à Londres : *"Là, c'est une autre histoire, ce n'est pas pour la référence à cet endroit historique, c'est davantage un caprice de l'ingénieur du son qui voulait y enregistrer,* reconnaît-il, pragmatique. *On ne cherchait pas de pâte sonore particulière, juste soigner les arrangements."* Abbey Road, Londres, l'Europe, voilà qui semble inhabituel pour celui qui reste considéré comme un artiste d'americana et, peut-être aussi outlaw, une filiation évidente avec les maîtres du genre et la country classique.

Remarquable en tous points, *Passage du désir* raconte son désarroi, son errance, son changement de vie. *"Je voulais juste faire des chansons d'amour au départ, et finalement c'est ce que j'ai fait... plus ou moins !",* mais en changeant de style à pratiquement chaque titre : *"Country, rock et pop, mais c'est avant tout mon album le plus personnel à mon sens."* Bien que signé Johnny Blue Skies, *"Sturgill a fait le boulot,* explique-t-il sans ironie, *j'ai beaucoup changé."* Un disque qui témoigne des histoires traversées par cet artiste original, atypique et réservé. ®

Nathaniel Rateliff
Plein sud

À l'issue de sa tournée européenne, le songwriter raconte son nouvel album, South of Here, qui montre que les Night Sweats savent toujours aussi bien mouiller la chemise.

Par MATHIEU DAVID
Photo ALYSSE GAFKJEN

APRÈS UNE TOURNÉE européenne festive, marquée par un passage au Main Square Festival et un tout premier concert au Portugal, lors du NOS Alive, Nathaniel Rateliff a de quoi se réjouir. *"On ne sait pas toujours à quoi s'attendre avec la barrière linguistique, mais le public était présent, et j'en suis heureux"*, se réjouit-il.

Cette tournée fut l'occasion pour le musicien de promouvoir *South of Here*, son dernier album en date. S'il a été enregistré au Texas, au sud du Colorado où il réside, le sens du titre n'est pas aussi littéral. *"Il a une sensibilité du Midwest mais l'ambiance générale est du sud,* précise-t-il. *Dans la chanson-titre, l'expression 'South of Here' est un moyen de signifier où on en est dans sa vie, tout en réalisant d'où on vient. Cela se place dans un processus d'évolution personnelle. Cela n'est pas une destination spatiale, mais une étape émotionnelle."* À l'origine, l'album devait avoir le même titre que le morceau final, "Time Makes Fools of Us All", mais il était *"trop négatif"*, d'où le *"changement de dernière minute"*.

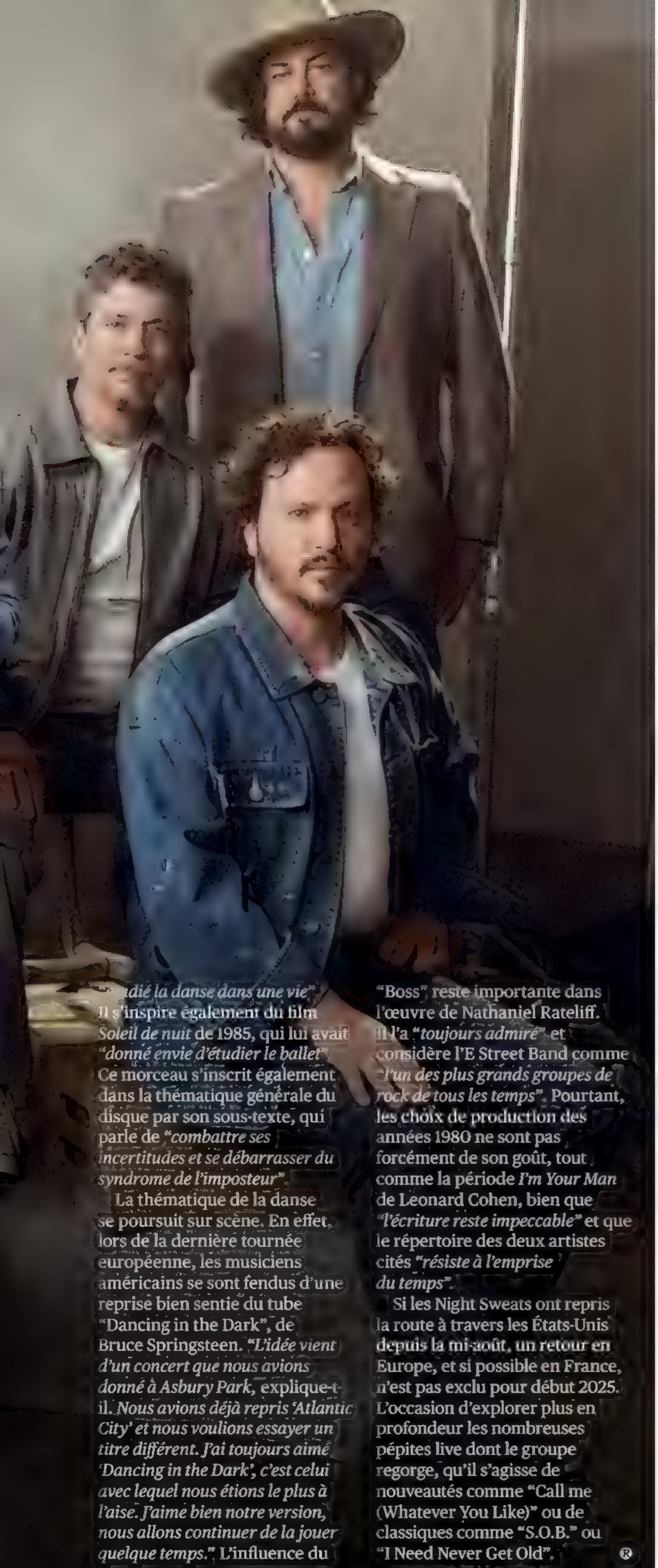
Nathaniel Rateliff a certes intégralement écrit et composé le disque, mais le producteur Brad Cook a tout de même son importance : *"Sur* The Future [l'album précédent], *il me fallait quelqu'un pour diriger le navire,* se souvient-il. *Brad était parfait pour ce rôle. J'ai trop mis les mains dans la production par le passé, ce qui pouvait empêcher le groupe de s'exprimer pleinement."*

Ainsi, le processus d'enregistrement se fait de manière organique. Le groupe se réunit, ensuite *"je leur joue le morceau et on l'enregistre ensemble en trois ou quatre prises"*, explique le leader, en évoquant le premier morceau qu'ils ont "mis en boîte" : "Heartless". *"Ils ont adoré la manière dont on a joué ensemble, si bien que je ne suis que très peu intervenu sur le jeu et le style adopté par chacun."* Cela fait partie du processus enclenché avec Brad Cook, permettant ainsi aux musiciens *"d'exprimer leur créativité"* et de *"leur donner du temps"*.

Si le producteur est arrivé en cours de route pour le disque de 2021, il a accompagné le leader pendant tout le processus créatif, l'aidant à *"mettre de l'ordre dans* [ses] *mémos vocaux"* à *"organiser* [ses] *idées,"* tout en donnant ses conseils avisés. *"J'ai pris les critiques de manière positive, parce qu'elles m'ont aidé à trouver la meilleure manière de m'exprimer et d'écrire ma propre histoire."*

L'œuvre de Nathaniel Rateliff, en solo ou avec les Night Sweats, a toujours été marquée par son histoire personnelle et il la raconte ici de manière plus frontale. *"Je me suis retrouvé plus à l'aise à exposer mon point de vue personnel, assure-t-il. Si je m'autorise à exposer mes propres vulnérabilités, [...] je peux également me permettre de [...]."* Cette décision découle du *"fait que je me sente en sécurité en tant que parolier. Je peux aussi être plus honnête sans me sentir [...]"*.

Il peut ainsi à loisir exprimer notamment son *"rapport à l'angoisse et l'idée d'être enfermé dans sa tête"* avec le titre d'ouverture, "David and Goliath", dont le texte contraste avec le morceau en apparence guilleret. Construit autour d'une improvisation solitaire au piano, *"sa structure diffère des autres morceaux de l'album, mais le texte suit le même fil rouge que l'ensemble"*, précise-t-il. Nathaniel Rateliff est toujours capable d'offrir de grands moments d'émotion avec notamment "Remember I Was a Dancer". Son titre a un aspect littéral, du fait que l'auteur a



...adié la danse dans une vie". Il s'inspire également du film *Soleil de nuit* de 1985, qui lui avait *"donné envie d'étudier le ballet"*. Ce morceau s'inscrit également dans la thématique générale du disque par son sous-texte, qui parle de *"combattre ses incertitudes et se débarrasser du syndrome de l'imposteur"*.

La thématique de la danse se poursuit sur scène. En effet, lors de la dernière tournée européenne, les musiciens américains se sont fendus d'une reprise bien sentie du tube "Dancing in the Dark", de Bruce Springsteen. *"L'idée vient d'un concert que nous avions donné à Asbury Park,* explique-t-il. *Nous avions déjà repris 'Atlantic City' et nous voulions essayer un titre différent. J'ai toujours aimé 'Dancing in the Dark', c'est celui avec lequel nous étions le plus à l'aise. J'aime bien notre version, nous allons continuer de la jouer quelque temps."* L'influence du "Boss" reste importante dans l'œuvre de Nathaniel Rateliff. Il l'a *"toujours admiré"* et considère l'E Street Band comme *"l'un des plus grands groupes de rock de tous les temps"*. Pourtant, les choix de production des années 1980 ne sont pas forcément de son goût, tout comme la période *I'm Your Man* de Leonard Cohen, bien que *"l'écriture reste impeccable"* et que le répertoire des deux artistes cités *"résiste à l'emprise du temps"*.

Si les Night Sweats ont repris la route à travers les États-Unis depuis la mi-août, un retour en Europe, et si possible en France, n'est pas exclu pour début 2025. L'occasion d'explorer plus en profondeur les nombreuses pépites live dont le groupe regorge, qu'il s'agisse de nouveautés comme "Call me (Whatever You Like)" ou de classiques comme "S.O.B." ou "I Need Never Get Old".

PROFIL

Karkwa "Ne nous ratez pas!"

Le groupe québécois culte des années 2010 est de retour en France pour une dernière tournée. Vraiment ?

Par BELKACEM BAHLOULI · Photo MARC-ÉTIENNE MONGRAIN

"*AH MAIS POUR L'INSTANT ça ne fait aucun doute dans notre esprit,* attaque d'emblée Louis-Jean Cormier. *On n'est pas près de nous revoir de sitôt!*" D'ailleurs tout est fait pour signaler qu'il s'agit bien là d'une tournée d'adieux. Mais, rigolard, il confesse : *"On ne sait jamais ce qui peut se passer, regardez ce soir par exemple!"*.

Effectivement, ce 9 juillet, la formation avait carte blanche dans le cadre du Festival d'été de Québec où elle jouait en tête d'affiche. Mais les éléments déchaînés poussaient les organisateurs à suspendre le set de Fleet Foxes, qui devait faire l'ouverture. Une fois l'orage passé, le show de Karkwa est toutefois confirmé ! Ils donneront donc un concert unique, original, devant une foule nombreuse, à l'échelle de ce festival hors norme. Soit près de 50 000 personnes. Quand même ! Mais pour ce groupe étonnant préférant les petites salles aux arénas, l'idée première était de créer une mini-scène au milieu de la grande scène centrale ; une ambiance club pour revisiter un répertoire culte dans tout le Québec.

Alternatif, prog, chanson québécoise, tout y passe dans leur répertoire : *"Oui, pas facile à suivre de l'autre côté de l'Atlantique, hein ! C'est pour ça qu'on va venir en septembre, histoire d'expliquer tout cela aux Français !"*, s'amuse le chanteur, qui a fondé le groupe il y a déjà plus de vingt-cinq ans. Après une série d'albums – désormais classés au patrimoine québécois du rock – publiés au cours des années 2000, Karkwa a fait une pause prolongée de... douze ans ! Douze longues années pendant lesquelles les inconditionnels du groupe ont pu suivre les carrières solos et autres side projects de chacun des membres. *"On en a fait des choses pendant tout ce temps-là, mais il se trouve qu'on aime aussi jouer ensemble. C'est pour cela qu'on s'est réunis l'an dernier et qu'on a sorti un disque,* explique le batteur, Stéphane Bergeron. *Un vrai disque, pas un best of ; un disque dans lequel chaque*

membre s'est investi, et je pense que c'est la meilleure façon de travailler en fait. On s'est mis à cinq et on est cinq sur scène pour le défendre."

Côté tournée, oui, la nostalgie était évidemment présente : *"On a articulé un truc un peu spécial pour notre carte blanche sur les plaines d'Abraham, qui n'a pas grand-chose en commun, si ce n'est le répertoire, avec ce que nous jouons habituellement,* reprend le claviériste François Lafontaine. *Les fans devaient être en manque de nos vieilles chansons car ce sont celles qui sont le plus demandées, on a dû créer un manque ou quelque chose comme ça."* Mais le but est avant tout de prendre du plaisir ensemble : *"On va profiter du moment présent, car on ne sait pas si un jour on pourra les rejouer ou si elles vont rester dans les disques pour l'éternité,* s'amuse Louis-Jean Cormier. *Mais ce qui nous réjouit, ce n'est pas tant de rejouer nos vieux titres devant nos vieux fans, mais plutôt de remarquer dans l'audience qu'il y a de nombreux jeunes qui n'avaient jamais eu l'opportunité de nous voir jouer ! Je pense qu'on leur devait un peu ça. Ça nous fait quelque chose de voir que notre musique peut encore plaire." "Ils connaissent toutes nos* 'tunes' *par cœur,* rigole le batteur. *Je pense que ce sont les enfants de nos fans."*

Déjà, en 2023, la première vague de nostalgie avait fait chavirer le groupe, dans la foulée de la sortie de leur nouvel album inattendu. Et de lancer sans plus attendre une tournée pour faire revivre un répertoire unique. Salués par la critique, des deux côtés de l'Atlantique, ils ont enchaîné des dates chez eux comme en France : des concerts complets et, pour leur dernier opus, *Dans la seconde,* une nomination aux Junos 2024 (l'équivalent canadien des Victoires de la musique) dans la catégorie "Album francophone de l'année". Rien à ajouter. ®

Le groupe montréalais partagera ses explorations musicales lors de sa tournée 2024 en cette fin d'été : le 10/9 au Jocker's Pub, à Angers ; le 11/9 au Petit Bain, à Paris ; le 12/9 au théâtre Comédie Odéon, à Lyon, et le 13/9 au 11-22, à Laval.

Abonnements

Hebdo & mensuel digital
+ Web premium

OFFRE INTÉGRALE COLLECTOR

(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

- 10 numéros papier/an + leur version numérique
- Accès Rolling Stone Digital 360°

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE OU BULLETIN À RENVOYER À: ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE

(PAPIER + DIGITAL 360°) + VINYLE POUR LA FRANCE MÉTROPOLITAINE

☐ **1 AN** ☐ France métropolitaine : **69 €** ☐ UE + Suisse : **84 €** ☐ Monde : **90 €**

☐ **2 ANS** ☐ France métropolitaine : **110 €** ☐ UE + Suisse : **135 €** ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ **1 AN** (10 N°) ☐ France métropolitaine : **59 €** ☐ UE + Suisse : **72 €** ☐ Monde : **78 €**

☐ **2 ANS** (20 N°) ☐ France métropolitaine : **100 €** ☐ UE + Suisse : **130 €** ☐ Monde : **142 €**

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

ADRESSE E-MAIL* :

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ

(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

1 MOIS RENOUVELABLE TACITEMENT

☐ **INTÉGRAL** (PAPIER + NUMÉRIQUE) : **6,90 €/Mois**

☐ **PAPIER SEUL** : **5,90 €/Mois**

MANDAT SEPA

COMPTE À DÉBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN

BIC

TITULAIRE DU COMPTE

NOM

PRÉNOM

DATE: __ /__ /____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CRÉANCIER
FR80ZZZ866A58

NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET MA BANQUE À DÉBITER MON COMPTE CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR [redacted]T - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

NOUVELLE FORMULE

RENTRÉE 2024

ROLLING STONE DIGITAL 360°

1 ACCÈS UNIQUE

À TOUS NOS CONTENUS ET MAGAZINES

SUR MOBILE, TABLETTE ET ORDINATEUR

- Le **mensuel** en version numérique disponible avant sa sortie en kiosque (10 n°s/an)
- Les **archives** du mensuel depuis 2008
- Chaque vendredi : le magazine numérique **« L'Hebdo »** (40 n°s/an) + une **newsletter** dédiée
- Un accès réservé à des **contenus collectors** et exclusifs
- La webradio

scannez-moi

**Téléchargez GRATUITEMENT votre application ROLLING STONE MAGAZINE FRANCE sur et **

Accédez à la liseuse PC/MAC sur www.rollingstone.fr

Hugh Coltman
En clair-obscur

S'il a participé ou lancé quelques projets musicaux passionnants, l'Anglais de Paris a relié les points entre sa vie réelle et son écriture. Interview.

Par BELKACEM BAHLOULI - Photo BONZELAND

DÉJÀ TRENTE ANS DE CARRIÈRE ! *"Non, trente ans, vous êtes sûr ?"*, s'étonne-t-il en riant. Hugh Coltman est un artiste atypique. Réellement atypique. Fou de jazz – il a même remporté deux Victoires de la musique en 2017 et 2023 dans ce domaine, en tant que chanteur –, adorant multiplier les projets, reconnaissant envers tous ceux qui l'ont influencé ou aidé, notamment à travers son fantastique album hommage à Dr. John, *Night Trippin'*, paru il y a deux ans et enregistré avec le virtuose de la guitare, Matthis Pascaud. Côté carrière solo, six ans après *Who's Happy?*, il revient enfin, avec un remarquable nouvel opus, *Good Grief*. *"Un album en clair-obscur*, explique-t-il. Car à 52 ans, *on a un peu vécu, de belles choses, d'autres moins belles, et cela a influé forcément sur mon écriture. Quand je commence à travailler les textes, je crée en parallèle un nouveau répertoire, et ces chansons doivent aussi s'inscrire dans tout ce que tu as fait avant. Il faut que ce soit cohérent en quelque sorte, mais il faut impérativement aller plus loin et surtout ne pas répéter ce qu'on a déjà fait. Et comme je suis un peu, euh... pas maniaque, mais attentif on va dire, il faut, quand tu écris, que tu commences à lâcher prise pour aller au fond des choses."*

Et, dans ce sixième disque, Hugh Coltman joue avec les contrastes et, parfois, lutte avec ses ombres : *"Je cherchais un peu la différence*, ajoute-t-il. *J'ai donc mis beaucoup d'histoires personnelles."* Et cela va évidemment de ce qu'est sa vie aujourd'hui, son rôle de père, jusqu'à une crise de la cinquantaine et un regard toujours étonné sur le temps qui passe et le moment où tout s'accélère, *"car il faut aller vite"*, assène-t-il, peut-être aussi pris par le vertige d'une époque où le temps de vie est subordonné à l'électronique et aux écrans. L'Anglais, lui, reste un musicien qui aime les instruments et les sons. Et le travail en équipe : *"Avec les musiciens on joue de tout car on aime tout*, s'amuse-t-il. *Jazz, folk, rock, blues, rien ne les arrête. Ils ont une éducation à l'épreuve des balles et, surtout, on se comprend bien et on a tous le même objectif. Faut que ça sonne."*

Et pour associer la poésie de ses textes à la bonne musique, rien de mieux que de travailler en résidence… et c'est qu'il a fait. Rendez-vous a été pris aux studios de La Frette : *"Huit jours au total, entrecoupés par un*

concert, avant de revenir pour deux autres journées, ce qui nous a permis d'avoir une peu de recul et de réécouter le tout avec des oreilles neuves."

Côté conditions d'enregistrement, cela a aussi permis de jouer ensemble, afin de créer un peu plus d'ampleur, *"une ambiance particulière, avec de la densité mais aussi de l'espace"*. Car le crooner british aime entendre l'air entre les instruments : *"On voulait aussi essayer des trucs, trouver de nouvelles idées, et notre but avoué était de faire ce disque dans un esprit de groupe et travailler les arrangements pour laisser passer les mots."*

Pour *Good Grief*, l'idée était aussi de convier autour de la console ses amis musiciens, fidèles et créatifs : *"On est super-démocratiques ! On discute beaucoup, il n'y a pas de barrière, on vise tous le même objectif. J'ai bien sûr fait appel à Matthis Pascaud, car il a des solutions à tout en matière de guitare, mais pas seulement, et aussi au bassiste et arrangeur Laurent Vernerey."* Une démocratie, donc, où tout le monde a réellement la parole : *"Laurent est pro depuis près de vingt ans ! Et surtout, il a participé à plus de mille albums ! Donc il connaît bien le boulot,* insiste Hugh. *Du coup, si tu n'écoutes pas un gars comme ça, qui peux-tu écouter ? Il pose les bonnes questions et trouve les solutions ! Sur un titre en particulier, 'Maybe I'm Afraid', qu'il a réarrangé car il avait une autre vision. C'est ce genre d'échanges que j'aime par-dessus tout dans ce métier !"* ®

Gibson arrive à Londres

Pour célébrer ses 130 ans, la firme basée à Nashville ouvre un showroom dans la capitale britannique.

Par ABEL CORROYER & STELLA LANSON

INAUGURATION
De gauche à droite : James Bay, Tony Iommi, Jimmy Page et Brian May.

DES GUITARES PARTOUT ! Et pas seulement des guitares. Des amplis, des basses, des goodies et autres *memorabilia*. Sans même parler des lieux d'exposition ou de la scène équipée. La célèbre marque de facture instrumentale célèbre dans le monde du rock pour ses guitares d'exception a ouvert, au début de l'été, un second showroom, après celui de Nashville, au cœur de Londres. Mieux, ces instruments de rêve sont en accès libre. Certes, il y a beaucoup de Gibson, mais aussi les autres marques du groupe comme Epiphone ou Kramer. Médiator à la main, Lee Bartram, directeur des ventes Gibson, revient sur la genèse de ce projet.

Quelle place accordez-vous à la légende Gibson dans le monde du rock et pour les guitaristes ?

Gibson existe depuis la naissance de la musique populaire. Célébrer son 130e anniversaire en 2024 montre que nous avons accompagné la création musicale à chaque étape. Nos instruments ont été entre les mains des musiciens à des moments clés de l'histoire, depuis le père du Bluegrass, Bill Monroe, qui a pris pour la première fois sa mandoline F-5, jusqu'à Maybelle Carter, qui a transformé la musique country avec sa L-5 Voir la "mère du rock'n'roll", Sister Rosetta Tharpe, jouer de sa SG Custom reste une véritable source d'inspiration, et l'orientation de la musique a changé à partir de là. Robert Johnson, Freddie King et bien sûr le légendaire B.B. King ont tous utilisé des instruments Gibson, ouvrant la voie aux joueurs de blues pour qu'ils s'expriment à travers leur guitare, avec une mention particulière pour la British Blues Explosion des années 1960, menée par des musiciens tels que Peter Green, Jimmy Page et Jeff Beck.

La SG Special a été à l'origine de l'invention du heavy metal : entre les mains de Tony Iommi, un tout nouveau genre musical est né. Steve Jones a créé le son du punk avec sa Les Paul Custom, tandis que la guitare préférée de Bob Marley était une Les Paul Special, dont le son distinctif a contribué à faire connaître le reggae à de nouveaux publics. Slash continue d'inspirer et de motiver les guitaristes de tout âge grâce à son style unique et à sa Les Paul. Aujourd'hui, Gibson est entre les mains de la nouvelle génération de guitaristes tels que Lzzy Hale, Laura Cox, Waxx, qui cherchent tous à laisser leur marque sur cette chronologie musicale.

> ***"Gibson était présent à tous les moments clés de l'histoire."***

Depuis son ouverture à Nashville, le showroom ne désemplit pas. Que viennent chercher les touristes dans ce lieu désormais emblématique de "Music City" ?

Nashville est le berceau de Gibson : toutes nos guitares électriques y sont fabriquées par des artisans extrêmement talentueux. C'est une ville très populaire où les touristes nationaux et internationaux viennent goûter à l'effervescence et à la culture musicale.

Le Gibson Garage Nashville est désormais une étape de ce voyage que tous les amoureux de la musique devraient découvrir, même s'ils ne jouent pas de la guitare. Nous avons reproduit à Londres l'ambiance du site de Nashville, mais avec une touche britannique en plus. Le Gibson Garage London expose plus de 300 guitares électriques et acoustiques, toutes prêtes à être prises en main et jouées. Nous avons reproduit le célèbre tapis roulant du Gibson Garage de Nashville en présentant plus de 150 guitares en mouvement constant au-dessus de votre tête lorsque vous entrez dans le magasin phare, toutes prêtes à être démontées et branchées. La Gibson Gallery, unique en son genre, est une galerie tournante semestrielle qui célèbre photographes rock, artistes et musiciens britanniques. Notre exposition inaugurale est organisée en partenariat avec la RedHouse Gallery et présente le travail du légendaire photographe Gered Mankowitz, avec des clichés des Rolling Stones, de Jimi Hendrix, de P.P. Arnold, de Kate Bush et d'Oasis. Toutes les marques de la famille Gibson sont représentées. Vous pourrez donc découvrir les derniers modèles de Kramer et, bien sûr, les modèles classiques d'Epiphone. On y trouve aussi des espaces dédiés aux personnalisations, avec un atelier Made to Measure, une zone "Design-your-own-guitar", ainsi qu'un espace Acoustic Guitars.

Pourquoi Londres et non Paris ?

Après avoir ouvert notre propre espace de vente au sein du Bon

© DAVE HOGAN/HOGAN MEDIA/SHUTTERSTOCK

HADWARE
Afin de créer la guitare ultime, à nulle autre pareille, toute une gamme d'accastillage est proposée.

GOODIES
Du porte-médiators aux autocollants en passant par les casquettes, T-shirts et même chemises, tout est disponible.

Marché, à Paris, nous avons pensé que le moment était venu d'envisager un véritable emplacement pour le Gibson Garage, et Londres était un choix évident pour le premier lieu en dehors des États-Unis. Avec ses racines dans l'histoire de la guitare des années 1950 et 1960, Londres continue d'avoir un écosystème musical dont nous voulons que le Gibson Garage fasse partie. Tout comme celui de Nashville, nous avons conçu ce nouvel établissement pour qu'il fasse partie de la communauté musicale de la ville, nous avons même créé une scène où se déroulent des concerts et des showcases.

Vous évoquiez un service personnalisé...

On peut y concevoir sa propre guitare sur mesure, unique en son genre. Pour cela, nous disposons donc d'un espace Made to Measure où vous pouvez prendre rendez-vous pour discuter de la création de la guitare de vos rêves, qui sera fabriquée dans l'atelier Gibson Custom de Nashville - vous pouvez même choisir votre bois! L'achat d'une guitare est un acte extrêmement personnel et le programme Made to Measure offre la possibilité de créer une pièce unique fabriquée selon ses propres spécifications. Nous sommes aux côtés des guitaristes depuis le début du XX^{e} siècle et, à chaque étape, Gibson a été le catalyseur qui a donné aux musiciens les outils nécessaires pour créer leur propre son. Nos formes et modèles tels que la SG, l'ES-335, la Firebird, la Flying V, l'Explorer, la Hummingbird, la SJ-200, la Dove, la J-45, et bien d'autres encore, couvrent tous les genres musicaux. Lorsqu'un artiste choisit Gibson, c'est parce que cela lui permet de donner vie à sa musique, de créer le son dont il a besoin et, bien sûr... d'avoir l'air cool!

"Nous avons donné aux musiciens des outils pour créer leur son."

C'est aussi dans cet esprit que sont développées les nouvelles gammes et les évolutions de modèles?

Nous nous efforçons de préserver notre héritage tout en ouvrant la voie à de nouveaux artistes. La musique qui a inspiré les mouvements générationnels a été écrite et jouée par de jeunes artistes avec leurs guitares Gibson, Epiphone et Kramer. Gibson s'est engagé dans une culture de découverte musicale axée sur l'artiste en créant les instruments qu'ils veulent jouer.

Vous avez créé une gamme dédiée aux jeunes musiciens...

Le désir de musique, et plus particulièrement de musique à base de guitares, est plus fort que jamais. Les musiciens du monde entier multiplient les canaux pour créer leur musique et la diffuser à un plus grand nombre de personnes. Les médias sociaux permettent aux jeunes musiciens de produire, de distribuer et d'obtenir un retour sur leur musique plus rapidement que jamais. On n'a jamais eu un accès aussi large à différents genres musicaux ni pu découvrir un tel éventail de styles et de cultures. Neil Young (avec sa Gibson Les Paul) a déclaré un jour que *"le rock'n'roll ne mourra jamais"*, et les songwriters et guitaristes d'aujourd'hui s'en assurent!

© ROB N CLEWLEY - DR

La république des chats noirs

Entre un Président impopulaire, une gauche sans leader, une droite rabougrie et une extrême droite sur ses ergots, le pays est loin d'être sorti d'affaire. D'un repoussoir à l'autre, les Français ont refusé de choisir et tout cela ne présage rien de bon.

PAR LAURENT BAZIN

LA POLITIQUE, C'EST BIEN CONNU, est affaire de désir. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de "conquête du pouvoir". On n'est pas élu sur un bilan - Jospin en a payé le prix - ni sur un projet rationnel et ficelé, mais sur le désir qu'ont les électeurs et les électrices de vous voir l'emporter. Mitterrand 1981, Chirac 1995, Sarkozy 2007, c'était du désir, quoi qu'on en pense. Le principal problème d'Emmanuel Macron est sans doute là : réélu sans élan et sans envie (mais en avait-il envie lui-même ?), il n'a cessé de se mettre les Français à dos, en accumulant les coups de force et l'arrogant exposé de ses certitudes, de la réforme des retraites à la dissolution. Un Président ne devrait pas faire ça. Et pourtant, il persiste... À peine a-t-il reconnu, le 23 juillet, que "*la majorité a[vait] perdu*" - mais pas lui, hein ! Encore cet été, à Brégançon, faisant mariner les candidats à Matignon entre deux baignades à Bormes-les-Mimosas et deux allers-retours aux JO, il a continué à jouer au maître des horloges, alors que l'Élysée n'est même plus en mesure de donner l'heure. Tout juste le nom d'un Premier ministre qui aurait la fortune de ne pas tomber sous le coup d'une motion de censure.

Pire, ce Président si séduisant, si jeune, si intelligent, est devenu le mistigri que plus personne ne veut dans son jeu. Ni les Français - qui ont relégué sa popularité au niveau de celle d'un François Hollande - ni ses opposants : le Nouveau Front populaire refuse net une "*coalition avec les macronistes*", comme s'ils avaient la peste, tandis que Laurent Wauquiez, revenu aux affaires pour sauver ses chances présidentielles, écartait d'entrée toute idée de gouvernement commun. En politique, on ne fraie pas avec les chats noirs. À peine Emmanuel Macron peut-il encore compter sur la neutralité contrainte de son propre camp, celui qu'il a saigné aux législatives, et encore... Il ne fait plus de doute que son nouveau chef provisoire, Gabriel Attal, ne manquera pas de le poignarder, à la première occasion.

Le problème de la France politique de cette rentrée 2024, c'est qu'elle n'a pas d'alternative, pas d'élan, pas de désir majoritaire d'une autre politique. Elle ne nage pas, elle patauge. L'assemblée est sortie balkanisée des législatives, c'est ainsi. Si Macron a perdu, personne n'a gagné. C'est tout le drame de la gauche qui, faute d'être capable de parvenir à résoudre le casse-tête d'un candidat d'envergure pour Matignon, est allée chercher une énarque inconnue, pour tenter de faire illusion. "*Les Français ont inventé la politique surréaliste à la Warhol ! Ici, chacun peut désormais prétendre être Premier ministre un quart d'heure !*"*, s'est aussitôt exclamé l'excellent John Lichfield, le très british correspondant de *The Independent* à Paris pendant vingt ans. C'est que la gauche aussi a son chat noir : cette candidature accouchée dans la douleur cache mal l'ombre de Jean-Luc Mélenchon. Ce gros matou tout gonflé d'ego n'en démord pas, lui non plus : si ce n'est le "Che", ce ne sera personne. Il faut écouter ses rodomontades post-électorales, ses oukases aux alliés récalcitrants, comme son assourdissant silence lors du coup d'État électoral estival de son ami Maduro. Il faut aussi relire les excès de sa porte-flingue, comparant Hollande et les sociaux-démocrates à des "*punaises de lit*". C'est à cause de ces adeptes du "tout ou rien", que la gauche a échoué à s'imposer.

Reste le dernier chat noir de la bande et pas le moindre : Marine Le Pen. Flanquée d'un hologramme de Premier ministre et de candidats erratiques, elle a éprouvé une fois de plus, aux législatives, la malédiction du mistigri. Elle a beau se maquiller, se camoufler, ordonner le calme dans les rangs et tenter de faire passer le RN pour ce qu'il ne serait plus, les Français ne l'entendent pas de cette oreille. Ils lui ont dit non, une fois de plus. Oh, ses troupes grossissent, évidemment, elle gagne du terrain, consolide ses réseaux et ses fiefs, elle sera l'un des arbitres de la législature, mais contrairement à ce qu'elle avait prophétisé, "*la digue*" n'a pas cédé.

C'est pour tout cela que nous avons refermé à regret la joyeuse parenthèse des Jeux olympiques, ce temps béni pendant lequel nous avons été capables d'oublier les passions tristes et nos états d'âme de ronchons hexagonaux pour vibrer à l'unisson des athlètes... Parce que Léon Marchand, Cassandre Beaugrand, Teddy Riner ou la sabreuse Manon Apithy-Brunet soulèvent l'enthousiasme que nos dirigeants ne suscitent plus. Et parce que même si l'on a réussi à se baigner dans la Seine, nous savions que les eaux politiques de cette rentrée seraient forcément saumâtres.

*Dans *The Local*, le 25 juillet.

La foire aux premiers-ministrables

Matignon, un enfer ? Peut-être, mais comment expliquer l'afflux de vocations, plus ou moins folkloriques, pour arracher ce job pourri ?

À QUOI PEUT BIEN SERVIR UN PREMIER MINISTRE ?

S'agit-il d'une place vraiment enviable ? D'un boulot en or ? D'un "top job" comme on dit du côté de la DRH des grands groupes du CAC 40 qui cherchent à attirer de jeunes requins...

Sans doute, à en croire la folle sarabande des ambitieux de tout poil qui piaffent de s'emparer du poste. Tandis que le jeune Gabriel Attal peaufinait son rapport de stage de six mois à Matignon en expédiant les affaires courantes, ses successeurs potentiels se bousculaient déjà au portillon.

Forte de sa pole position au soir du second tour des législatives, la gauche a lancé une invraisemblable foire aux "premiers-ministrables" au gré d'obscures négociations. Chacun des partis a posé ses veto, clamé ses oukases, brandi ses revendications. Résultat, pour cause d'incompatibilité d'humeur et de désaccords politiques, les ténors du Nouveau Front populaire ont d'abord été écartés les uns après les autres, de Jean-Luc Mélenchon et ses faux nez insoumis, Clémence Guetté, Manuel Bompard et autre Mathilde Panot, jusqu'à Oliver Faure et ses lieutenants socialistes. Bricolée à la hâte après l'enterrement de la Nupes, l'union de la gauche nouvelle manière s'est déchirée de plus belle. Les Insoumis ont dégainé une improbable trouvaille, Huguette Bello, présidente du conseil régional de La Réunion, les socialistes ont répliqué en abattant la carte de l'écologiste Laurence Tubiana. Au passage, la "Star'Ac" du NFP a permis à ses électeurs de découvrir une brochette d'inconnus. Jusqu'à accoucher d'un plus petit commun dénominateur, une haute fonctionnaire dénommée Lucie Castets, diplômée de Sciences Po et de l'ENA, passée par la direction générale du Trésor puis celle des Finances de la Ville de Paris, bref, l'archétype de ces technocrates surdiplômées qui se bousculent dans les allées du pouvoir depuis des décennies. À peine poussée hors du rang par ses camarades, l'intéressée a sommé d'un ton solennel le président de la République de *"prendre ses responsabilités"* en la nommant sur-le-champ à Matignon. Elle s'est même lancée dans un improbable tour de France, rameutant les militants des partis de gauche pour qu'ils fassent pression sur le chef de l'État.

À droite, les prétendants à Matignon se font plus discrets, mais ils espèrent eux aussi décrocher la queue du Mickey de Matignon. Incorrigible, le président LR de la région Hauts-de-France, Xavier Bertrand, s'est remis, une fois de plus, à croire en ses chances. Le député du Lot, Aurélien Pradié, plaide pour un gouvernement d'*"union nationale"*. Laurent Wauquiez soumet lui un *"pacte législatif"* au chef de l'État. En clair, à charge pour les macronistes de mettre en œuvre le programme du parti LR sans que celui-ci ne se salisse les mains. Une sorte de marché de dupes du genre : pile, la droite gagne, face, elle ne perd pas...

Sans oublier, en coulisse, ces hauts fonctionnaires, serviteurs de l'État, et autres économistes qui fignolent leur CV dans l'espoir de prendre le moment venu les rênes d'un gouvernement dit "technique" pour pallier la défaillance des partis politiques.

Cet afflux de vocations a de quoi faire sourire. Car depuis un peu plus de vingt ans, le job de Premier ministre avait pris de faux airs d'emploi fictif. Un Président, Nicolas Sarkozy, avait réduit son second au rang de simple *"collaborateur"*, le terme qu'il avait accolé à son souffre-douleur, François Fillon. Dans la foulée, Jean-Marc Ayrault fit office de locataire fantôme, méprisé par les poids lourds de son gouvernement et peu aidé par un François Hollande lui-même en peine d'imposer son autorité à ses troupes.

Sous les mandats d'Emmanuel Macron, Jean Castex comme Élisabeth Borne furent de fidèles et dévoués exécutants des désirs de leur supérieur, sans aucune autonomie. Et les locataires de Matignon qui ont prétendu acquérir un semblant d'envergure politique ont été congédiés sans ménagement, comme la forte tête Édouard Philippe, soit carrément humiliés comme le juvénile Gabriel Attal, licencié par une dissolution décidée dans son dos.

C'est bien sûr la perspective de la cohabitation qui a d'un coup semblé redonner du lustre au poste. En leur temps, Jacques Chirac, Édouard Balladur puis Lionel Jospin ont montré que, dans de telles circonstances, c'est bien le chef du gouvernement qui *"détermine et conduit la politique de la Nation"*. Mais lors de chacun de ces précédents, le Premier ministre de cohabitation pouvait s'appuyer sur une majorité absolue à l'Assemblée nationale. Soit précisément ce qui risque de manquer au futur locataire de Matignon. Sauf à ce que les chefs de partis se montrent à la hauteur de leurs électeurs et traduisent au gouvernement le "front républicain" qu'une majorité de Français, faisant fi de leurs attaches partisanes, ont eu le courage de mettre en œuvre au second tour des législatives pour faire barrage à l'extrême droite. ®

RENAUD DÉLY

American Dream Plan B

Le rêve américain, à la fois insaisissable et pierre angulaire des campagnes électorales, a aussi beaucoup occupé les artistes.* "Un rêve qui ne se réalise pas n'est-il qu'un mensonge ?", *s'interrogeait l'évangile selon saint Bruce dans la parabole de la rivière. Vous avez deux mois.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

THE AMERICAN DREAM IS KILLING ME. La dernière livraison de Green Day, en janvier, s'ouvrait sur un constat cinglant et en apparence paradoxal : *"le rêve américain aura ma peau"*... Un brûlot particulièrement d'actualité puisque chaque année électorale est l'occasion de faire le point sur ce qu'il reste du rêve américain. Tous les candidats entendent le défendre ou le restaurer et accusent leurs adversaires de le mettre en péril - voire de l'avoir tué. Ainsi, Donald Trump ouvre sa première campagne, en juin 2015 (*"A long, long time ago"*) en se posant en nécromancien de la politique américaine : le rêve américain est mort, mais je vais le ressusciter.

WHAT'S THE STORY? De quoi parle-t-on en réalité ? Le rêve américain ne renvoie pas à la même chose pour tout le monde, et son succès tient en grande partie à cette plasticité. Il est central et inusable car c'est un mythe structurant de l'identité américaine. Un mythe donc un récit mais pas (forcément) des histoires, et une croyance commune qui unifie un peuple. On associe souvent le rêve américain à des manifestations matérielles - un beau pavillon dans une banlieue proprette, avec deux voitures dans le garage. En réalité, les enquêtes montrent que l'acception la plus partagée n'est pas matérielle : l'accomplissement, l'épanouissement, un métier-passion plus que la fortune au risque de l'ennui. La liberté d'être soi-même. *"I'm gonna be myself!"* Paradoxalement, un titre des Sheepdogs, un groupe... canadien !

SCHOOL'S OUT. Dans l'Amérique d'après-guerre, la démocratisation de l'accès à l'université s'accompagnait d'une promesse : le diplôme était le sésame presque inconditionnel de l'ascension sociale. Un fils d'ouvrier qui passait par la fac pouvait prétendre à la classe moyenne. *"We do need some education"* ! Mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas : les études conduisent plus certainement à une vie de dettes qu'à un job stable et rémunérateur, malgré un chômage au plus bas. Et surtout, la conjonction de taux d'intérêt stratosphériques et d'un parc immobilier très insuffisant rend le logement de plus en plus intouchable. On peut gagner confortablement sa vie mais sans plus pouvoir s'acheter quoi que ce soit - même *"on the wrong side of the tracks"*. À quoi bon s'endetter pendant des décennies ? Ce qui explique bien des frustrations, notamment chez les jeunes actifs. *"Don't do me like that, I don't like it."*

I'M PULLING OUT OF HERE TO WIN. Comme Mary, Wendy et ce type du New Jersey qui essaie de les convaincre de monter avec lui, quand ça ne marche pas ici, on va voir ailleurs si c'est mieux. Ici, c'est une *"town full of losers"*, et s'il n'y a plus ni job ni espoir, il reste la route comme échappatoire - le mythique et mystique *"last chance power drive"*. On le trouve dans la deuxième partie de "Telegraph Road", de Dire Straits (dans une veine très brucienne en fait), mais aussi dans "My Elusive Dreams", hit country de la fin des années 1960, chanté par moult duos, où mari et femme racontent comment ils passent leur vie à partir en quête de nouveaux espoirs - le plus souvent déçus, certes, mais toujours suivis par d'autres. Un Américain, ça bouge, des *"tramps like them"*, c'est *"born to run"*. C'est ainsi qu'est né le mythe de la Route 66 - pas avec les différentes versions du titre de Bobby Troup, mais avec les Okies et Arkies qui ont fui le Dust Bowl des années 1930 pour chercher une vie meilleure en Californie. La trame des *Raisins de la colère* et ses Tom Joad, ou de "Leroy's Dustbowl Blues", de Steve Earle (1999).

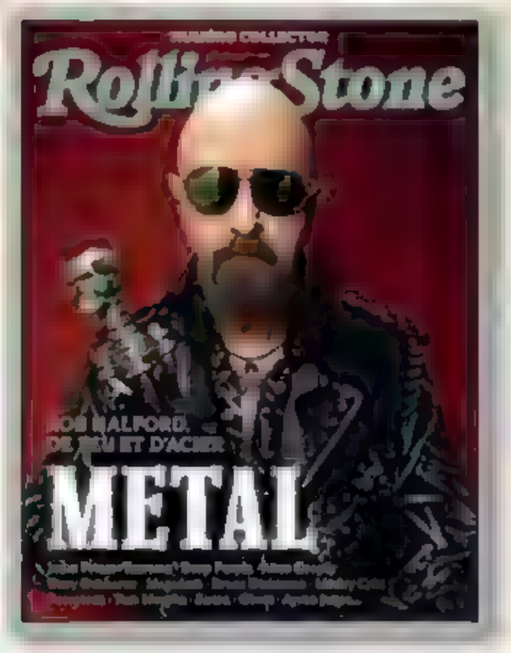
WE CAN'T MAKE IT HERE (ANYMORE). Mais voilà, parfois il n'y a plus nulle part où aller. Quand les aciéries de Youngstown ferment, c'est tout un bassin qui meurt, même chose à "Allentown" (Billy Joel), et le contremaître de "My Hometown" qui assure les boys que les jobs ne reviendront pas. Des délocalisations a gogo dénoncées par Bob Dylan dans l'énergique "Union Sundown", en 1983 - où le "Zim" fustige aussi l'inaction de syndicats, comparés à des dinosaures. Neil Young, en 1981, déplorait l'omniprésence des Datsun et, par extension, des voitures japonaises, moins gourmandes que les grosses Américaines, et qui avaient achevé la "Motor City". Peu après, c'était au tour de Merle Haggard ("Amber Waves of Grain") de s'en prendre au "Toyota Man", homme de paille qui devenait responsable par association du déclin du Made-in-America, y compris de la crise agricole qui, la même année (1985), avait suscité la création du Farm Aid, censé être temporaire, mais toujours là. James McMurtry, en 2005, déplorait que *"we can't make it here anymore"*, on ne peut plus y arriver. Le constat amer qu'une Amérique, même prospère, était en train de perdre pied. Elle allait bientôt s'enfoncer dans les sables mouvants des opioïdes - et leurs 100 000 morts par an ces dernières années... Alors, c'était mieux avant ?

AMERICA, WHERE ARE YOU NOW? Dès les années 1960, Malvina Reynolds dénonçait le conformisme petit-bourgeois et ses *"little boxes on the hillside"*, et Steppenwolf, dans "The Ostrich", qui clôt son magistral premier album, s'en prend à l'esprit mouton : on va se faire formater à l'école pour ensuite aller chasser les dollars, avant d'aller finir sa vie en Floride sans faire de vagues. *Don't make waves.* Deux ans plus tard, dans une fresque au vitriol, l'Amérique était devenue un "Monster", et John Kay - avec son regard extérieur de Canadien né en Allemagne - se demandait où était passé le phare du monde libre.

WHAT TO DO? I REALLY DON'T KNOW. Le rêve américain est donc à nouveau au programme cette année : les Démocrates veulent baisser le coût des études, et les Républicains baisser les impôts, personne ne sait vraiment quoi faire pour rendre le logement plus accessible, tous veulent s'en prendre à la Chine. Mais l'essentiel de la campagne a tourné autour de l'âge de Biden et du casier judiciaire de Trump... jusqu'au retrait du premier de la course à la Maison-Blanche. Aucun des candidats ne semble avoir dans ses cartons un "American Dream Plan B". Et Tom Petty n'est même plus là pour aider...

HORS-SÉRIES COLLECTORS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION *ou* FAITES UN CADEAU CULTE ET ROCK

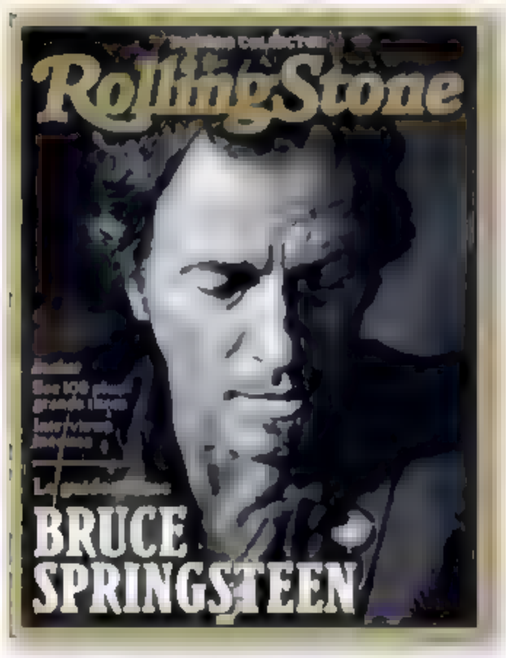


Hors-série n°50 - Metal

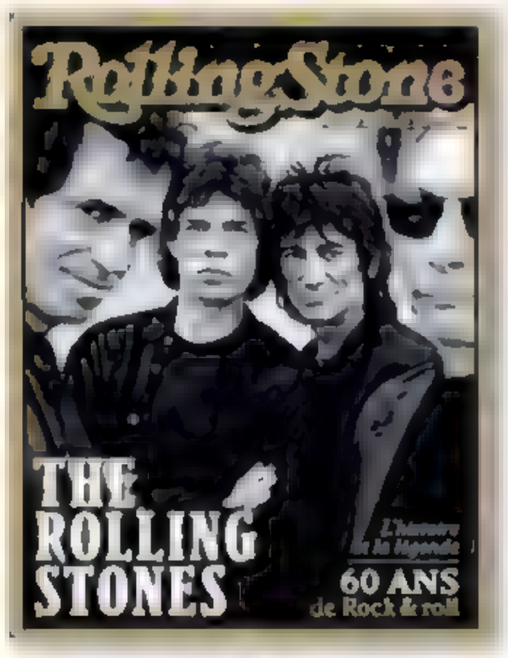
Hors-série - 100% Taylor Swift + poster

Hors-série n° 49 - Mick Jagger

Hors-série n° 48 - Depeche Mode



Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen



Hors-série n° 46 - The Rolling Stones

Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes

Hors-série n° 44 - Keith Richards

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À :
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- ☐ Hors-série n° 50 - Metal : 14,90 €
- ☐ HS 100% TAYLOR SWIFT + poster : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 49 - Mick Jagger : 15 €
- ☐ Hors-série n° 48 - Depeche Mode : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen : 15 €
- ☐ Hors-série n° 46 - The Rolling Stones : 15 €
- ☐ Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes : 15 €
- ☐ Hors-série n° 44 - Keith Richards : 8,95 €

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

ENVOI SIMPLE : **FRANCE métropolitaine :** 4 € par numéro / **Europe + Suisse (Zone 1) :** 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 5 € par numéro

ou

COLIS SUIVI : **Colis Privé pour la France métropolitaine :** 6,50 € par numéro
Chronopost pour la Belgique, la Suisse et le Luxembourg : 10,50 € par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** **PRÉNOM**

ADRESSE

CODE POSTAL **VILLE**

PAYS **TÉLÉPHONE**

ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION** (SI DIFFÉRENTE) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** **PRÉNOM**

ADRESSE

CODE POSTAL **VILLE**

PAYS **TÉLÉPHONE**

ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

KAMALA HARRIS

“QUEL GENRE DE PAYS VOULONS-NOUS?”

PAR **ALEX MORRIS** PHOTOS **FLO NGALA**

Lorsque je rencontre Kamala Harris au mois d'avril, elle est préoccupée par ce qui s'est passé à la Cour suprême le matin même. La vice-présidente des États-Unis est encore sous le choc de l'argumentaire déployé par les juges : lorsqu'une femme enceinte entre aux urgences dans l'Idaho, doit-elle être traitée comme une personne et profiter de toute la panoplie de soins disponible pour protéger sa santé, ou doit-elle être traitée comme le réceptacle d'un fœtus à qui on n'autorise un avortement que lorsque l'alternative immédiate est la mort ?

"Je savais que ça allait arriver", lâche-t-elle. Elle avait prévu les conséquences perverses de l'abrogation de l'arrêt Roe v. Wade, qui protégeait le droit à l'avortement aux États-Unis. Sa capacité à avoir trois ou quatre coups d'avance et un sens aigu de la manière dont les politiques affectent la vie des gens ont toujours été ses points forts. Ce sont des qualités appropriées pour une fille d'activistes immigrés qui a assisté à ses premiers meetings en poussette.

Dans cette interview menée en deux parties, d'abord à New York puis dans son bureau à la Maison-Blanche, Kamala Harris a partagé sa vision de la campagne présidentielle, du pays et de grandes questions de société.

Ces entretiens ont été réalisés avant la décision de Joe R. Biden de ne pas briguer un second mandat à la Maison-Blanche et de soutenir sa vice-présidente.

Vous êtes devenue procureure en partie parce que votre meilleure amie au lycée avait été agressée sexuellement par son beau-père. Lorsque vous l'avez découvert, vous l'avez invitée à déménager chez vous. A-t-il fallu persuader votre mère ?
Non. J'ai grandi dans une communauté où les gens prenaient soin les uns des autres. Ma mère, mes parents, ma famille étendue voulaient que les enfants soient éduqués, mis au défi, mais protégés. Ma mère comprenait l'importance de prendre soin des gens, tout particulièrement face à l'adversité. J'ai été élevée comme cela.

Comment avez-vous appris ce qui s'était passé ?
Je sentais qu'il y avait quelque chose de bizarre dans leur relation. Et puis elle me l'a dit.

"MA MÈRE COMPRENAIT L'IMPORTANCE DE PRENDRE SOIN DES AUTRES."

Et immédiatement, vous avez pensé que vous pouviez faire quelque chose ?
Mon instinct... Si vous aviez parlé à ma meilleure amie quand elle était enfant, vous auriez compris que cela a commencé à un âge très précoce. Un gamin l'embêtait dans la cour. Je suis intervenue et je me suis battue. C'était mon instinct en tant qu'aînée. À cette époque, ma mère me disait toujours de protéger ma sœur. Je ne supporte pas les gens qui usent de leur pouvoir pour diminuer les autres.

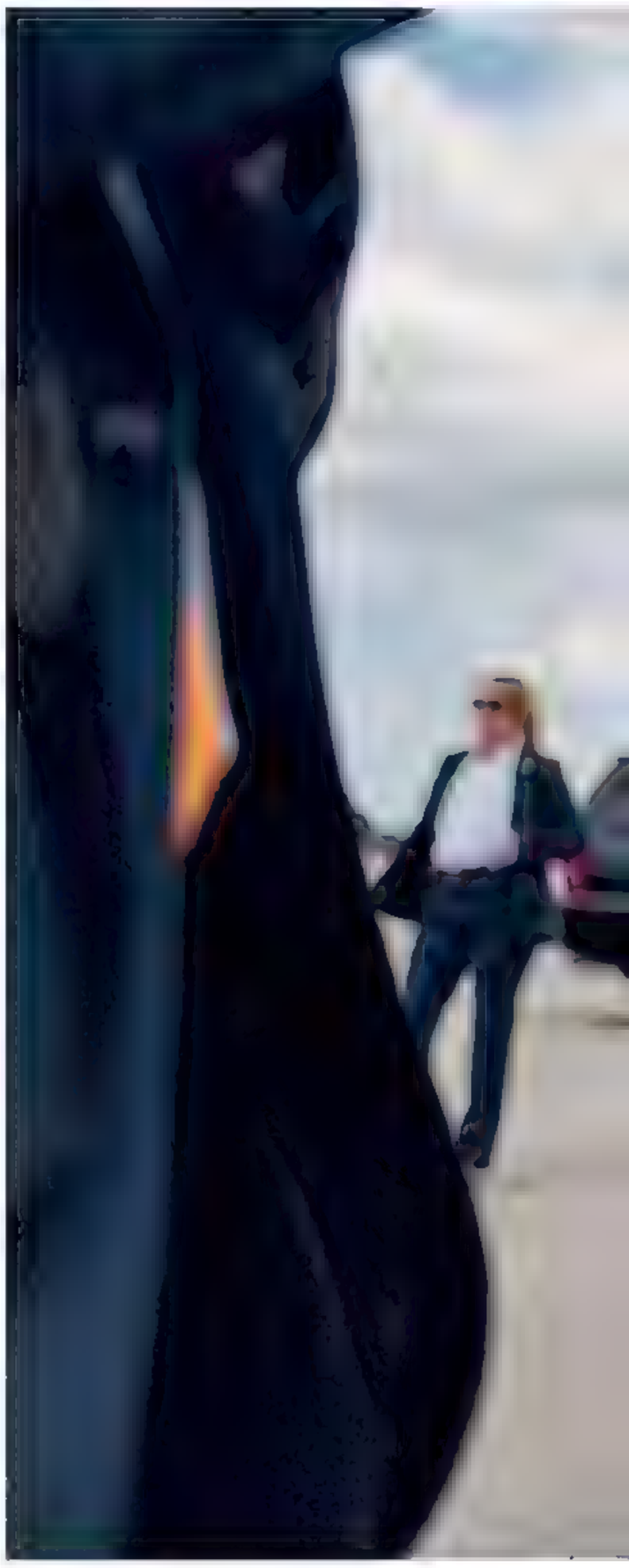
Comment vous êtes-vous adaptées au fait d'avoir quelqu'un de nouveau à la maison ?
Il faut bien comprendre que, dans mon enfance, tout le monde passait du temps chez les autres. Notre porte a toujours été grande ouverte. Si vous commenciez à vous ennuyer chez vous, vous alliez chez le voisin et pouviez vous retrouver à manger chez lui. Il n'y avait donc rien qui sorte de l'ordinaire lorsqu'elle est arrivée. C'était une évidence. On ne réfléchit pas à ce genre de choses, on le fait, c'est tout.

Cette expérience a donc contribué à votre envie de faire du droit ?
En fait, je voulais faire du droit pour plusieurs raisons. Pour moi, petite, les héros du mouvement pour les droits civiques étaient bien sûr le Dr. King et quelques autres, mais aussi les avocats. Mon oncle Sherman était avocat. Il était l'un des rares étudiants noirs à Berkeley. Quand on avait un problème, on appelait Sherman. J'ai pris conscience très tôt que la loi était l'outil le plus important pour parvenir à créer de la justice.

Où étiez-vous lorsque vous avez appris la décision de la Cour suprême sur l'arrêt Roe ?
J'étais à bord d'Air Force II, j'allais à un événement sur la santé maternelle dans l'Illinois. J'ai appelé mon mari, Doug, parce que je pouvais jurer avec lui ! Je suis sûre que pour toutes les personnes qui se soucient de ce sujet, c'était un moment irréel. Toute ma vie d'adulte, l'arrêt Roe a été en place. Nous avons toujours su qu'il y avait, depuis le jour où la décision a été prononcée, une intention de s'en débarrasser. Mais la vérité, c'est que la plupart d'entre nous n'y croyaient pas vraiment. Et puis ils l'ont fait. Cela m'a vraiment chamboulée.

L'Amérique n'a pas l'habitude de retirer des droits. C'était un tel retour en arrière.
Notre force en tant que nation dépend de beaucoup de choses, dont notre engagement sur le long terme à étendre les droits. Et tout à coup, nous voyons des forces qui tentent de les restreindre.
Notre nation tire une grande fierté de son engagement pour la liberté. Qu'est-ce que cela signifie pour nous tous que le gouvernement retire des libertés fondamentales comme celle de prendre des décisions concernant son propre corps ? Qu'arrivera-t-il ensuite ? Cela devrait tirer la sonnette d'alarme pour tout le monde, quel que soit votre avis sur cette question.

Parlons des complications légales qui en ont découlé. Tout à l'heure, je vous racontais que j'avais eu une grossesse môlaire, une situation qui nécessite un avortement. Je repense à combien ce moment a été difficile, puis à combien



il aurait pu l'être encore plus si mon médecin m'avait dit : *"Je ne suis pas sûr d'avoir le droit de le faire."* Aviez-vous envisagé ce cas de figure ?
Dès les premiers jours, j'ai demandé à mon équipe de me faire une carte avec un code couleur en fonction de la loi en vigueur dans chaque État. Juste après la décision de la Cour, alors que des cliniques fermaient, que des médecins et des infirmières avaient peur d'être poursuivis, je me suis rendue dans les différents États pour m'entretenir avec les législateurs locaux. Et je leur ai montré la carte. Il devait y avoir dix couleurs différentes dessus.
La confusion et l'incertitude créent un environnement propice aux attitudes prédatrices. Celles-ci existent en raison du

"JE DÉTESTE LES TYRANS. JE NE SUPPORTE PAS QUE L'ON UTILISE LE POUVOIR POUR DIMINUER LES GENS."

manque d'information, de la désinformation et des tentatives d'embrouiller les gens pour qu'ils ne connaissent pas leurs droits.

Aujourd'hui, sur cette question, la droite a gagné. Beaucoup de gens ont perdu espoir.

Il faut regarder ce qui s'est passé ces deux dernières années. Dans les élections de mi-mandat à la fin de l'année dernière, la question figurait sur le bulletin de vote. Le peuple américain a voté pour la liberté, parfois de façon écrasante. Ce qui me conduit à penser qu'il s'agit d'une problématique bipartisane, voire non partisane. Et cela m'apporte un peu de réconfort de voir que notre peuple n'a pas abandonné son engagement pour la liberté. De ce côté-là, nous n'avons pas perdu. C'est très important de se raccrocher à cela.

Il y a un agenda politique derrière tout cela, c'est une évidence. Nous devons nous souvenir que chaque liberté que nous avons et pour laquelle nous nous sommes battus nécessite d'être protégée. Cela découle de notre engagement collectif pour la démocratie.

Comment se battre aujourd'hui?

Les élections. Point. Les élections. On ne peut pas se contenter de lever les bras en l'air et de crier *"Comment a-t-on pu en arriver là?"* Si nous en sommes arrivés là, c'est parce qu'il y a eu un Président des États-Unis, Donald Trump, qui a dit clairement ce

qu'il allait faire. Et il l'a fait. Il a choisi trois membres de la Cour suprême avec pour intention de renverser Roe, et ils ont fait ce qu'il attendait d'eux.

Mais cela n'a pas commencé comme ça. Pendant des années, voire des décennies, certains ennemis du droit à l'avortement ont commencé à s'intéresser aux législations des États. Au redécoupage des circonscriptions. Ils ont compris que chaque élection est importante. Il ne s'agit pas seulement de savoir qui est à la Maison-Blanche ou au Congrès, mais qui est procureur général, gouverneur, qui a la majorité dans un État. Et tous ces éléments combinés ont mené à ce que nous vivons aujourd'hui : dans plus de vingt États, des restrictions des libertés des femmes.

La gauche devrait donc suivre cet exemple ?

Je n'aime pas trop catégoriser cela comme "gauche" et "droite". On parle de libertés fondamentales. Il n'y a pas une jeune femme qui, si elle fait l'amour avec un homme, n'a pas peur de tomber enceinte sans le vouloir. C'est une expérience vécue par beaucoup de gens qui ne se posent pas la question de savoir s'ils sont de droite ou de gauche.

"DANS PLUS DE VINGT ÉTATS, ON A INSTAURÉ DES RESTRICTIONS SUR LES LIBERTÉS DES FEMMES."

C'était un rappel brutal de ce qui peut arriver lorsqu'on n'est pas vigilant quant à l'érosion des droits et des libertés. Au niveau local, le procureur de district a un rôle important si vous vous trouvez dans un État qui a criminalisé l'avortement. Et les gens comprennent ainsi, à travers cette problématique, combien il est important de voter.

Donald Trump affirme maintenant qu'il n'est pas pour une interdiction au niveau national et qu'il laissera la prérogative aux États.

Je vous recommanderais de ne pas le croire. Lorsqu'il était Président, il a soutenu une interdiction au niveau national. Aujourd'hui, il prétend que c'est aux États de prendre ces décisions. Des États comme le Texas prévoient la prison à vie pour un médecin ou une infirmière. Il y en a qui veulent ressusciter des lois des années 1800, avant même l'existence de ces États ou le droit de vote des femmes. Certains États adoptent des interdictions après six semaines de grossesse, soit avant que la plupart des femmes ne sachent qu'elles sont enceintes. Voilà le résultat de la politique de Trump.

Pour vous, ces tergiversations sont autant de manœuvres politiques?

C'est de la manipulation.

En tant que femme de couleur sénatrice, représentant un Américain sur huit, vous savez ce que la représentativité signifie. Quel rôle a joué le manque de représentativité dans ce moment, selon vous?

Vous abordez là une question importante. La majorité des élus sont des hommes. Et parfois, je me demande si ces hommes qui passent des lois sur l'interdiction de l'avortement après six semaines savent comment fonctionne le corps des femmes. S'ils le savent, ils ne semblent pas s'en soucier.

La réalité, c'est que la représentativité est importante. Il est important que les personnes qui prennent des décisions aient conscience de la façon dont cela va se traduire dans la vie des gens. Tout particulièrement lorsque cela touche à des questions comme celles-là. Parce qu'au fond, nous devrions tous être d'accord: ces personnes qui siègent dans le capitole de leur État, de quel droit viennent-elles s'immiscer chez vous et présupposer qu'ils sont plus qualifiés que vous pour savoir ce qui est dans votre meilleur intérêt? Quel culot!

Je suis profondément préoccupée par la signification et les conséquences de cette élection. C'est loin d'être la première fois que nous répétons: *"C'est une élection importante! La plus capitale!"*

C'est vrai qu'on entend cela à chaque fois.

Mais nous sommes dans une situation complètement inédite. Il y a eu le 6 janvier. L'ancien Président a ouvertement fait l'éloge des quasi-dictateurs et a dit qu'il serait dictateur le premier jour. Il a dit qu'il ferait du département de la Justice une arme, qu'il était fier de ce qu'il avait fait sur la question de l'avortement, fier du fait que des médecins et des infirmières puissent aller en prison, fier que nos filles aient moins de droits que leurs mère et grand-mères. En tant qu'Américains, nous avons la responsabilité de nous en tenir à un certain standard. Aussi imparfaits que l'on puisse être, nous portons fièrement les valeurs de liberté et de démocratie. Dans quel genre de pays voulons-nous vivre? C'est vraiment ce qui sera en jeu en novembre.

"NOUS PORTONS LES VALEURS DE LIBERTÉ ET DE DÉMOCRATIE."

Les deux bords clament qu'il s'agit d'un combat pour la liberté. Comment persuader les indécis que c'est bien votre combat qu'il faut rejoindre?

Commençons par nous demander s'il y a un consensus sur le fait que les femmes puissent prendre des décisions au sujet de leur corps. Y a-t-il un consensus sur le fait que nous devrions être débarrassés de la peur de la violence armée? Où nous situons-nous au sujet de la liberté d'aimer qui nous aimons ouvertement? Ou au sujet de la liberté de ne pas subir la haine ou la discrimination? Voilà les libertés dont je parle.

Je ne veux pas imposer ma vision, mais je pense qu'il nous faut réfléchir à quelques libertés essentielles. Nous croyons à la liberté de disposer de son corps comme on l'entend. À la liberté d'avoir des droits. À la liberté d'apprendre toute l'histoire de l'Amérique.

Lors d'un déplacement à Jacksonville, en Floride, vous avez abordé l'interdiction de certains ouvrages.

Il y a de gros enjeux. Il se passe quelque chose de pervers dans notre pays depuis quelques années: votre force en tant que dirigeant est jugée en fonction de ceux que vous écrasez et ceux que vous portez aux nues.

L'idée même que cela puisse être une faiblesse d'avoir de l'empathie... L'une des plus grandes qualités que l'on puisse avoir, c'est d'être capable d'avoir de la considération pour les autres, puis de choisir de faire quelque chose pour les sortir de leurs souffrances. C'est ce qui est en jeu dans cette élection. Quel genre de leadership voulez-vous? Que considérez-vous comme étant la force d'un dirigeant? Vous basez-vous sur les grandes déclarations qui rabaissent les gens, ou sur une approche qui consiste à dire: "Et si nous lancions la loi d'infrastructures la plus importante depuis Eisenhower? Trouvons un consensus bipartisan sur le contrôle des armes pour la première fois en trente ans. Investissons dans le leadership des États-Unis au niveau mondial dans l'économie des énergies propres. Investissons dans les puces et la science, ramenons les chaînes de production et investissons dans la fabrication de semi-conducteurs américains."

Il reste beaucoup à faire au sujet du contrôle des armes à feu. Avez-vous vu l'étude qui dit qu'un Américain sur sept vit à moins de 400 mètres d'un lieu de fusillade récent?

Non, je ne l'ai pas vue. Mais ce qui est tout aussi horrifiant, c'est que la violence armée est la première cause de mortalité chez les enfants aux États-Unis. Pas les accidents de voiture. Pas non plus le cancer. La violence armée. Il est terrifiant de savoir qu'un Américain sur cinq a un membre de sa famille qui a été tué de cette manière.

Il faut avoir en tête que les victimes de la violence armée sont aussi les familles, les communautés, nous tous, psychologiquement. Cela pèse lourd pour la société. Une grande partie de mon travail dans mes premières années de carrière en tant que procureure de district consistait à chercher à lever le voile sur le traumatisme ignoré qui résulte de l'expérience de la violence.

À Parkland, vous avez rencontré les familles des victimes et visité l'école dans laquelle la fusillade a eu lieu.
Une journée très dure. J'ai déjà visité des scènes de crimes où le sang était encore frais, c'était donc une expérience que j'avais déjà vécue. Mais d'y être avec les familles, de voir une scène où le temps s'est arrêté...
C'est arrivé le jour de la Saint-Valentin. Il y avait des cœurs. Les bureaux avaient été laissés tels qu'ils étaient après la fusillade, certains renversés. Des pages d'exercices traînaient par terre. Il y avait du sang. On pouvait voir là où les enfants avaient été massacrés. Les bris de verre de la fenêtre étaient toujours là. Les cartables. Et de se tenir là avec ces parents, de voir la scène à travers leurs yeux, eux qui savaient exactement là où se trouvait leur fils ou leur fille lorsqu'ils ont rendu leur dernier souffle... Je souhaiterais que les gens qui ont des idées bien arrêtées sur la question puissent voir et comprendre tout cela. Nous demandons simplement des lois raisonnables sur le contrôle des armes à feu. Je crois au deuxième amendement. Mais je crois aussi que nous devons interdire les armes d'assaut.
Si plus de gens pouvaient voir ce que j'ai vu... En tant que procureure, j'ai regardé des photographies d'autopsies. J'ai vu ce que les armes à feu faisaient au corps humain. On ne peut s'arrêter sur une telle problématique sans comprendre ce que cela entraîne dans la vraie vie. Il faut ressentir de l'empathie et se dire que ce n'est pas une fatalité. Nous pouvons agir.

En parlant de violence, avez-vous discuté avec votre prédécesseur, Mike Pence, au sujet du 6 janvier?
Non.

Vous n'avez pas été tentée de le faire?
Je le respecte d'avoir eu le courage de faire ce qu'il a fait ce jour-là. L'histoire montrera que dans un moment de crise extraordinaire, une attaque si flagrante de notre démocratie, il a fait preuve d'un grand courage, et je l'applaudis pour cela.

Je souhaiterais aborder la situation à Gaza, car de nombreuses personnes ressentent un vrai attachement à cette question.
Cette problématique doit être abordée en ayant en tête les nuances, le contexte et la complexité de la situation. Ce qui m'inquiète, c'est cette envie de présenter ce problème de façon binaire. Le 7 octobre, 1200 personnes ont été massacrées, beaucoup d'entre elles étant des jeunes qui assistaient à un concert. Des femmes ont été horriblement violées. Il faut comprendre qu'Israël avait le droit de se défendre. Nous l'aurions fait aussi. Et il faut comprendre que la manière dont ils se défendent a aussi de l'importance.

"NOUS ALLONS DÉPENSER PLUS DE 1000 MILLIARDS DE DOLLARS SUR L'ÉCOLOGIE."

Il y a de multiples vérités qui coexistent. De bien trop nombreux civils palestiniens innocents ont été tués. La situation conduit à une famine. L'aide humanitaire doit pouvoir passer. Les otages doivent être libérés. Et nous avons besoin d'une solution à deux États. Nous avons besoin d'un cessez-le-feu pour pouvoir être en mesure de commencer à construire cette solution à deux États. Les Palestiniens ont droit à la sécurité, à la dignité et à l'autodétermination. Les Israéliens ont droit à la sécurité. Et nous devons combattre la montée en puissance de l'antisémitisme partout dans le monde. Nous devons également combattre l'islamophobie. Des gens vivent dans la peur.

À l'université, vous avez participé à un sit-in contre l'apartheid et la discrimination. Comprenez-vous les étudiants qui manifestent pour Gaza aujourd'hui?
Je vais vous montrer une photo. *[Elle se lève et attrape un cadre posé sur un meuble.]* Ce n'est pas moi dessus. C'est ma mère. Elle manifeste sur le campus de Berkeley après les atrocités de Birmingham. Si je vous montre cette image, c'est d'abord parce que je l'adore, mais aussi pour montrer que les manifestations s'inscrivent dans une longue tradition en Amérique. Elles ont fait partie de chaque mouvement d'expansion des droits et des libertés dans notre pays. Soutenir cette approche, cela fait partie de la démocratie. Nous ne sommes pas une autocratie qui écrase les manifestants. Et nous voulons des manifestations non-violentes.
J'étais procureure de San Francisco au plus fort de la guerre en Irak, il y avait des manifestations en permanence. Je convoquais la police et les organisateurs, et je leur disais: *"Laissez-moi être très claire avec tout le monde. Si vous arrêtez des manifestants pacifiques, je ne les poursuivrai pas. Alors ne les arrêtez pas. S'il y a du vandalisme, je poursuivrai les responsables. S'il y a de la violence, vous pouvez être certains que j'engagerai des poursuites."*

Parlons du climat. En tant que Californienne, avez-vous personnellement fait l'expérience des effets de la crise climatique?
Nous avons dû évacuer notre maison deux fois. Nous avons connu des sécheresses au cours desquelles il fallait économiser l'eau de toutes les manières possibles, au point de devoir moins tirer la chasse.
J'ai créé l'une des premières unités de justice environnementale lorsque j'étais procureure de district. Et au Sénat, une grande partie de mon travail a consisté à militer pour inclure les feux de forêt dans la réponse fédérale (parce que celle-ci a principalement évolué autour des ouragans, des tornades et des crues), et nous sommes parvenus à changer les règles pour nous adapter à la gravité des incendies. J'étais sur le terrain, les braises encore chaudes, pour certains des incendies les plus tragiques que nous ayons connus en Californie. Celui qui a détruit la ville de Paradise, où les seules choses encore debout étaient les cheminées qui, à mes yeux, ressemblaient à des pierres tombales plantées dans la cendre.
Mais je suis aussi très fière de ce que notre administration a fait, parce que nous avons été vraiment ambitieux pour rattraper le temps perdu. Nous allons dépenser plus de mille milliards de dollars pour l'adaptation et la résilience des villes américaines, ainsi que pour bâtir une économie à énergie propre.

Les accomplissements de cette administration sont nombreux: la loi sur les infrastructures, l'Inflation Reduction Act, les avancées sur les armes à feu, une négociation sur le prix des médicaments... La liste est longue. Et pourtant les gens voient Joe Biden comme le président du statu quo et considèrent Donald Trump comme l'agent du changement (pour le pire ou pour le meilleur). Or, les gens *"veulent du changement"*. Cette déconnexion interroge.
Mon sentiment, c'est qu'au fur et à mesure que nous approchons de novembre, de plus en plus de gens ressentiront les effets de nos accomplissements, je suis très optimiste à ce sujet.
Une partie de mon travail consiste à voyager à travers le pays pour amener les gens à voir les signes de cette mise en œuvre, pour faire d'une loi avec ses chiffres une réalité. Ces quatre derniers mois, j'ai effectué quarante déplacements dans seize États.

Que vous a appris le poste de vice-présidente? Y a-t-il

quelque chose qui vous a surprise?
Comme ma carrière en témoigne, je suis une fonctionnaire dévouée. Je crois en la noblesse du service public. Je pense qu'on peut faire beaucoup de choses en défendant le peuple. Et j'ai toujours été dans la branche exécutive (la seule fois où j'ai été dans la branche législative, c'était au Sénat, mais cela a été court), aussi ma tâche a toujours consisté à agir et à mener les choses à bien.
Mon travail a presque toujours été nourri par le fait de remettre en cause les idées préconçues et de ne pas accepter la tradition, ne pas laisser celle-ci être un fardeau. Je sais à quel point il est difficile de proposer et exiger de nouvelles approches. Lorsque les gens entendent "statu quo", ils pensent "statique". Mais laissez-moi vous dire, et je l'ai appris de mon expérience personnelle, que c'est tout sauf statique. Le statu quo est dynamique. Si on essaie de le changer, il ne se laissera pas faire.
Alors aujourd'hui, en tant que vice-présidente, je regarde la beauté et la noblesse du travail que peut effectuer un gouvernement, et la bureaucratie profonde qui ne peut que le ralentir. Et j'admets que je suis impatiente. Je veux voir les choses se faire. Par exemple, au sujet de la marijuana, j'ai mis les pieds dans le plat en déclarant publiquement: *"Est-ce qu'on peut avancer là-dessus?"*

Arrêtons de prétendre que c'est la même chose que l'héroïne...
Exactement. Certains pensent que je n'aurais pas dû dire cela, parce que la bureaucratie doit suivre son rythme. Je n'essaie pas d'influencer indûment quoi que ce soit. Mais avançons. C'est ce que je ressens au sujet des armes. Je suis à la tête du bureau de la Maison-Blanche chargé de la prévention de la violence armée. Je l'ai réuni presque immédiatement et j'ai dit: *"On ne va pas se contenter de faire un site web ou un joli discours. Avançons sur la question."*

En parlant d'avancer, vous avez toujours été à la pointe au sujet des droits des LGBTQ+. Vous avez célébré certains des premiers mariages gays dans le pays. Pensez-vous qu'une autre administration pourrait défaire tout ce travail?
Clarence Thomas *[juge assesseur de la Cour suprême, ndlr]* a répondu à cette question avec la décision de la Cour suprême. Le jour de la Saint-Valentin de cette année, nous avons fêté le vingtième anniversaire des premiers mariages entre personnes du même sexe que j'ai célébrés à San Francisco. Vingt ans plus tard, et il y a une loi "Don't Say Gay" en Floride, l'un des États les plus peuplés du pays. Des enseignants ont peur de publier une photo d'eux avec leur partenaire par crainte de se faire renvoyer. Pour quel motif? Parce qu'ils ont la noble tâche d'enseigner aux enfants des autres? Nous les payons déjà trop peu.
Nous devrions tous être inquiets. La plus haute cour du pays vient de retirer un droit fondamental, tout le monde doit être lucide: si cela est possible, que peut-il arriver d'autre?
Nous devons toujours être vigilants et nous battre pour nos droits. Ils ne vont pas s'entretenir seuls. Alors oui, cela m'inquiète. Et les gens devraient s'inquiéter aussi. Ce n'est pas le moment d'être un observateur passif. Cette élection est réellement celle au cours de laquelle nous déciderons dans quel genre de pays nous voulons vivre.

Dernière question: puisque nous sommes *Rolling Stone*, quelle musique écoutez-vous en ce moment?
Quelle musique? Le son des pages qui tournent dans mon classeur! Je vais vous le montrer. *[Elle sort un classeur noir épais.]* C'est mon classeur quotidien. Il contient des briefings sur certaines de nos politiques économiques, des comptes-rendus du bureau de la prévention de la violence armée et des documents classifiés sur la sécurité nationale.

Alors je ne peux pas le feuilleter?
Non! Mais c'est mon livre de chant. Voilà donc la musique que j'écoute: c'est mon petit violon en quelque sorte. ®

"LES MANIFESTATIONS FONT PARTIE DE TOUS LES MOUVEMENTS POUR LA DÉFENSE DES LIBERTÉS DANS NOTRE PAYS."

© DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE PAR EMMA REEVES DIRECTION DE L'ÉCLAIRAGE PAR ANTHONY PRINCE LESLIE ASSISTANCE PHOTOGRAPHIQUE NICOLAS JOHNSON STYLISME PAR LESLIE FREMAR COIFFURE PAR DAYNA FIELDS MAQUILLAGE PAR MARQUITA JAMES

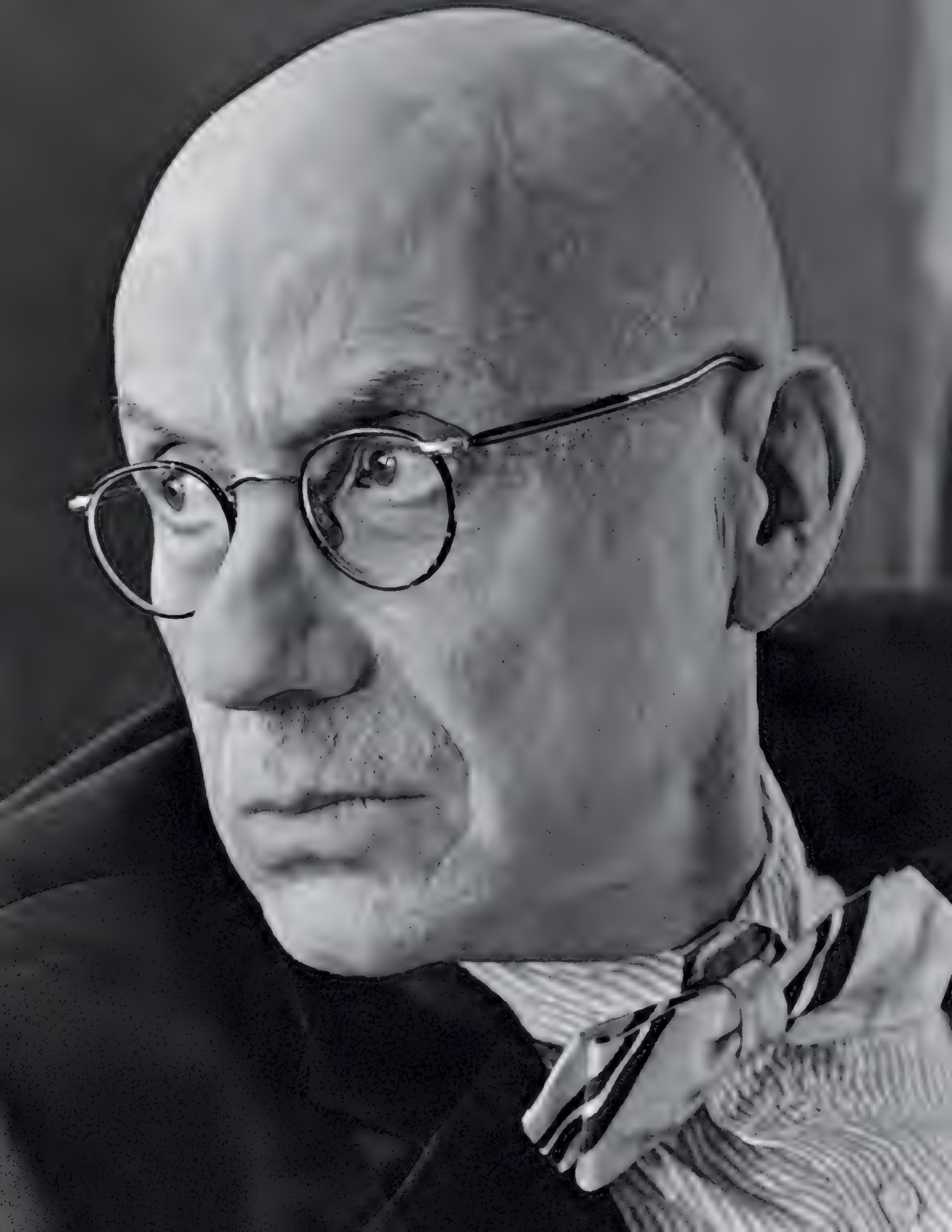
JAMES ELLROY

"JE VEUX QUE CE SOIT PARFAIT, QUE CE SOIT BEAU"

Alors que son nouveau roman, *Les Enchanteurs*, revisite un Los Angeles des sixties dangereusement captivant, conversation avec l'un des plus grands auteurs de polars américains.

PAR
SOPHIE ROSEMONT

PHOTO
MARION ETTLINGER



CONVERSATION

Avec Michael Connelly, lors du Los Angeles Times Festival, à l'université de Californie du Sud, le 22 avril 2023. Ci-contre, avec feu Elmore Leonard lors du Pen Festival, à Beverly Hills, en 2009.

Si sa mère n'avait pas été assassinée le 22 juin 1958, James Ellroy serait-il devenu écrivain ? Sans doute. Dès son plus jeune âge, il est tombé dans le bain vénéneux fomenté par une autre reine du suspense, Patricia Highsmith - de *L'Inconnu du Nord-Express* au *Talentueux Monsieur Ripley*, qui semble être son préféré. On restera prudent : James Ellroy aime brouiller les pistes. Un jour, il adore Philip Roth, le suivant, il le déteste - *"Il avait beaucoup trop de choses à se prouver."* Pas du genre à mâcher ses mots, Ellroy, tout comme ses personnages mâchouillent leur cigare en palpant la détente. Et ce n'est pas une aléatoire ligne téléphonique Paris-Denver, où il réside aujourd'hui, qui amoindrit l'acuité de son verbe. Même s'il nous aura prévenus : il ne parlera pas de la tentative d'assassinat fraîchement commise sur Donald Trump. Pas par retenue politique, mais parce que l'actualité de ce monde ne mérite guère d'être abordée.

En revanche, s'il y a une année qui lui plaît particulièrement, et qui est régulièrement convoquée dans ses ouvrages, c'est 1962. *"C'était le point culminant de l'ère Kennedy,* se souvient Ellroy. *Ce qui m'a inspiré* American Tabloid, *où je revenais sur l'assassinat de JFK. Il y avait également la crise des missiles de Cuba. Et tant de bons crimes à L.A. ! Cette ville est la mienne et m'a forgé. Cependant, même si ce n'était pas le cas, je n'en demeurerais pas moins fasciné par le chaos qu'elle suscite. On trouve dans mes livres le mâle américain typique : ce qui le construit, ce qui l'anime... Beaucoup d'hommes de mon âge sont, comme moi, obsédés par cette époque, réactionnaires, et nous souhaiterions tous remonter le temps. Hélas, on ne peut retrouver ce qui a disparu. Seulement y penser. Et, dans mon cas, écrire à son sujet. Des chansons, des films : tout est bon pour me ramener dans le Los Angeles de 1962."*

En témoigne son nouveau roman, *Les Enchanteurs*. Lequel s'ouvre sur l'overdose de Marilyn Monroe et la panique des frères Kennedy. L'outsider ex-flic et détective Freddy Otash est appelé à la rescousse par le chef du LAPD, Bill Parker, qui n'a aucune envie de faciliter la tâche à la bande de JFK. Il tombe sur l'acteur Peter Lawford, qu'il méprise d'autant plus qu'il est marié avec l'une des sœurs Kennedy, Pat. Une ancienne amante d'Otash... Pendant ce temps-là, une actrice de seconde zone, Gwen Perloff, est kidnappée, et le tournage de *Cléopâtre* tourne au désastre. *"Il y a eu convergence entre Monroe et des gens dangereux dans les mois qui ont précédé sa mort"*, analyse (à raison) Otash. Après *Perfidia* et *La Tempête qui vient*, remarquablement articulé autour de deux figures féminines mémorables, Kay Lake et Joan Conville (*"la perspective féminine m'a toujours semblé cruciale"*, glisse Ellroy), la saga du Quintette de Los Angeles se poursuit, forte de la plume virevoltante de son géniteur. On rit souvent en lisant *Les Enchanteurs*, porté par les punchlines d'Otash (*"Il a le don de balancer sur les gens"*, confirme Ellroy), des scènes musclées lors de filatures qui tournent mal et des séances absurdes de Marilyn Monroe avec son "inutile" psychiatre, Ralph Greenson. Chez Ellroy, l'actrice iconique se révèle manipulatrice mais vulnérable, *"reproche vivant adressé aux coincés et aux ringards"*, dixit Otash. *"J'avoue ne pas trop l'apprécier,* lâche l'écrivain. *Ni en tant qu'actrice, ni en tant que femme. En 1962, j'avais 14 ans, et bien sûr que sa mort a été un événement, à la fois culturel et politique. D'après moi, il s'agit juste d'un excellent personnage à glisser dans un récit criminel, à inscrire dans l'histoire de Los Angeles."*

> *"Le monde de Dostoïevski et le mien partagent quelques similitudes."*

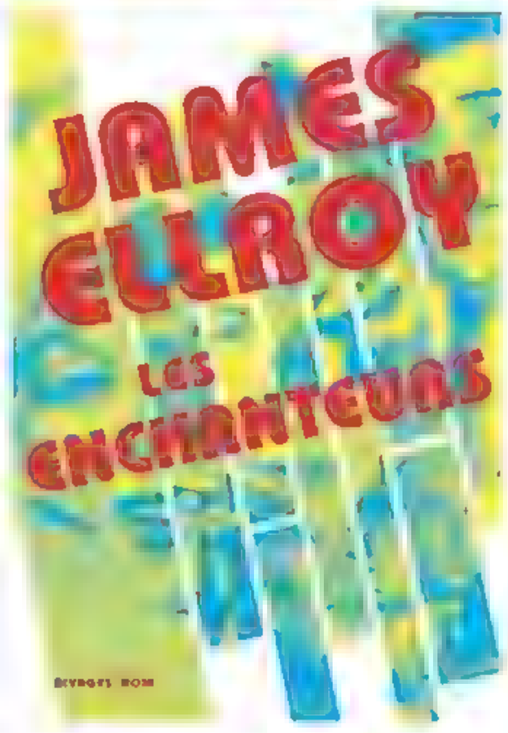
Quant à Freddy Otash, qui a réellement existé et ne cesse de traverser l'œuvre d'Ellroy, celui-ci n'en est pas plus amateur : *"C'était une plaie. Une mauvaise personne. Mais j'ai la chance d'employer la fiction pour le raconter."* En dépit de l'espace-temps très resserré de son œuvre, le propos d'Ellroy brille par son acuité universelle. Si la réalité peut dépasser l'imaginaire, ce n'est pas une raison pour ne pas y faire appel, afin de se confronter aux vicissitudes d'un être humain prompt à l'égarement, dévoré par l'ambition, fragilisé par ses désirs. Au-delà des histoires de L.A. rongé par la pègre, c'est ce qu'on peut garder de la sensibilité d'Ellroy, camouflée sous une stylistique minimaliste et percutante.

En évoquant sa consœur Joyce Carol Oates que l'on a récemment rencontrée *(interview à retrouver dans le* Rolling Stone *d'octobre)*, on rapporte ces fameux mots à son propos : Ellroy serait le Dostoïevski américain. *"C'est un immense compliment,* réagit l'intéressé. *Le monde de Dostoïevski et le mien partagent en effet quelques similitudes... Les hommes y sont coupables, rongés par le dégoût d'eux-mêmes. Ils boivent et consomment de la drogue. À l'excès ! Ils sont obsédés par les femmes qu'ils ne pourront jamais avoir. Et les gens croient en Dieu."* Comme Ellroy. Chez lui, en dépit des mille vices et magouilles, des coups de feu et des corps balancés d'une falaise, des femmes en prise à des hommes malhonnêtes, ou qui, sans raison apparente, disparaissent, la foi demeure

© DAN A MAXWELL - 2009 AMY GRAVES/GETTY IMAGES

CINÉMA

Scarlett Johansson, Brian De Palma, Mia Kirshner, Josh Hartnett, Aaron Eckhart et James Ellroy, au 63e Festival international du film de Venise pour la première du *Dahlia noir*, en janvier 2015.



LIBRAIRIE

James Ellroy, *Les Enchanteurs*, Rivages/Noir. En librairie le 18 septembre. James Ellroy sera présent au festival America, du 26 au 29 septembre, à Vincennes.

intacte. Sa définition du bonheur ? *"Ne former qu'un avec Dieu. Et écrire des livres."* Imparable. *"C'est un cadeau de Dieu, et je lui ai consacré plus de quatre décennies. Je suis encore en forme, et j'espère être là pendant encore longtemps pour continuer à coucher mes histoires sur papier."* Lorsqu'il écrit (*"À la main depuis quarante-quatre ans."*), au stylo-bille noir Pentel (*"Je peux en utiliser 300 pour un seul et même livre, à 1,20 dollar chacun."*), James Ellroy ressent la moindre sensation de ses protagonistes : *"Je tombe amoureux, puis je n'aime plus, j'ai froid, chaud, je prends la fuite, je tire sur quelqu'un."* Chaque manuscrit est une expérience intense, et pourtant minutieusement préparée par son auteur. Cette fois, il a consacré 350 pages à un plan détaillant les lieux, les trajets, les horaires et les chassés-croisés des personnages. Dans *Les Enchanteurs*, Freddy se transforme en caméra humaine pour ausculter les potentielles, futures ou avérées scènes de crime. "Caméra humaine"... Voilà un terme qui s'accorde bien au style à la fois acide et clinique d'Ellroy : *"Je crois en la précision de l'écriture. C'est ce en quoi je suis bon, d'ailleurs... Parce que je ne veux pas perdre de mots. Et s'ils ne collent pas exactement à la réalité, ils doivent être aussi sincères que crédibles afin qu'on puisse y adhérer. Ceci étant dit, je déteste faire des recherches !"*

Son prochain roman *"sera anticommuniste, et se déroulera au début des années 1960"*. Au programme, une nouvelle rencontre amoureuse pour Otash. Ellroy n'a pas d'enfant, mais s'est composé une véritable famille au fil des romans, du chef Parker à l'agent Daryl Gates – *"Je compte beaucoup de proches amis parmi la police."* À laquelle il a eu très tôt affaire dans sa vie, lorsqu'une enquête a été lancée après la découverte du corps inanimé de sa mère, Geneva Hilliker. Le crime reste non élucidé. Un trauma qu'Ellroy a tenté de surmonter par de multiples frasques en abusant de mille substances illégales jusqu'à ce qu'une pneumonie manque de le laisser sur le carreau. À l'approche de la trentaine, il trouve Dieu et la littérature. En 1987, la publication du *Dahlia noir* le rend célèbre. Mais s'il y évoque le meurtre d'une starlette de Hollywood dans les années 1940, Elizabeth Short, il s'agit aussi de sa mère.

Dans son autobiographie *La Malédiction Hilliker*, où il revient sur ses relations aux femmes, à commencer par celle qui lui a donné naissance, Ellroy écrit que la sobriété est *"synonyme d'efficacité"*. Plus que jamais aujourd'hui, pour lui qui vit paisiblement dans le Colorado, et fait de l'exercice chaque matin en écoutant des symphonies de Beethoven ? *"Impossible d'écrire correctement en étant ivre. Ou sous amphétamines, comme Jean-Paul Sartre. Ou sous drogues hallucinogènes, comme le compositeur Hector Berlioz lorsqu'il écrivait ses lettres à la comédienne irlandaise Harriet Smithson, dont il était tombé follement amoureux lors d'une représentation de* Hamlet." Toujours le sens de l'anecdote... En parlant d'amour, Ellroy a retrouvé son ex-épouse, l'écrivaine Helen Knode. C'est elle qui nous a mis en relation, Ellroy refusant de posséder un ordinateur ou un téléphone portable, mais ils ne vivent pas ensemble : *"Je suis un solitaire et j'aime l'être. Nous avons donc deux appartements séparés dans le même immeuble. C'est idéal."* Sa première lectrice, c'est Knode. Elle lui exprime sans détour son avis, avant de donner le feu vert à la mise en route du tapuscrit, suivi de près par son fidèle éditeur et ami, François Guérif, à qui *Les Enchanteurs* est dédié. Parce qu'Ellroy lui est reconnaissant d'un soutien sans faille qui lui a permis, selon lui, d'être davantage apprécié dans l'Hexagone qu'aux États-Unis. Venir à Paris pour le festival littéraire America, fin septembre, le réjouit d'avance puisque les Français ont *"totalement compris"* le *"grand dessein"* de sa carrière : *"Réécrire l'histoire de Los Angeles, ma ville, et de l'Amérique, mon pays, avec un large éventail d'émotions, de l'amour à la cruauté, et toutes sortes de relations possibles entre hommes et femmes."*

Face à ces envolées quasi lyriques s'il ne parlait pas de son débit si lent et affirmé, on lui parle de poésie. Il glisse avoir lu T.S. Eliot, Anne Sexton ou W.H. Auden, sans y vraiment comprendre grand-chose (paraît-il) : *"Vous savez, je suis un homme de polar. Et je suis incollable sur ce registre, des livres aux films en passant par les émissions de télévision."* Certes, mais cela n'empêche pas le style. Exemple est donné dans *Les Enchanteurs*, quand Freddy Otash songe aux trois femmes qui lui trottent en tête : *"Lois, Pat, Gwen. J'imprime des détails jusqu'à ce que leurs traits se mêlent et que mon esprit se mue en écran noir."* Petit silence. *"C'est parce que je veux que ce soit parfait, que ce soit beau,* répond Ellroy. *Même si ce que je décris est laid. Je suis sentimental à propos des chiens, des meurtres, de l'amour... Mes livres sont très romantiques. Après ma mort, j'aimerais que les gens disent de moi que j'étais l'écrivain américain le plus passionné de son époque. Je pourrais même payer cher pour ça !"* D'accord. Et si, à l'instar d'Otash, on allait fouiller sous le lit de Marilyn pour dégoter d'énormes liasses de billets à la propreté douteuse ? Ellroy éclate de rire. *"45 000 bucks. Ça vaut le coup, non ?"*

© C. UNCLE - 2019 MICHAEL TULLBERG/GETTY IMAGES - RIVAGES/NOIR

RENCONTRES FRATERNELLES
Pour marquer le solstice d'été, les Premières Nations [illegible] vers le Nouveau Mexique commémorent

POW-WOW
LE GRAND RASSEMBLEMENT DES PREMIÈRES NATIONS

Sioux des Dakota, Blackfeet du Montana, Apaches du Texas ou Navajos de l'Arizona, chaque année, au mois d'avril, des centaines de tribus indiennes se retrouvent à Albuquerque pour le plus grand pow-wow des Amériques. Ils y célèbrent, dans la fierté et la résilience, 40 ans de résistance autochtone.

PAR **ISMAËL HOUDASSINE,** PHOTOS DE L'AUTEUR

RENCONTRES
Le plus grand pow-wow des Amériques se déroule chaque année le quatrième week-end d'avril à Albuquerque, la métropole du Nouveau-Mexique.

"*Depuis des siècles, on a tenté de nous éliminer de nos propres terres, mais nous sommes toujours là, bien présents!*", déclare avec un large sourire Juaquin Hamilton.

Micro en main et les jambes bien droites sur le podium installé au centre de l'imposant Tingley Coliseum, le membre de la nation Sac and Fox de l'État de l'Oklahoma annonce de sa voix résonnante l'ouverture officielle du Gathering of Nations (le rassemblement des Premières Nations) qui marque le solstice d'été. "*Frères et sœurs, le temps de nous taire est révolu. Nous allons montrer au monde nos richesses culturelles*", clame le quarantenaire sous les applaudissements nourris de la foule.

Des quatre coins des États-Unis, mais aussi du Canada, les communautés amérindiennes sont réunies pour trois jours de festivités ancrées sur l'identité et la cohésion. Au cœur du pays des Pueblos, qui occupent ces canyons et ces vallées rocheuses depuis des millénaires, Albuquerque est, le temps d'un week-end, la capitale des Premières Nations.

Animateur pendant l'événement et fier ambassadeur de sa Première Nation, Juaquin est aussi un danseur compétitif féroce. Il s'implique corps et âme dans le pow-wow, une pratique autochtone vieille comme le monde qui est apparue bien avant l'arrivée des Européens. "*À l'origine, les tribus profitaient des pow-wow pour régler des conflits, nouer de nouvelles alliances et faire du commerce. Aujourd'hui, c'est l'opportunité pour les communautés d'Amérique du Nord de célébrer en groupe leur héritage patrimonial*", explique-t-il.

> ***"À l'origine, les tribus profitaient des pow-wow pour régler des conflits, nouer des alliances et faire du commerce."***

À ce titre, les danses traditionnelles au rythme des tambours exercent un rôle central dans ces rencontres festives où tout le monde est le bienvenu, autochtone ou pas. "*Ce moment est pour les Premières Nations l'occasion de rencontres fraternelles. Regardez autour de vous, on compte plus de 800 communautés, c'est fantastique!*", lâche-t-il. Pour rien au monde, il n'aurait d'ailleurs manqué ce rendez-vous dans lequel des représentants des Premières Nations se massent sous l'ombre bienveillante des monts Sandia, la chaîne de montagnes rougeâtre qui domine la ville. À chaque édition, le quarantenaire parcourt les 900 kilomètres qui le séparent des plaines interminables du Midwest jusqu'à la métropole désertique du Nouveau-Mexique. "*Il y a un esprit formidable. Les meilleurs dans leur catégorie sont ici : les joueurs de tambours et les danseurs viennent à ce pow-wow intertribal, la crème de la crème.*"

Pour Seneca Marlin, il n'y a franchement pas mieux pour "*se revigorer l'âme et le corps*". Il ne cache pas sa joie de voir autant

CONCOURS
Le rassemblement organise des compétitions dans 36 catégories, notamment un concours entre des groupes de joueurs de tambour traditionnel très prisé par les visiteurs.

de Premières Nations converger pour un rassemblement d'une telle ampleur. *"Les gradins sont remplis de monde. Être présent aujourd'hui est pour moi d'un grand réconfort. C'est un retour à mes racines profondes."*

Le jeune homme de 25 ans originaire de l'Arizona, grand et droit, s'est paré de ses plus beaux habits cérémoniels (la regalia) incarnant la tenue traditionnelle de sa tribu, les Lakotas. *"Je suis ici pour représenter mon peuple et rencontrer ma grande famille des Premières Nations"*, dit-il.

La regalia, dont les techniques de fabrication et de tissage sont partagées depuis des lustres de génération en génération, est une véritable seconde peau pour lui. *"Ce qui est beau dans un pow-wow, c'est sa faculté d'accepter tout le monde sans barrières ni préjugés."*

Pour amorcer ce rassemblement annuel, les différentes communautés participent à un imposant défilé coloré de danseurs autochtones, chacun arborant les symboles de sa nation. Hommes, femmes et enfants, 3 000 au total, se déplacent en habits d'apparat pour remplir l'arène d'une flopée de teintes étincelantes. Un moment magique, ponctué de chants, d'une profonde fureur de vivre qui marque les esprits durablement.

"Nous célébrons la vie par nos habits traditionnels et aussi par le son de nos musiques ancestrales", lance au micro l'animateur Juaquin, après avoir présenté les groupes de tambours, comme les redoutés Catching Eagle of Towaoc, de la tribu Ute, au Colorado.

> ***"Le tambour est presque un être vivant. Son battement rappelle celui du cœur."***

Ces derniers, gagnants de plusieurs compétitions, performent dans le style dit "du nord", c'est-à-dire qu'ils chantent avec des voix plus hautes qu'à la manière "du sud", et la série est généralement plus longue, de quatre à huit battements. *"Nos tambours traditionnels ne comportent pas de pièces en métal. Ils sont recouverts de peau de cerf, d'élan ou d'orignal. C'est un instrument que nous considérons comme sacré, personne n'est autorisé à passer la main dessus"*, prévient le batteur de tambour, Arturo Badback. Le tambour traditionnel est un instrument ancien et très respecté par les peuples d'Amérique du Nord, relate-t-il. Il n'est en outre jamais laissé sans surveillance. Durant les cérémonies, il faut au moins quatre chanteurs sur le tambour, témoignant des quatre points cardinaux. *"C'est presque un être vivant. Le battement du tambour est le battement du cœur"*, assure-t-il.

Le gaillard rappelle qu'à la fin des années 1800 et au début des années 1900, le gouvernement américain - ainsi que le Canada - a interdit différentes cérémonies autochtones traditionnelles, y compris les pow-wow. *"Le but était au mieux de nous assimiler, au pire de nous éradiquer de la surface de la terre. Notre présence en nombre démontre que les autorités n'ont pas réussi à nous détruire. Nous sommes*

40 ANS DE RENCONTRES
La première édition du Gathering of Nations s'est déroulée en 1984. Pendant trois jours, des centaines de Premières Nations célèbrent le patrimoine culturel autochtone.

plus forts que jamais." Les pow-wow – mot signifiant "médecine" en langue algonquine – sont à mi-chemin entre cérémonie sacrée, compétition sportive et expression artistique, les danseurs y honorent la Terre-Mère, leurs ancêtres et leur communauté. Il y en a certains, totalement spirituels, qui se déroulent dans un cadre strictement privé, tandis que d'autres se veulent de véritables vitrines culturelles.

"*Toutes les nations autochtones sont différentes avec leurs propres traditions et leurs propres langues. Nous avons nos histoires, mais ensemble nous constituons les Premières Nations de ce continent*", raconte de son côté Philip Lotkwenyest George, qui fait partie des tribus Mohawks et Oneidas, proches de Syracuse, au nord de l'État de New York.

L'homme de 43 ans s'est inscrit pour une première fois à un rassemblement. Il a fait le voyage jusqu'à Albuquerque pour participer à plusieurs épreuves de danse, dont l'Haudenosaunee Smoke, une pratique guerrière spécifique à son peuple censée démontrer l'habileté, la ruse et l'endurance du danseur. "*Les gens ne comprennent pas toujours nos rites et nos coutumes. Il reste qu'il n'est jamais trop tard pour faire de la pédagogie.*"

> **"On me disait que je portais un costume folklorique, alors que c'est une tenue de cérémonie d'une grande importance."**

Plus jeune, il se souvient d'un certain nombre de ses camarades de classe qui le pointaient du doigt en riant quand ils le voyaient vêtu de sa regalia portant sur la tête une coiffe décorée de grandes plumes d'aigle. "*On me disait que je portais un costume ou je ne sais quoi d'autre de folklorique, alors que c'est une tenue de cérémonie d'une grande importance. Ce n'est pas un déguisement, mais le reflet de mon identité autochtone.*" Le quarantenaire, qui est maintenant installé avec femme et enfants en Colombie-Britannique, affirme que la regalia met des années à se constituer. Elle est le fruit d'un long travail minutieux, toujours en évolution. "*Au fil des années, on ajoute une pièce par-ci, une autre par-là, sur les mocassins ou les jambières. Confectionner une regalia est un processus qui ne s'achève jamais*", dit-il en riant.

Starla Coley de la tribu Choctaw, est arrivée en bus avec une vingtaine de personnes de sa communauté autochtone. Le regard encore émerveillé par la cérémonie d'ouverture, elle voit le pow-wow comme une célébration cruciale pour son peuple plusieurs fois déplacé par les autorités fédérales durant sa turbulente histoire. "*Les pow-wow nous permettent, par la musique, de retrouver une certaine paix intérieure qui possède à mon avis un grand pouvoir de guérison*", assure-t-elle.

Depuis le débarquement des premiers Européens sur le continent américain, les autochtones ont subi des déplacements forcés et des génocides, rappelle-t-elle, mentionnant que les Premières Nations des États-Unis sont

TRADITIONS
Chaque nation tribale possède sa propre identité, sa propre langue et une histoire unique.

encore confrontées à un certain nombre de défis, qu'ils soient sociaux ou économiques. "*Les politiques d'acculturation ne sont pas de l'histoire ancienne*, clame-t-elle. *Même si beaucoup de communautés ont repris en main leur destinée, les blessures et les traumatismes demeurent nombreux.*"

Elle cite, par exemple, le système des pensionnats pour autochtones et la localisation en mai 2021, au Canada, de présumées sépultures anonymes d'enfants. Cette découverte a créé une véritable onde de choc sur les Premières Nations des États-Unis. Dans la foulée, Washington a fait son mea culpa en ouvrant à son tour une enquête sur les abus commis dans les établissements du pays. "*On commence tout juste à entendre les horribles témoignages de survivants sur ces institutions gérées d'une main de fer par les Églises. Tous ces jeunes autochtones qui ont été arrachés à leur famille et à leur culture afin de les déconnecter de leur langue maternelle et de leur culture ancestrale, c'est affreux!*" Un rapport fédéral sur l'assimilation forcée des autochtones et les "méthodes systématiques militarisées d'altération d'identité", publié en mai 2022, atteste qu'entre 1819 et 1969 les autorités américaines ont exploité ou soutenu 408 établissements dans 37 États (ou territoires d'alors), dont 21 en Alaska et 7 à Hawaii.

Selon les chiffres de la National Native American Boarding School Healing Coalition, plus de 100 000 enfants issus des Premières Nations ont fréquenté ces pensionnats à partir de la fin du XIXe siècle. "*Beaucoup d'entre eux ne sont jamais revenus à la maison*", déplore Starla Coley, les larmes aux yeux.

> ***"Nous avons vécu les pires injustices. Les visages changent, notre identité, elle, reste intacte."***

À 78 ans, Clarence Daniel, de la Première Nation Potawatomi, dans le Wisconsin, peut lui-même en témoigner. Il ne garde pas un bon souvenir de cette période qui "*ne fait pas honneur* [aux États-Unis]. *On a perdu des générations entières, et ça nous prendra une autre génération pour enfin sortir la tête de l'eau*", souffle-t-il.

En attendant, le vétéran de la Seconde Guerre mondiale jure n'avoir jamais manqué le pow-wow, à l'exception des deux années de fermeture due à la pandémie de Covid-19. "*J'apporte toujours mon bâton de cérémonie. Comme lui, nous restons droits et fermes, même si nous avons vécu les pires injustices.*"

Il lance un message aux jeunes, les nouvelles générations qui perpétueront, espère-t-il, la tradition de se rendre chaque fin de printemps à Albuquerque pour les prochaines éditions. "*Bien que les visages changent, notre identité reste intacte*", murmure-t-il le regard en direction de l'est, vers les monts Sandia, dont les flancs ocre vibrent au son des tambours.

© MOTIF ABODESTOCK

FESTI

Quels que soient le style, la région ou les foules, les stars comme les jeunes talents ont brillé de mille feux cet été. *Rolling Stone* est parti sur la route. Live report.

PAR LA RÉDACTION DE ROLLING STONE

Photo souvenir sur la grande scène de la Place des Arts de Montréal, avec le show son et lumière d'Apashe et d'un grand orchestre, ou quand classique et electro s'unissent pour le meilleur.

VALS !

Festival international de Jazz de Montréal

27 JUIN-6 JUILLET

ENCORE UN TRÈS BON CRU (F)ESTIVAL, DU CÔTÉ DE LA BELLE PROVINCE. Ici on est dans le spectaculaire, le surnuméraire, l'inimaginable parfois, et surtout des foules peu habituelles. Que ce soit à Montréal avec son Festival international de jazz ou à Québec et son Festival d'été, les chiffres à eux seuls donnent le tournis. Ces rendez-vous de centre-ville où tout se situe à quelques minutes de marche – restaurants, hôtels, boutiques, friperies – sont assez uniques et originaux : s'il y a une partie payante, nombre de concerts, quelle que soit la ville, sont accessibles gratuitement. Ainsi, à Montréal, quatre scènes réparties au milieu du Quartier des spectacles permettent de découvrir jeunes talents ou superstars, de Pokey LaFarge et Jeremy Dutcher au Cinematic Orchestra, ou le spectaculaire Apashe pour un show son et lumière avec un orchestre symphonique.

Du côté de Québec, la capitale, la barre a aussi été placée très haut ! Pour la scène principale, afin d'accueillir dans de meilleures conditions des foules délirantes – jusqu'à 100 000 personnes – et faire que la visibilité ne soit plus un obstacle, le festival a investi dans des écrans haute définition géants et panoramiques courbés d'une surface de 672 mètres carrés, soit 25 m de base sur une hauteur de plus de 20 m ! *"Nous avions à cœur de*

Festival d'été de Québec

4-14 JUILLET

Incendiaire avec son show pyrotechnique, gros son rock et présence scénique hors pair, Post Malone a fait trembler les plaines d'Abraham à Québec

proposer quelque chose d'unique en Amérique, a rappelé le directeur de la programmation, Louis Bellavance, en marge du festival. Avant d'ajouter : *D'un point de vue artistique, on a eu très peu de défis. Les artistes étaient là. On a pu passer du temps sur le terrain, voir comment ça se vivait pour les festivaliers, pour les artistes. On a eu un festival extrêmement diversifié cette année. La carte était très très forte.*"

En ce qui concerne donc la 44e édition du Festival international de Jazz de Montréal, qui s'est déroulée du 27 juin au 6 juillet, elle proposait une énorme affiche de 350 concerts, dont les deux tiers gratuits. Un vaste éventail, des légendaires Stanley Clarke et Al Di Meola en ouverture, au grand Marcus Miller, à la lumineuse Québécoise d'origine haïtienne, Dominique Fils-Aimé, en passant par la chanteuse inuite Elisapie ou les Brésiliens du groupe psyché, Os Mutantes... Vieux (et sage) Farka Touré, qui a envoûté une petite salle à l'italienne, s'est vu remettre un prix d'honneur. Mais la palme, cette année, pourrait bien revenir au résident canadien, Orville Peck, le mystérieux cowboy et chanteur guitariste de country venu du punk et installé à Toronto. Masqué, tatoué, muscles huilés, sombrero noir constellé de broderies et costume rouge scintillant de mille feux, le beau gosse a fait basculer tous les cœurs de sa belle voix grave, ambrée, mâtinée de Johnny Cash et de Nick Cave. Véritable sensation dans le monde de la country et bien au-delà, il a réussi l'exploit de réunir Willie Nelson, Elton John et Kylie Minogue dans *Stampede*, son dernier album sorti au début de l'été.

Dans la foulée, à 800 kilomètres plein nord, la 56e édition du Festival d'été de Québec (FEQ), l'un des plus grands d'Amérique du Nord, était, on s'en doute, tout aussi spectaculaire. Tout en plein air, sur les vastes plaines d'Abraham surplombant le fleuve Saint-Laurent, mais aussi sur d'autres scènes situées non loin (dont deux gratuites), la programmation réservait d'incroyables performances, comme le concert explosif, à guichets fermés, du charismatique Post Malone, qui a littéralement électrisé 100 000 festivaliers. La veille, c'est le Zac Brown Band, avec en ouverture Charley Crockett, la nouvelle star du genre, qui a mis le feu aux plaines devant plus de 80 000 fans de country venus de tout le pays et des États-Unis voisins. Une fête joyeuse et diversifiée, *"un événement populaire, aimé, voire adulé autant par le public que par les artistes"*, souligne Maurin Auxéméry, le directeur de la programmation, qui développe par ailleurs un volet professionnel accueillant cette année quelque quatre-vingts décideurs de l'industrie de la musique canadienne et internationale.

Ladite programmation, plus réduite certes, mais articulée autour de divers styles musicaux, réunissait Nickelback, 50 Cent, The Offspring, Jonas Brothers, Kansas, J Balvin – qui a fait danser la foule –, ou les Québécois Karkwa, qui se sont vus offrir une carte blanche sur la grande scène. En clôture, *what else* que Mötley Crüe ? Autour de Vince, plutôt en forme, Nikki Sixx et surtout Tommy Lee ont donné dans le show le plus hot du festival avec un répertoire revigoré, notamment grâce à l'arrivée de John 5 à la guitare, dont le jeu s'est admirablement bien calé sur celui de ses prédécesseurs.

Sur l'une des deux scènes gratuites, plaisir également de retrouver l'univers audacieux et métissé de la Franco-Japonaise Maïa Barouh (oui, la fille de...), volcanique et virevoltante dans son kimono moiré. Saluons également l'organisation impeccable dans ses moindres détails, qui permet à une marée humaine de se disperser rapidement et joyeusement dans ces nuits québécoises que l'on ne peut que vous conseiller ! **L.A. ET B.B.**

© PHOTO D'OUVERTURE. PRODUCTIONS NOVAK - STEPHANE BOURGEOIS

Main Square

4-7 JUILLET

Bring Me The Horizon a donné un show spectaculaire.

CETTE ANNÉE MARQUAIT LE 20E ANNIVERSAIRE du fes Square, qui se déroule depuis 2004 à (deux éditions ayant été annulées pou de Covid). Tout d'abord sur la Grand-Place depuis 2010, au cœur de la citadelle conçue par Vauban. Parmi les 56 artistes qui se sont produits sur l'une des 3 scènes, devant 130 000 spectateurs durant 4 jours, relevons tout d'abord deux bonnes surprises : Louis Tomlinson, rescapé du boys band One Direction, dont la powerpop est incontestablement plus intéressante que la soupe servie par Harry Styles, et le groupe marseillais Landmvrks, doté d'un chanteur impressionnant dans tous les registres : rap, pop, metal, dark... Au rayon des déceptions, notons que Placebo n'a pas fait honneur à son rang ! En pilotage automatique et visiblement pressée d'en finir, la formation de Brian Molko expédie les classiques ("Nancy Boy", "The Bitter End") et assure le minimum vital sur les morceaux du dernier (bon) album : "Sad White Reggae", "Beautiful James"...

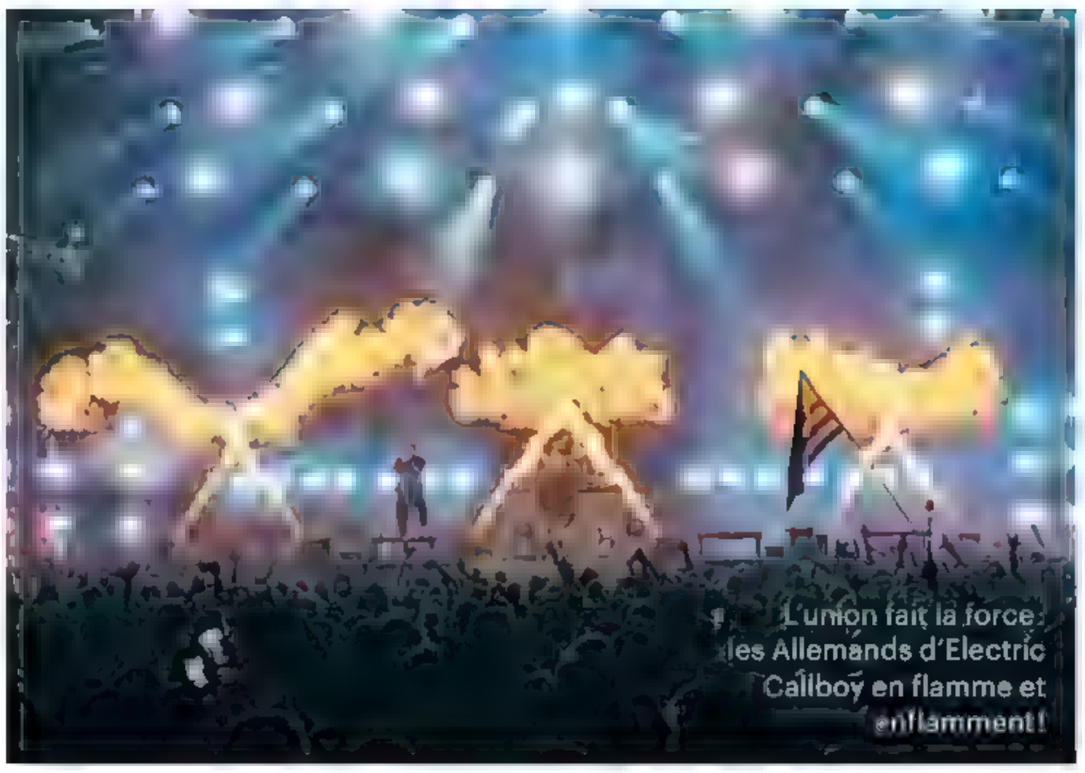
En revanche, Bring Me the Horizon n'a pas failli en délivrant un show spectaculaire (effets visuels, pyrotechnie...) et intense, du premier ("DArkSide") au dernier morceau ("Throne"). Mention spéciale au frontman Oli Sykes qui fait feu de tout bois, ne s'accordant qu'une pause – toute relative – pour saluer en personne les premiers rangs sur "Drown", impressionnant. Tout comme Justice, qui réinvente totalement son répertoire en fusionnant les époques dans un medley format son et lumière de soixante-dix minutes. Ainsi de l'improbable et très réussi enchaînement de "Mannequin Love", issue du dernier album (2024), avec "We Are Your Friends", composée en 2006. Enfin, au-delà d'un show bien rodé, Lenny Kravitz a rappelé, pour qui en doute encore, à quel point il est un immense showman. "Let Love Rule", issu de son premier – et meilleur – disque conclut non seulement le concert mais également la 18e édition d'un festival, qui a atteint l'âge de raison mais qui ne s'est pas, heureusement, assagi pour autant.

DENIS ROULLEAU

© MAIN SQUARE FESTIVAL 2024-JEROME POUILLE

La Nuit de l'Erdre

3-6 JUILLET


L'union fait la force : les Allemands d'Electric Callboy en flamme et enflamment !

SUM 41, MARC REBILLET, Wolfmother, Saez ou Zaho de Sagazan en ouverture. Nothing But Thieves ou The Hyènes pour fermer le ban. Le concert d'Electric Callboy se situait dans un entre-deux… Surtout lorsque le festival lui-même joue les équilibristes. Qu'importe ses 98 000 spectateurs, sa taille exponentielle n'a jamais restreint ses engagements : 2 000 bénévoles et un président élu à leur tête depuis vingt ans, un tremplin musical (dont les pop-rockeurs angevins The Bleers ressortent gagnants), des fonds reversés à la cause animale, et un niveau 2 du label Reeve en matière écologique.

Jouant après Sean Paul, Jain et Gossip, les Electric Callboy se sont imposés en trait d'union… Par leur histoire, tout d'abord : choisissant en 2021 de supprimer les anciennes chansons de toutes les plateformes en raison de paroles offensantes, puis remplaçant l'année suivante dans leur nom "Eskimo" (jugé discriminatoire) par "Electric". Par sa musique, ensuite, mélangeant metalcore et… dance. Soit peut-être le pire et le meilleur des 90's, selon où vous vous situez face à ces courants. Car, qu'importe les perruques mulets et autres bandeaux fluo, leur technique a toujours reposé sur de solides bases techniques…

À commencer par leur growl, cette hurlante gutturale qui clôt leurs passages pop-électro-rigolos. Ils savent associer sucré et salé… Dans la foule, certains reprennent même leurs tubes : "We Got the Moves", "Pump It" ou "Hypa Hypa"… Preuve surtout, au-delà de la communion, du besoin d'un public à rejeter toute rationalité jusqu'à même s'oublier. L'union a du bon.

SAMUEL DEGASNE

Eddie Vedder impérial comme aux premiers jours.

NOS Alive

11-13 JUILLET

SI L'ÉTÉ S'EST MONTRÉ TIMIDE en région parisienne, il ne déçoit pas à Lisbonne, et c'est sous un soleil radieux que se sont déroulées les trois journées du NOS Alive. Inchangé, le site propose toujours autant de scènes différentes, qu'il s'agisse de la "Clubbing", celle dédiée aux humoristes lusophones ou encore celle réservée au fado.

Bien entendu, la "main stage" et la scène couverte proposent toujours un programme varié et international. Ainsi, la première journée est marquée par les prestations de Smashing Pumpkins et Arcade Fire en tête d'affiche. Entre la puissance sombre du groupe de Billy Corgan et l'aspect lumineux des Canadiens, les festivaliers ont pu apprécier deux facettes musicales aussi complémentaires qu'appréciables. On notera également la prestation exceptionnelle des Black Pumas, emmenés par un Eric Burton en grande forme vocale.

La seconde journée, affichant complet, assume une orientation clairement pop, avec le concert remarquable de Dua Lipa, qui, aidée de musiciens talentueux et de danseurs nombreux, enchaîne les tubes avec une nonchalance exquise. Les festivaliers amateurs de rock purement américain ne sont pas en reste, avec Nathaniel Rateliff & the Night Sweats et Larkin Poe, qui donnent leur premier concert en terre portugaise et convainquent le public avec talent et passion. Mentions spéciales à la reprise très personnelle de "Dancing in the Dark" des premiers et à la première mondiale du single "Bluephoria" des secondes.

Chargés de conclure ce week-end, les titans de Pearl Jam s'en tirent avec brio, grâce à une savante alternance entre tubes, titres récents et hommages, qu'il s'agisse d'"Imagine", chanté par un Eddie Vedder impérial ou du puissant "Rockin' in the Free World". Les Sum 41 offrent quant à eux un adieu incandescent, tandis que les Américains de Khruangbin gratifient fans et curieux de vapeurs psychédéliques du plus bel effet.

Comme à l'accoutumée, le festival lusitanien NOS Alive nous a offert un plateau d'artistes aussi varié que délicieux.

MATHIEU DAVID

© PAULINE FELIX - 2024 DENIS ADAM

P.J. Harvey sur scène, toujours hypnotique !

Montreux

5-20 JUILLET

LES EAUX DU LÉMAN sont turquoise sous un soleil radieux pour accueillir le retour de Deep Purple sur le théâtre de la création de leur album phare dans l'annexe du Montreux Palace, le Pavillon, puis au Grand Hôtel de Territet désaffecté et réquisitionné à cet effet par "Funky Claude" Nobs, fondateur du festival. "Smoke on the Water", au légendaire riff en quartes et claves de Ritchie Blackmore inspiré par "Maria Moita" de Carlos Lyra ("Maria Quiet" par Astrud Gilberto), raconte l'incendie du casino pendant un concert de Frank Zappa, le 4 décembre 1971, auquel le groupe assistait parmi deux mille fans. Au cours du solo de Don Preston sur "King Kong", Zdenek Spicka, militant tchécoslovaque hostile à l'amitié affichée de Zappa et de Vaclav Havel, mettait le feu au toit du bâtiment avec un pistolet de détresse, et une lourde fumée noire survola longuement le lac, inspirant le titre à Roger Glover et les paroles à Ian Gillan : *"Smoke on the water, fire in the sky"*.

Tous deux sont présents ce lundi soir sur la scène du lac, place du Marché (l'auditorium Stravinski est en travaux), de même que le formidable moteur Ian Paice. *Machine Head* est à l'honneur, de "Highway Star" en ouverture à "Lazy", en passant par "Space Truckin'", pour se conclure sur l'hymne repris en chœur par la foule. Gillan reste, à 79 ans, le meilleur screamer à ne pas s'appeler Robert Plant, la rythmique qui a fait l'admiration de Metallica comme d'Iron Maiden, imparable. Les deux virtuoses intriguent : Don Airey qui a succédé à Jon Lord se prend pour Keith Emerson, jusqu'à jouer son "Blue Rondo à la Turk", et le nouveau guitariste nord-irlandais, Simon McBride, *shredder* de l'école post-Van Halen, n'est pas encore suffisamment intégré (Steve Morse est parti en 2022 après vingt-huit ans d'excellents services), comme en témoigne son exhibition solo. "Hush", le tube de la formation Mark I puis "Black Night" concluent la soirée sur une note enflammée.

Alors que le soleil baignait la scène en plein air de ses feux orangés, ils avaient été précédés par Alice Cooper, canne de magicien en guise de bâton de chef d'orchestre, gants de cuir noir et khôl dégoulinant autour des yeux, sur frac et haut-de-forme immaculés. Toutes guitares hurlantes de *Rock'n'Roll Animal*, dont celle de la blonde Nita Strauss, le groupe ne laisse jamais retomber la tension, de "Welcome to the Show" à un "Elected" de saison, en passant par "No More Mr. Nice Guy", "I'm Eighteen", "Under My Wheels", "Billion Dollar Babies", "Poison" et, en rappel, "School's Out" enchaîné à "Another Brick in the Wall" sur le même thème *"We don't need no education"*. Magistral. Au point que le rituel guillotinage guignol s'en trouve superfétatoire.

Le lendemain, la grande prêtresse P.J. Harvey, icône féministe en cape japonisante et longue robe crème sur bottines blanches, bras malingres dont saillent les veines bleues, débute païenne incantatoire avec trois titres de son album forestier *I Inside the Old Year Dying*, avant de soulever le public sur les hymnes "Let England Shake", "The Glorious Land" et "The Words That Maketh Murder". Théâtrale, envoûtante, consultant sans cesse sa setlist, elle passe de sa Fender blanche à l'autoharpe, parfaitement entourée d'un excellent groupe conduit par son éternel comparse John Parish et le batteur français Jean-Marc Butty. Après un retour en arrière vers des fondamentaux plus abrasifs ("50ft Queenie", "Man-Size", "Dress"), elle tue le game seule avec sa guitare sèche pour un extraordinaire "Desperate Kingdom of Love", avant de terminer genoux à terre par "Down by the Water" puis "To Bring You My Love". Queen Polly Jean.

The National, auréolé de son triomphe à Glastonbury, augmenté d'un trompettiste et d'un tromboniste qui lui confèrent une couleur singulière, dense, fait parler sa puissance tendue et sa solennité, incarnées par le baryton profond de Matt Berninger, dans un répertoire provenant de toute leur carrière, mais vertébré par les nombreux morceaux de *High Violet*, dont "Bloodbuzz Ohio" et "England". Il dédie "I Need My Girl" à P.J., alors qu'Aaron Dessner s'adresse au public en français et, après *"We are half-awake in a fake empire"*, conjure Joe Biden de se réveiller.

Partout, le temps presse, mais à Montreux, tout est luxe, calme et volupté. **YVES BIGOT**

© EMILIE NITM

Guitare en scène

18-21 JUILLET

L'énorme duo Nile Rodgers et Marcus Miller, l'un des grands moments de cette édition.

IL EXISTE DES FESTIVALS À CITER EN EXEMPLE pour leur probité et Guitare en scène en fait partie… Depuis 2007, l'événement associatif plafonne volontairement sa jauge à 5 000 personnes, vise l'opération blanche, limite son décor à l'épure (une plaine bétonnée avec un gymnase comme loges), fixe surtout, par honnêteté, ses prix en fonction de sa programmation – n'empêchant ni l'ambition ni les exclusivités…

Pour preuve encore cette année : un John Fogerty, rescapé de Woodstock et de ses droits d'auteur enfin retrouvés de Creedence Clearwater Revival (mention spéciale pour sa voix restée intacte) ; un Chris Isaak délicieusement suranné dans le rôle du Elvis de l'ouest américain ; l'humilité communicative d'un Francis Cabrel, qui aura donné le plus gros show du festival devant un public – de Haute-Savoie – laissant croire que le songwriter jouait à domicile, et du hippie australien Xavier Rudd ; les nouvelles pousses Lean Wolf (gagnants du tremplin) et le prodige Toby Lee ; la confirmation Rival Sons (plus blues-soul qu'imaginé) ; ou encore la setlist inimaginable de Nile Rodgers, balayant un pan de l'histoire mondiale (Sister Sledge, Chic, Madonna, Bowie, Daft Punk, Beyoncé…) en guise de CV. D'autant plus quand celui-ci s'étoffe d'une jam sur "Good Times/Rapper's Delight" avec l'éminent Marcus Miller, trop heureux de croiser le manche avec la légende du funk sur des lignes et des grooves créés par l'un de ses pères spirituels, le regretté Bernard Edwards.

Car même si les shows de Status Quo, Rodrigo y Gabriela, Larkin Poe et Dave Stewart furent sans prise de risque, bien malin sera celui continuant de justifier des extensions de jauges/sites/organisation comme condition à la réception d'artistes de cette catégorie – pourtant rengaine des festivals-monstres… CQFD.

Un festival indépendant, à échelle humaine et à la programmation structurée pour le public composé de fans de rock.

Les contrastes seront cependant encore plus palpables dans l'enchaînement, à minuit, des concerts des fermiers gascons The Inspector Cluzo et des Nantais Ko Ko Mo. Deux entités-duos sortant un nouvel album à la rentrée… Aux premiers, l'indépendance revendiquée : pas d'intermédiaires (label/booking/RP), de setlist prépárée ou de boucles, de l'impro et du danger (des cymbales jetées dans la fosse), un slam dans la foule du batteur qui finit le concert en sautant sur sa grosse caisse, des dialogues avec le public en fin de concert, et un rejet assumé de structures comme le Printemps de Bourges à la barbe de son propriétaire (présent dans la foule) et de certains Suisses peu habitués au fracas – pourtant définition du rock… Quant aux seconds, énergiques, l'exercice est propre. Transpirant. Efficace.

Deux mondes rock s'opposent désormais : celui sans compromis ou sans parti pris, la petite unité ou le grand porte-voix, la nostalgie ou le chassé-croisé des générations… Certes, s'il appartient à chacun d'être autant salé que sucré, voire de ne pas trancher dans un monde qui s'interroge de plus en plus sur sa consommation, une réflexion sera-t-elle un jour menée sur nos écoutes et leur degré d'artifice ou d'intégrité ?

Ce festival et ses artistes auront donné l'occasion de se faire une idée. **S.D.**

© L.NAVILLE

Festival de Carcassonne

24 JUIN - 31 JUILLET

Greta Van Fleet a convaincu le public de Carcassonne dans l'arène du théâtre Jean-Deschamps.

© VILLE DE CARCASSONNE JULIEN ROCHE

LÀ ENCORE, LA MÉTÉO AURA JOUÉ LES TROUBLE-FÊTES. Alors, quand le grand bleu et la chaleur méridionale de bon aloi s'imposent à nouveau à mi-parcours de cette édition 2024, les sourires se font comme par ricochet plus radieux sur les visages des organisateurs et membres du staff. Le festival de Carcassonne est de ceux qui revendiquent un éclectisme dès plus absolus, dans l'arène du théâtre Jean-Deschamps, à l'une des extrémités de la cité médiévale, toutes sortes de publics venant saluer la présence – pour ce qui est de l'édition de cette année – de -M- accompagné de Thibault Cauvin, d'un Status Quo en double affiche avec The Stranglers, d'un Shaka Ponk précédant d'un jour Bigflo et Oli, avant que IAM, Ludovico Einaudi, Scorpions, Grand Corps Malade, Mika, Louise Attaque, Toto, Sting et Patrick Bruel ne leur emboîtent le pas !

Casser la voix aurait pu être au programme tant celui chargé de s'égosiller n'a pas été exempt de petits soucis de ce côté-là, malgré son jeune âge relatif (28 ans). Fort heureusement pour eux, Josh Kiszka et ses frangins – sans oublier le pote d'école, Danny Wagner – n'auront pas à s'inquiéter de tel contretemps ce soir. Greta Van Fleet est dans la place, à la plus grande impatience des 3000 spectateurs d'une soirée affichant complet. D'évidence, les anciens gamins de Frankenmuth, dans le Michigan, ont passé un cap. Voire plusieurs. C'est désormais bel et bien pour eux qu'une bonne partie du public se déplace, chantant couplets et refrains généreusement. Oublié l'effet de curiosité en mode phénomène de foire zeppelinien ? Singulièrement atténué en tout cas. Relation de cause à effet ou pas, couplée aux tournées incessantes de ces dernières années, Greta Van Fleet y a gagné en aisance. Et s'il en fait encore souvent trop dans la flamboyance de son hard-rock dérivant allègrement vers un rock progressif laissant encore parfois le sentiment d'un gentil capharnaüm, il n'y aura pas eu que les fans féminines des premiers rangs récompensées d'un bouquet de fleurs qui y auront largement trouvé leur compte. À défaut d'être tout le temps sanglant, Greta Van Fleet peut fièrement élever son étendard. En bien comme en mal, ce n'est à personne d'autre que lui-même qu'il sera désormais comparé…

XAVIER BONNET

Pause guitare

2-7 JUILLET

LA PROGRAMMATION A BIEN SÛR ÉTÉ ÉCLECTIQUE... Si, au centre-ville d'Albi, on a pu écouter talents de quartier et découvertes dès l'ouverture du festival, Fatoumata Diawara a allumé un feu d'artifice world au Grand Théâtre, qui accueillera aussi Aliocha Schneider et MPL. Côté grande scène de Pratgraussals, les têtes d'affiche : IAM, Hoshi, Louise Attaque, Archive, Pomme ou Calogero. Chez Pollux, ce sera Adieu Narcisse ou Access Crew, et enfin, sur la scène Acadie, Aboiteau, Jacques Surette et Plywood Joe. Au dernier jour, le bouquet final se tient devant 17000 personnes. Le soleil tape quand Dionysos entre sur scène. Mathias arrivé en chaise roulante, souvenir de sa double fracture de la jambe, embarque la foule dans sa folie bienveillante, créant même le "air slam" qu'une doublure fera à sa place. Sourires pour tous. Ensuite, Jim Kerr, moins showman, est à la hauteur, soutenu par un son exceptionnel et des Simple Minds en forme. Mais surtout avec des tubes mondiaux qui seront visités pour le bonheur d'un public qui reprendra en chœur les imparables "Don't You (Forget About Me)" ou "Alive and Kicking" au rappel. Une foule qui chante est la plus grande des récompenses.

Arrive Gossip. Beth Ditto félicite, dans notre langue, la France pour le résultat des élections qui vient de tomber. Le groupe déroule les tubes electro-dance-pop derrière la diva à l'humour sans fard. Si une grande place est donnée aux extraits du nouvel album, Gossip n'oublie pas ses tubes, et de finir par l'heureux "Heavy Cross" que la foule danse et chante. Une fête parfaite.

Arrive enfin celui que l'on attendait avec impatience : Alice Cooper ! Accompagné de son équipage de rock'n'roll pirates (quels looks !), ils envahissent l'espace dans un décor bateau/église. Le vaisseau attaque le public avec le barnum show qu'on attend de lui. Tout y passe : "Go to Hell", "I'm Eighteen"... Les trois guitaristes, dont l'exceptionnelle Nita Strauss, s'en donnent à cœur joie, se partageant les solos : "Poison", "Billion Dollar Babies" et le "School's Out" final... Le décor passe par l'asile avec camisole pour Vincent Furnier, les célèbres boas comme guillotine et figurants déjantés sont là aussi. On vient voir Alice pour un spectacle et on en a pour son argent. Ce final de Pause Guitare 2024 est à l'image de toute la semaine. Le public ne s'y est pas trompé en répondant présent. Et n'a plus qu'un seul objectif, attendre impatiemment l'année prochaine.

SILVÈRE VINCENT

Alice Cooper et Nita Strauss, couple infernal... au sens propre !

© LAURENCE MASSOL

Beauregard

3-6 JUILLET

Très attendu, le set de LCD Soundsystem a tenu toutes ses promesses.

TOUJOURS BIEN ACCUEILLIS CHEZ JOHN!
Le festival normand, situé en plein cœur du majestueux parc du château de Beauregard, s'est déroulé sur cinq jours, abondamment pulsés d'une programmation aussi éclectique qu'alléchante. *Rolling Stone* a répondu présent le samedi 6 juillet pour applaudir, entre autres, l'émouvante Véronique Sanson, les impeccables Black Pumas, les trublions – pour autant fascinants – Fat White Family, les envoûtantes Bat for Lashes et Zaho de Sagazan. Puis pour tâter le fer brûlant du rappeur Zola et embrasser la beauté naissante de Fishtalk, lauréat émérite de la John's Session. Mais surtout, James Murphy était attendu au tournant avec son groupe LCD Soundsystem : en fin de soirée, un moment scintillant sous une immense boule à facettes, baignant la foule sous ses sonorités dance-punk et groovy. "Oh Baby", "I Can Change", "Tribulations"... Sur scène, les morceaux s'étirent et installent une transe crescendo, jusqu'aux immenses "Losing My Edge", "Dance Yrself Clean" et le duo final, ambivalent entre larmes et fédération ("New York, I Love You...", "All My Friends").
Si Murphy n'a pas sorti d'album depuis 2017, gardons en tête que, sur scène, il est toujours le maître en la matière. **SAMUEL REGNARD**

Heavy Week-End

21-23 JUIN

Tom Morello sûrement à deux doigts de s'énerver !

PEU DE FESTIVALS PEUVENT SE TARGUER de frapper aussi fort que le Heavy Week-End dès leur première édition. Ainsi, le festival nancéen se déroule sous les meilleurs auspices, avec une météo à l'avenant hormis quelques gouttes le vendredi 21.

Cela ne douche pas les ardeurs des festivaliers, qui ont acclamé les prestations de The Last Internationale, avant les vétérans d'Extreme. Avec un set plus ramassé que celui de la salle Pleyel au mois de décembre, les Américains ont su alterner énergie et émotion. Un passage réussi, malgré quelques difficultés vocales de Gary Cherone. Cette première journée s'achève sur un moment magique de Scorpions, qui joue la quasi-totalité de *Love at First Sting* pour fêter les 40 ans de sa sortie.

Rudolf Schenker déborde d'énergie, alors que Klaus Meine montre quelques signes de fatigue, malgré un chant satisfaisant.

La deuxième journée n'est pas en reste. Après une entrée en matière assurée par Sortilège et Pretty Maids, arrive Megadeth et son set exceptionnel, marqué par la présence de la rareté "Mechanix" et d'une prestation vocale plus que correcte de Dave Mustaine. Une énergie qui contraste avec le concert de Deep Purple. Si le frontman Ian Gillan montre quelques problèmes de voix en début de set, il parvient néanmoins à moduler ses lignes pour coller à une orientation plus bluesy.

Après les efforts marquants d'Ayron Jones et de Tom Morello, arrive Alice Cooper. À grand renfort d'artifices de scène et de musiciens plus que talentueux, Vincent Furnier régale l'assistance. Judas Priest assène le "poing final" de cette première édition en enchaînant les tubes sans fléchir, tout en présentant son nouvel album, *Invincible Shield*. Pari réussi pour le Heavy Week-End, qui privilégie une affiche ramassée en misant sur la qualité. **M.D.**

© DIDRIK LAUNAY - GHPXGDP24

Ibrahim Maalouf a donné un set impressionnant, mélant tous les styles musicaux possibles. Une célébration, en somme.

Jazz à Vienne

27 JUIN-16 JUILLET

QUELQUES HEURES À PEINE avant le début des festivités, c'est un orage aussi éphémère que dru qui s'abattra sur la cité féroise. Aucune panique à bord, quelques répétitions et balances décalées et tout rentrera dans l'ordre. On en a vu d'autres quand on en est à sa 43e édition. Rien à voir surtout avec le déluge qui, quelques jours plus tard, contraindra les organisateurs à écourter la soirée Rhythm & Blues accueillant Rhoda Scott et Jools Holland sur la scène du toujours aussi impressionnant Théâtre antique, semblant défier la gravité avec ses travées érigées vers le ciel. Mais s'il s'agissait pour le millésime 2024 de Jazz à Vienne de démarrer en trombe, l'objectif aura vite été rempli avec un Ibrahim Maalouf bien décidé à faire parler sa foudre à l'heure de présenter son nouveau projet, "Trumpets of Michel-Ange", qu'il "promène" sur les routes depuis le printemps avant une concrétisation sur disque en septembre. Savamment et suavement lancé en première partie par les humeurs guitaristiques d'un Louis Mutate mêlant volontiers modern jazz et consonances sud-américaines, le trompettiste aura une nouvelle fois prouvé qu'il n'a pas son pareil pour embarquer un auditoire dans ses ambitions festives et de réitérer l'importance qu'il accorde à la transmission, notamment en intégrant à sa fiévreuse prestation du soir les élèves du Conservatoire régional de Lyon. Ibrahim Maalouf aime à parler de ses concerts comme d'une célébration. Célébration musicale bien sûr, mais aussi célébration des sensations, des ressentis. Le mot sera tout sauf usurpé ce soir-là.

C'est néanmoins une autre tornade qui aura embrasé les bords du Rhône le lendemain, à son tour parfaitement propulsée auparavant par un Jalen Ngonda de plus en plus saisissant à chaque sortie, à l'instar de ce groove entraînant sur "Didn't I Fool You?" mais surtout de cette reprise de "My Funny Valentine" en laissant plus d'un beat d'admiration. Mais c'est en provenance de Memphis que la tornade en question nous est arrivée en droite ligne. Nom de code : Trombone Shorty. Vienne, il l'avait découvert à 13 ans, accompagnant alors Wynton Marsalis au sein du Lincoln Center Orchestra. Un quart de siècle plus tard, il en a fait son jardin, y semant allègrement jazz, funk, soul et rock plus de deux heures durant, sans que l'on ne sache plus trop au final ce qu'il aura fallu en retenir en priorité : un "Let's Go Crazy" princier imposant de ferveur ? Cette technique du souffle continu certes pas récente mais toujours aussi spectaculaire quand elle s'exprime de longues minutes durant ? Ce sens du spectaculaire permanent ? L'embarras du choix, donc.

X.B.

© JOEL OGEBE/FLOUS FURIEUX

…es leur grand show électrique, les Rival Sons sont venus jouer quelques titres acoustiques au Rolling Stone Conversations.

Cognac Blues Passions

2-6 JUILLET

LES LENDEMAINS D'ANNIVERSAIRES – communément appelés gueules de bois chez ceux qui les assument – peuvent être douloureux, et tout un chacun en avait parfaitement conscience au moment de ranger la 30e édition de l'an dernier dans l'armoire à souvenirs. À défaut d'avoir fait le plein, voire d'être arrivé chaque soir à l'équilibre financier souhaité – ainsi que l'admettra publiquement son équipe dirigeante le rideau à peine tombé dans un accès d'honnêteté qui l'honore – le millésime 2024 de Cognac Blues Passions aura eu belle allure. Si ses têtes d'affiche auront assuré sans mal leur statut, à l'instar d'une

Concert poignant et toujours surprenant d'un habitué du festival, Théo Charaf.

© THOMAS HONG

Chrissie Hynde éblouissante d'allant dans son perfecto et ses cuissardes de cuir menant ses Pretenders comme jamais, entre notes d'humour bien senties (*"On n'est pas exactement un groupe de blues mais on a tous eu le blues à un moment ou un autre"*, *"Je dédie cette chanson* ["Junkie Walk"] *à tous les drogués parmi vous, même si vous avez forcément dû arrêter depuis longtemps si vous êtes là ce soir"*) et une place de plus en plus prépondérante laissée à un Walbourne, qui enchaînait les solos comme s'il devait mourir le lendemain. On ne sera malheureusement pas aussi enthousiastes à propos du set de Deep Purple, la voix de Ian Gillan restant trop

Le blues roots et sophistiqué de Cedric Burnside a illuminé cette 31e édition.

souvent aux abonnés absents, au-delà d'une paire Roger Glover-Ian Paice qui n'aura eu, elle, rien à se reprocher à l'heure d'honorer les "Highway Star", "Smoke on the Water", "Space Truckin'", "Back Night" et consorts. Sur cette même scène principale, The Inspector Cluzo aura mis le feu comme de juste avec son blues-rock ne supportant pas davantage les OGM que la gestion au quotidien de la ferme de ses duettistes; Rival Sons prouvant une fois de plus combien son hard rock flamboyant a tous les atouts pour jouer les cadors de demain. De son côté Gloria Gaynor n'a peut-être pas son avenir devant elle, mais elle n'aura laissé à personne le soin de transformer les abords des rives de la Charente en discothèque à l'ancienne et de rappeler qu'elle avait bien plus qu'un "I Will Survive" dans son escarcelle. Quant à la seconde scène du festival, elle aura une fois de plus réaffirmé combien elle n'avait pas son pareil pour créer des atmosphères enflammées, bien aidée il est vrai par les prestations successives de Little Odetta, Harlem Lake, Early James, Cedric Burnside, sans oublier la "smala" du Tribute à Calvin Russell dirigé tel un chef d'orchestre... participatif par Manu Lanvin. **X.B.**

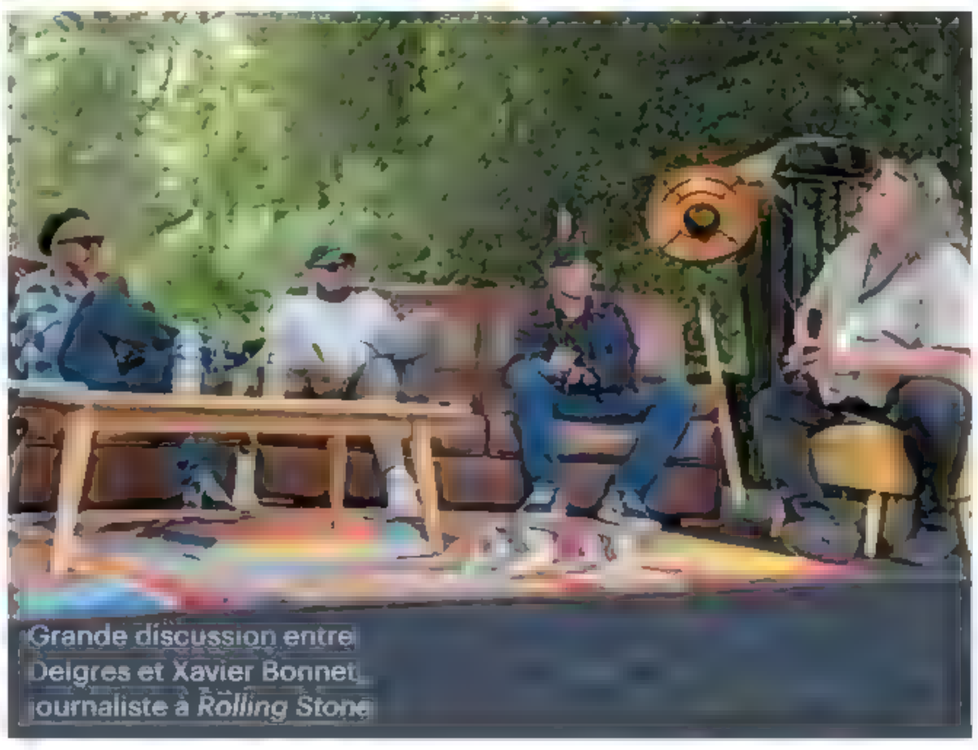
Rolling Stone Conversations, un succès confirmé

La bonne humeur de Rival Sons, l'un des groupes stars de Cognac Blues Passions

POUR LA SECONDE ANNÉE CONSÉCUTIVE, votre magazine était à la baguette d'une animation sobrement (quoique, à la réflexion...) baptisée "Rolling Stone Conversations", suivant un principe des plus simples: convier des artistes à une... conversation en direct et à bâtons rompus d'une petite quinzaine-vingtaine de minutes avant qu'ils ne se lancent dans une session live acoustique de trois à quatre de leurs morceaux (ou reprises), selon leur bon vouloir.

Au rythme de deux à trois "séances" par jour – et neuf au total – les festivaliers auront ainsi eu le loisir de voyager entre Belgique (Ghalia Volt) et Pays-Bas (Harlem Lake), avec un crochet par le Mississippi (Cedric Burnside); de constater que la paire Jay Buchanan-Scott Holiday pouvait emmener l'incandescence de Rival Sons vers des sommets, sans forcément sortir l'artillerie lourde. Quant à quelques doutes malvenus craignant que... l'équipe de France ne soit pas au niveau de ses collègues internationaux, ils auront volé en éclat avec l'allant et le talent de Little Odetta, Jessie Lee and the Alchemists, The Inspector Cluzo, Théo Charaf et Delgres.

Les "Rolling Stone Conversations" ont reçu notamment Gérard Lanvin et CharlÉlie Couture, ici interviewés par Alma Rota, éditrice du magazine



Grande discussion entre Delgres et Xavier Bonnet, journaliste à *Rolling Stone*

Autant d'instantanés de bonheur et de convivialité qui connaîtront une suite sous la forme d'un mini-album vinyle inédit, déjà disponible en précommande sur notre site rollingstone.fr et regroupant cinq de ces performances live (Rival Sons, The Inspector Cluzo, Théo Charaf, Jessie Lee & the Alchemists et Cedric Burnside), le tout accompagné d'une édition spéciale du magazine pour le festival. Et selon la formule désormais consacrée: "À l'année prochaine si vous le voulez bien. Nous, on a déjà envie..." **X.B.**

© THOMAS HONG

LIVE SESSIONS

Cognac Blues Passions 2024

LE VINYLE 5 TITRES (25 CM)

Rival Sons - The Inspector Cluzo - Cedric Burnside -
Théo Charaf - Jessie Lee & The Alchemists

+

Livré avec le Rolling Stone n°163 spécial Cognac Blues Passions 2024, ne peut être vendu séparément.

Enregistré en live et mixé par Steve Lyon/Panic Button Studios à Londres.

BON DE COMMANDE

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE ET BON DE COMMANDE À RENVOYER À : ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** **PRÉNOM**

ADRESSE

CODE POSTAL **VILLE** **PAYS**

ADRESSE E-MAIL* **TÉLÉPHONE***

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE. TÉLÉPHONE RECOMMANDÉ

PRIX UNITAIRE		FRAIS DE PORT		PRIX TOTAL
14,90 €	+	France métropolitaine : 6,50 € (envoi Colis Privé avec suivi) Belgique, Suisse, Luxembourg : 10,50 € (envoi Chronopost avec suivi)	=	€

scannez-moi

DISPONIBLE AUSSI SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

DAVID GILMOUR

TOUT FEU TOUT FLEGME

SON DERNIER ALBUM STUDIO REMONTE À PRÈS DE DIX ANS. FAÇON DE RAPPELER QUE L'EX-PINK FLOYD AIME PRENDRE SON TEMPS POUR FAIRE LES CHOSES, LES ABORDER AVEC RECUL, Y COMPRIS QUAND IL S'AGIT DE S'EN EXPLIQUER OU D'ÉVOQUER D'AUTRES SUJETS PLUS SENSIBLES, COMME CELUI DE SES RELATIONS AVEC UN ANCIEN "PARTENAIRE"...

PAR **ANDY GREEN**
TRADUCTION ET ADAPTATION **XAVIER BONNET**
PHOTOS **ANTON CORBIJN**

Janvier 2007. Quelques mois après la conclusion de la tournée On an Island, David Gilmour et quelques-uns des musiciens qui l'accompagnèrent dans cette virée, y compris Richard Wright, le claviériste de Pink Floyd, se retrouvent dans une grange traversée de courants d'air sur la propriété britannique du guitariste pour tester quelques idées de chansons. *"Je n'y avais plus repensé depuis tout ce temps,* explique le maître des lieux. *Il faisait un froid de chien là-dedans, mais nous avions passé un quart d'heure à bosser sur ce tout petit riff que j'avais composé à la guitare. Ils s'étaient tous greffés dessus un par un."*

Une ébauche de chanson que Gilmour avait donc quasiment enfouie dans les oubliettes de sa mémoire, même s'il s'agissait là d'une des dernières fois où il jouait avec Wright, qui devait décéder en septembre 2008 des suites d'un cancer du poumon. Mais quand il commença à amasser de nouvelles chansons il y a deux ans, cette démo est remontée à la surface. Aux côtés de Polly Samson, sa femme et parolière de longue date, et du producteur Charlie Andrew, il complétera ce qui allait être la chanson-titre de son nouvel album, *Luck and Strange,* attendu pour le 6 septembre prochain. *"Cette chanson a fini par retrouver une profondeur que j'avais oubliée,* poursuit Gilmour. *Le jeu de Richard est reconnaissable entre mille. C'était quelqu'un de vraiment adorable et très créatif, des gens comme lui ne se trouvent pas comme ça."*

La mort de Wright, couplée à la rupture définitivement consommée avec Roger Waters, n'aura fait que confirmer combien Pink Floyd ne peut à son tour n'être qu'un souvenir d'un passé de plus en plus lointain. Mais à la différence de Nick Mason, dont le groupe Nick Mason's Saucerful of Secrets ressuscite sur scène des morceaux du groupe antérieurs à l'ère *Dark Side of the Moon,* Gilmour entend regarder devant lui.

C'est depuis son home studio dans la campagne du sud de l'Angleterre qu'il va s'entretenir avec *Rolling Stone,* entouré de claviers et de guitares vintage inestimables, pour une conversation qui passera en revue tous les sujets, de la création de *Luck and Strange* au fait d'enregistrer avec sa fille Romany, sa prochaine tournée où il consentira du bout des lèvres – ou des doigts – à interpréter une poignée de titres du Floyd des années 1970, sa guéguerre permanente avec Waters, la possibilité qu'ils vendent le catalogue du groupe, et pourquoi l'idée d'un biopic consacré à Pink Floyd ne lui a jamais traversé l'esprit.

Vous avez été plutôt inactif ces huit dernières années. Lorsque votre plus récente tournée s'est arrêtée, en 2016, avez-vous un seul instant envisagé de prendre votre retraite?

Non, je ne pense même pas y avoir seulement songé. C'est juste que recharger les batteries prend du temps. Je ne suis pas de ces gens qui veulent se retrouver sur les routes constamment. J'ai une famille que j'adore, d'adorables pâturages aussi dans lesquels me balader. J'ai toujours gardé en tête que je referais quelque chose. Mais quoi et quand, c'était une autre question. Toute cette histoire de confinement est arrivée là-dessus et j'imagine qu'il a aidé à se reconcentrer car nous étions coincés.

Au plus fort de ce confinement, vous vous étiez lancé dans ces webcasts en famille pour la promotion du roman de Polly, *A Theatre for Dreamers,* avant qu'ils ne deviennent un bon moyen pour vos fans de connaître toute cette famille et de l'entendre chanter.

Ce sont ces rendez-vous qui nous ont aidés à nous reconcentrer et à commencer à rassembler des idées. Nous étions coincés, une fois de plus. C'est pour ça que nous avons appelé ça la Von Trapped Experience *[*trapped *vaut pour coincé, emprisonné, en anglais, ndt],* une blague en rapport avec cette vieillerie de La *Mélodie du bonheur.* Elle nous a amenés à penser que ça pourrait être fun de faire de la musique tous ensemble. On a ainsi commencé plus ou moins en s'attaquant à des reprises de Leonard Cohen, ce qui était assez charmant en soi car la voix de Romany, ma fille, et la mienne semblaient très bien fusionner. Les choses ont vraiment commencé à progresser à partir de là.

Quand la fin du confinement s'est profilée, comment l'idée de faire un album a-t-elle fait son chemin dans votre esprit?

Nous nous sommes enfermés au sens propre du terme, quasi complètement, pendant deux ans. Nous étions angoissés au possible à l'idée de sortir et d'attraper le Covid. Bien sûr, nous n'avons pas réussi à y échapper, mais toutes ces discussions qui tournaient autour de cette épée de Damoclès au-dessus de nos têtes à ce moment-là se sont retrouvées sur cet album. Idem pour ces conversations sur le fait de vieillir. Polly est tellement douée comme auteure mais aussi dans l'analyse de toutes ces choses, elle rentre dans la tête des gens. C'est en tout cas ce genre de réflexions qui nous a amenés à retravailler ensemble.

J'avais quelques bouts de musique sur lesquels j'avais travaillé au préalable, ajoutés à ceux que je commençais à composer, mais rien n'avançait vraiment dans un premier temps. Puis nous sommes partis dans une petite maison du nord de Londres où nous avons enchaîné des semaines de travail de cinq jours. J'avais une chambre où avait été installé un mini-studio, Polly avait sa pièce pour écrire, et on s'est immergés intensément pour que les choses prennent forme, des démos dans un premier temps, sur 2022 et 2023. Puis est venu le moment où nous avons pu réunir toute l'équipe et que des studios ont pu être réservés.

Les paroles font en effet souvent référence à l'âge, à la mort. Ces thèmes étaient-ils présents depuis le tout début?

Oui, dès le premier jour. Ils correspondent à ceux qui alimentaient nos conversations entre elle et moi, parfois avec le reste de la famille. Pendant le confinement, on se disait: *"Mon Dieu, ce virus peut littéralement rayer la planète de la carte"*, et ça nous a conduits à réfléchir à tout ce qui arrivait ou planait au-dessus de nos têtes.

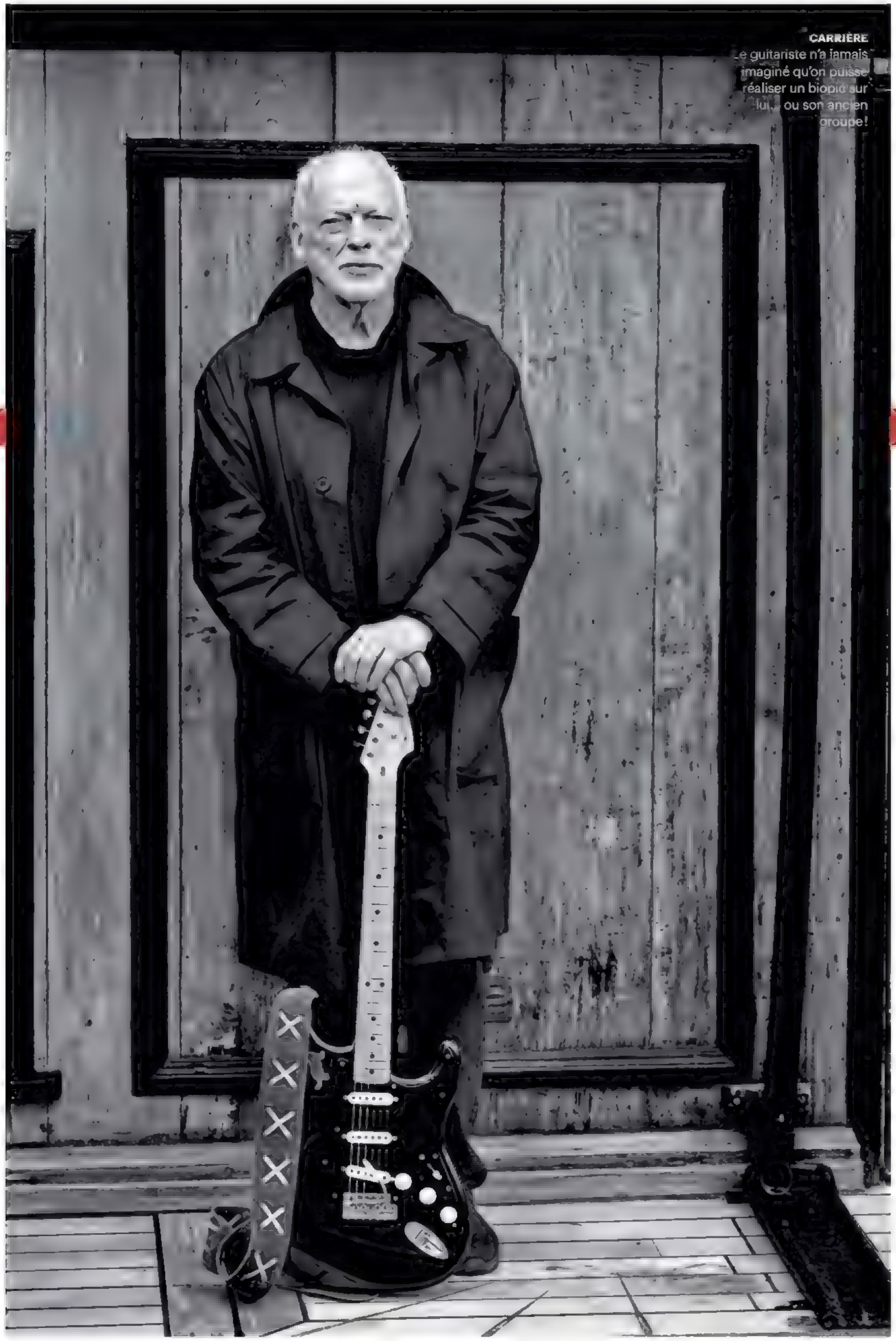
"LE COVID A CONDUIT À RÉFLÉCHIR À CE QUI PLANAIT AU-DESSUS DE NOS TÊTES."

Vous avez fait appel à Charlie Andrew pour produire cet album. Dans quelle mesure a-t-il changé vos habitudes de travail?

Déjà, c'est quelqu'un de plus jeune. Il est d'une autre époque, avec un parcours complètement différent. Il ne connaissait clairement pas grand-chose de ce truc de baby-boomer qui l'avait précédé il y a bien longtemps. Il baigne dans un tout autre univers, où se côtoient toutes sortes de gens comme alt-J, avec qui il a travaillé, ou Marika Hackman, voire toutes sortes de musiques qui m'étaient totalement étrangères. Comme lui était assez étranger à la mienne.

Comment l'avez-vous trouvé?

J'avais à l'esprit quelqu'un avec qui je pourrais collaborer de cette manière. Mais aucun de ceux que j'avais en tête ne semblait être le bon choix. Polly, qui est une tête chercheuse hors pair, est allée sur internet et a commencé à prospecter. Elle m'a fait écouter ce que ces gens avaient fait musicalement de près


CARRIÈRE
Le guitariste n'a jamais imaginé qu'on puisse réaliser un biopic sur lui... ou son ancien groupe !

ou de loin. Charlie Andrew et son travail se sont très irrémédiablement démarqués. Nous l'avons appelé et il semblait vraiment tenir à faire l'album. Ce fut une expérience saisissante en tout point, c'est un peu un tyran dans son genre. Il nous a vraiment poussés à faire les choses. Et à recommencer quand on n'y arrivait pas la première fois. C'est un esclavagiste ! Un musicien aussi.

À l'autre extrémité de la pyramide des âges, on retrouve également Steve Gadd sur l'album.

J'avais déjà calé Steve Gadd une semaine avant Noël, avant d'avoir un producteur. Steve Gadd étant la légende que l'on sait, Charlie en a été enchanté. Mais, dans l'intervalle, nous sommes allés en studio avec quelques musiciens plus jeunes, Adam Betts à la batterie, Tom Herbert à la basse et ce gars adorable, Rob Gentry, aux claviers. Avec Charlie, ils m'ont poussé dans mes retranchements, et les choses ont avancé brillamment.

Vous reprenez "Between Two Points", une chanson des Montgolfier Brothers que peu de gens connaissent. Qu'est-ce qui vous a attiré vers elle ?

Cette chanson figurait dans plusieurs playlists de mon téléphone et elle revenait régulièrement quand on prenait le volant. Je me suis dit un jour que ce serait pas mal de délirer avec en studio et de voir où ça mènerait. Je me suis rapidement rendu compte que les paroles contenaient cette vulnérabilité qui convenait à un vieux cheval comme moi. Avec Polly, on a plus ou moins pensé au même moment, *"Faisons un essai avec Romany"*. Elle avait dû entendre la chanson une ou deux fois en tout et pour tout sur nos playlists. Je lui ai juste donné les paroles sur une feuille avant de la planter devant un micro. C'est une vraie pro avec un micro, c'est comme ça depuis qu'elle a 3 ans. En gros, ce que vous entendez de sa voix sur le morceau correspond à la première prise. Bien sûr, il y a quelques raccords ici ou là, mais l'essentiel est là.

Sur "Luck and Strange", les textes de Polly évoquent clairement l'impact de votre génération.

Le sentiment sur cette chanson, c'est la façon dont nous, les baby-boomers, la génération d'après-guerre, pensions qu'il n'y aurait plus jamais de guerre. Comment nous pensions évoluer dans une sorte d'âge doré. Notre Premier Ministre de l'époque avait cette phrase devenue célèbre : *"Vous ne connaîtrez rien de mieux"* C'était si merveilleux à vivre... Même chose pour cette expérience de tous ces gens se retrouvant dans des groupes de rock, capables de se produire n'importe où : vraiment quelque chose de beau à vivre. Mais ce moment correspondait-il à une norme ou à quelque chose d'éphémère qui a disparu ou est sur le point de le faire ? Comme nous avons souvent tendance avec Polly à regarder les choses

CI-CONTRE

"J'AI ÉTÉ POUSSÉ DANS MES RETRANCHEMENTS ET LES CHOSES ONT AVANCÉ BRILLAMMENT !"

CI-CONTRE

CI-DESSUS

CI-CONTRE

© GIJSBERT HANEKROOT - BRIAN RASIC VIA GETTY IMAGES

CI-DESSUS

de la manière la plus sombre et pessimiste qui soit, peut-être entrons-nous dans une période plus noire. Comment appellent-ils ça ? Post-vérité ? Allez savoir pourquoi.

Autre chanson de l'album, "The Piper's Call" est-elle d'une quelconque façon une référence à *The Piper at the Gates of Dawn*, le premier album de Pink Floyd ?

Non, c'est un autre joueur de pipeau. Une façon de dire que l'on ne peut pas rester à l'écart de quelque chose au prétexte que c'est là. C'est une chanson sur la philosophie *carpe diem* et la rançon de la gloire. J'imagine qu'elle m'est adressée, avec toutes les tentations et le fun du style de vie rock'n'roll que nous avons tous traversé, et comment il faut prendre soin de ne pas trop se laisser embarquer par tout ça.

"Sings" sonne vraiment comme une conversation entre Polly et vous.

C'est exactement ça. Il y en a une ou deux comme ça qui sont un peu étranges tant elles sonnent comme si je les avais écrites et que je m'adressais à elle, alors qu'elles viennent d'elle et qu'elle se parle à elle-même. À un moment de la chanson, on entend mon fils dire *"Sing, daddy, sing"* quand il était enfant. Il a 29 ans aujourd'hui. Ça avait été enregistré avec un lecteur MiniDisc en 1997. Nous l'avons glissé vers la fin. J'adore cette chanson.

Vous avez écrit "Scattered" à trois : Polly, vous et votre fils, Charlie. Comment en êtes-vous arrivés là ?

J'avais écrit des paroles et elles étaient un peu… on dira confuses, dispersées. J'avais en quelque sorte trois thèmes en parallèle et Polly a pensé que l'on devait ramener ça à un seul. Nous nous sommes dit que l'on demanderait bien à notre Charlie de s'y essayer. Il est arrivé un peu comme Knut le Grand, le gars qui compte retenir la marée, quitte à ce que ça génère toutes sortes de pensées déconcertantes *[Knut le Grand était ce roi d'Angleterre, au XIe siècle, dont une légende, née au siècle suivant, veut qu'il ait ordonné à la marée montante de refluer après avoir prétendu à la cour royale qu'il pourrait se faire obéir des vagues]*. Polly a ajouté tout son talent et toute son expertise pour mener le titre à bien.

Sur l'EPK accompagnant sa promotion, vous dites que c'est là votre meilleur disque depuis *Dark Side of the Moon*. Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

C'est une déclaration sur l'instant, rien de plus. Qui plus est, *Dark Side of the Moon* n'est même pas mon album favori. Je pense que je lui préfère *Wish You Were Here*. Quoi qu'il en soit, je pense que c'est ce que j'ai fait de mieux d'aussi loin que ma mémoire se souvienne, car ce dont on parle plus haut était plus le fait de quelqu'un d'autre et ça remonte à des siècles. J'étais un trentenaire quand Roger a quitté notre petit groupe pop, j'ai 78 ans maintenant.

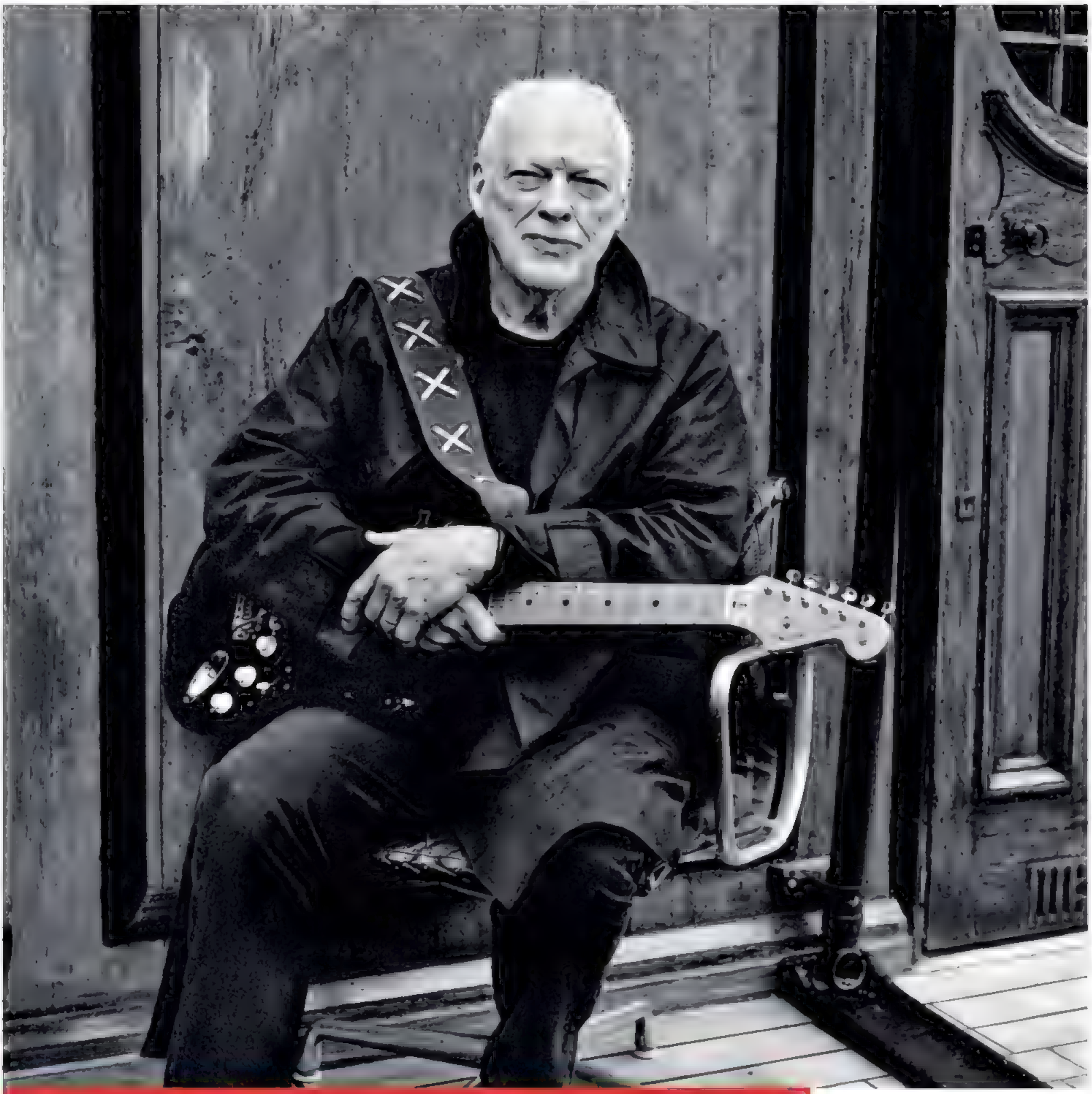
Ça paraît une éternité, en effet.

Et ça me paraît tellement hors sujet aujourd'hui.

Où en sont les préparatifs de la tournée ?

Le groupe est prêt. La plupart des musiciens qui ont joué sur l'album le composent. Guy Pratt *[à la basse]* en est aussi bien sûr. De même pour Greg Phillinganes *[aux claviers]* qui avait fait la dernière partie de la tournée 2015-2016. Et j'ai aussi Louise Marshall, l'une des chanteuses de la dernière fois. Elle sera rejointe par les sœurs Webb, Charley et Hattie, qui ont tourné abondamment avec Leonard Cohen. Des Anglaises qui ne vivent pas très loin d'où j'habite, en fait. J'ai enfin réussi à convaincre Romany de venir chanter sur quelques dates. Nous n'avons pas encore vu en détail

© MONDADORI PORTFOLIO - COMIC RELIEF VIA GETTY IMAGES



CI-DESSUS Gilmour a pris la pose pour l'éminent photographe rock Anton Corbijn.

sur lesquelles elle en sera capable. Elle étudie à l'université à Londres, il faut donc voir ce qu'il sera possible de faire.

Vous avez déclaré, il y a quelques mois, avoir quelque *"réticence à revisiter le Pink Floyd des années 1970"* sur cette prochaine tournée. Êtes-vous toujours dans le même état d'esprit?
Il faut savoir regarder la vérité en face de temps en temps. Je pense que je ferai deux ou trois trucs de cette époque, mais ça paraît tellement loin. Je sais que les gens les adorent, et j'aime les jouer. Je ferai "Wish You Were Here", bien sûr. Et certains titres dont j'avais été à l'initiative.

Vous n'êtes jamais monté sur une scène en solo sans jouer votre titre emblématique "Comfortably Numb".
Sera-t-il au programme?
C'est très probable. Oui, très probable.

Et "Breathe", "Time" et "Money"?
Je ne crois pas que je ferai "Money". Au cas où vous viendriez pour ça...

Pensez-vous jouer ce nouvel album dans son intégralité?
Pas d'une traite. Mais je n'ai pas vraiment travaillé la question pour l'instant. Nous n'avons pas commencé les répétitions. J'ai juste commencé à réfléchir à des setlists et comment je veux que le show progresse, mais rien n'est encore gravé dans le marbre.

Vous avez aussi dit il y a quelques mois que votre précédent groupe de tournée avait eu l'impression de commencer à devenir un tribute band à Pink Floyd. Qu'est-ce qui vous a amené à ce sentiment?
J'ai changé une ou deux per-

sonnes au milieu de ma dernière tournée car je sentais un peu trop de poids sur mes épaules, encore un peu plus, alors que j'aurais voulu qu'on m'en déleste un peu. J'aurais aimé avoir le sentiment de flotter sur un coussin d'air au-dessus d'eux, qui auraient fait le plus gros du boulot. De manière à pouvoir juste me concentrer sur ce que j'avais à chanter et à jouer. Et pas non plus avoir à m'en tenir, en quelque sorte, si servilement aux versions originales. Je voulais que tout le monde se sente un peu plus libre, rendre cette musique un peu plus vivante. C'est quelque chose de délicat à atteindre car beaucoup de ceux qui viennent aux concerts veulent que toutes les chansons sonnent exactement comme elles le font sur disque alors qu'évidemment, les musiciens veulent s'en écarter. C'est ce que je veux en tout cas. C'est un numéro d'équilibriste, où il te faut essayer de garder ce qui est important et trouver un peu de liberté, t'autoriser quelques pas de côté.

Nick Mason a passé ces dernières années à se produire avec son groupe, Nick Mason's Saucerful of Secrets. L'avez-vous déjà vu?
Pas par moi-même, non. Mais j'adore l'idée qu'il le fasse. Je ne sais pas trop quoi en dire en vérité. J'ai tendance à penser qu'ils abordent ça différemment par rapport à nous à l'époque. Mais je suis à fond derrière lui. Je trouve ça très bien, il prend du plaisir, et c'est précisément comme ça que ça doit se passer.

On est bien obligé de vous parler de "l'autre". En 2010, vous étiez suffisamment en bons termes pour participer à un concert de charité, avant que vous soyez invité à son show The Wall, à Londres. Comment est-on passé de ça à cette impasse aujourd'hui où il est clair que vous ne vous adressez plus la parole?
C'est quelque chose dont je parlerai un jour, mais je ne vais pas le faire maintenant. C'est d'un ennui. Et de l'histoire ancienne. Comme je l'ai dit précédemment, il a quitté notre groupe pop quand j'étais trentenaire et je suis une vieille branche aujourd'hui. Tout ça n'a plus vraiment de sens. Je ne sais pas grand-chose de son travail aujourd'hui, je n'ai donc rien à dire sur le sujet.

Quand vous avez envoyé ces tweets l'an dernier, vous vous doutiez bien que ça allait envenimer les choses (Le 6 février 2023, Polly Samson tweetait: *"Quelle tristesse, Roger Waters, tu es antisémite jusqu'à la moelle. Et un apologiste de Poutine, un menteur, voleur, hypocrite, un évadé fiscal, qui chante en playback, misogyne, jaloux au possible, mégalomaniaque. Assez de ce non-sens."* Un tweet que Gilmour avait partagé en commentant: *"Véridique jusqu'au moindre mot."*).
Les gens parlent de notre bagarre, mais à mes yeux, elle n'est qu'à sens unique avec une intensité variable depuis qu'il est parti, et Polly a ressenti le besoin de dire ce qu'elle avait sur le cœur. J'étais d'accord avec ça et je l'ai exprimé à mon tour. Une fois de plus, ça s'arrête là. Je n'ai pas vraiment plus à dire là-dessus et il y a choses plus intéressantes dont je dois m'occuper.

De nombreuses rumeurs ont fait état d'une vente du catalogue Pink Floyd. Est-ce toujours une éventualité?
C'est quelque chose qui est toujours en discussion, oui.

Voulez-vous que ça aboutisse?
Ce dont je rêve, c'est d'être débarrassé de la prise de décision et des affrontements qui accompagnent le fait de le garder. Si les choses avaient été différentes, je ne dis pas... Et ce n'est pas l'aspect financier qui m'intéresse. La seule chose qui m'intéresse est de sortir de ce bain de boue que tout cela est devenu depuis bien longtemps.

On imagine combien c'est un défi d'obtenir trois "oui" sur n'importe quelle décision à ce stade.
En fait, ce n'est pas exactement comme ça que ça se passe, mais plutôt sur un principe de veto. Ce n'est pas tant une question de trois personnes qui disent oui mais d'une qui dit non.

Avec Nick, vous avez ressuscité le nom de Pink Floyd en 2022 avec le titre "Hey, Hey, Rise Up!" pour l'Ukraine. Imaginez-vous recommencer à l'avenir pour un événement ponctuel du même genre?
Nous vivons dans un drôle de monde où des choses surviennent qui vous laissent penser que vous devez y faire quelque chose et le faire tout de suite. Comme vous pouvez mettre à profit ce que vous avez acquis au fil de votre existence pour des causes dans lesquelles vous croyez. Autant donc ne jamais dire jamais.

Avez-vous déjà pensé écrire vos mémoires?
On me l'a demandé, mais ça ne m'a jamais tenté jusqu'ici. J'y penserai peut-être quand je serai un peu plus vieux.

Une pluie de biopics en tout genre s'est abattue récemment. Imaginez-vous un biopic sur Pink Floyd avec un jeune acteur interprétant votre personnage?
Je n'y ai jamais réfléchi. Non, je ne sais rien là-dessus. Personne ne l'a vraiment suggéré. Si quelqu'un voulait en consacrer un à Pink Floyd, je ne vois pas trop comment il pourrait s'y prendre et je ne sais pas ce que j'aurais à dire si ça arrivait. Mais comme ce n'est pas le cas...

"JE VOUS DIRAI S'IL S'AGIT DE MA DERNIÈRE TOURNÉE APRÈS AVOIR FINI CELLE QUE JE M'APPRÊTE À LANCER"

Vous vous produirez au Madison Square Garden de New York le soir de l'élection présidentielle américaine. Pensez-vous que l'ambiance dans la salle sera un peu particulière?
J'aurais surtout aimé savoir que c'était un soir d'élection avant que l'on ne cale ces dates *[cinq sont prévus pour l'instant]* et j'aurais pris un jour off pour l'occasion. Mais bon, vous Yankees avaient à faire ce que vous avez à faire. Et cette élection est votre affaire. On vient juste d'en avoir une ici. J'aime assez l'idée que nos gouvernements soient dirigés par des gens plus jeunes et qu'on avance lentement dans cette direction ici, en Grande-Bretagne. On verra comment vous vous en sortirez chez vous.

Pensez-vous que cela puisse être votre dernière tournée?
Ça pourrait, évidemment.

Pensez-vous que ce sera le cas?
Je vous dirai ça quand elle sera terminée.

Quelques mots pour finir à propos de "Yes, I Have Ghosts", un titre bonus de ce nouvel album qui semble résumer beaucoup de choses. Vous y chantez: *"Yes, I have ghosts, not all of them dead/ And they dance by the moon/ Millstones white as the sheet on my bed"* (*"Oui, des fantômes m'entourent, et ne sont pas tous morts/ Et ils dansent sous la lune/ Les meules aussi blanches que les draps de mon lit"*).
C'est une chanson que nous avons écrite ensemble avec Polly, qui est en lien direct avec son roman. Comme je le disais plus tôt, nous avions prévu de donner quelques concerts à travers le pays où nous aurions chanté une ou deux reprises de Leonard Cohen, car il faisait partie intégrante de la trame du livre. Nous avions composé cette chanson en guise de petit extra pour ces spectacles. Mais elle n'avait encore figuré sur aucun album jusqu'ici, alors que nous l'aimons beaucoup tous les deux. On a donc pensé à l'ajouter à ces choses en extra qui accompagnent l'album.

Il est étonnant de se dire que votre collaboration musicale avec Polly dure depuis trente ans, soit bien plus longtemps que votre association avec "l'autre".
Polly et moi travaillons ensemble depuis trente-deux ans, en effet. On vient par ailleurs de fêter nos trente ans de mariage. Donc, comme vous l'avez très justement pointé, bien plus que j'aurais passé avec "l'autre".

Et les choses vont beaucoup mieux avec elles qu'elles le vont avec lui.
Je ne peux qu'être d'accord. À 1000%.

CETTE GUITARE AMOCHÉE VAUT-ELLE VRAIMENT 6 MILLIONS ?

D'une guitare semi-acoustique de Kurt Cobain à la couronne en plastique de Notorious B.I.G., le marché des objets liés à l'histoire de la musique a grimpé en flèche ces dix dernières années, révélant une facette trouble de l'économie des pièces de collection.

PAR **DAVID BROWNE**

Au petit matin du 15 mai 2019, plus d'une douzaine de policiers se présentent au seuil d'une maison de la banlieue paisible de Franklin Lakes, dans le New Jersey. Munis d'un mandat de perquisition, ils ordonnent à l'occupant des lieux de s'asseoir et lui interdisent l'accès à son téléphone portable. Des opérations similaires se dérouleront sur d'autres propriétés à Woodstock, dans l'état de New York, ainsi qu'à Brooklyn. Une fois celles-ci terminées, sur la foi de documents de justice, la police aura saisi des téléphones portables, des clés USB, des iPad, 1300 pages de "documents physiques", quatre MacBook Apple et des dossiers renfermant des relevés bancaires. Elle sera surtout repartie avec un butin qui figurait en haut de sa liste. Des armes ? Non ? Des drogues. Pas davantage. Quelque chose de plus convoité, parfumé de "*senteurs tièdes de colitas*" : les paroles manuscrites de *Hotel California*, l'album des Eagles de 1976, réparties sur des carnets de 84 pages. Les considérant volés, l'un de leurs créateurs voulait les récupérer.

Depuis que la pop existe, fans et collectionneurs ont cherché à acquérir des souvenirs qui les rapprocheraient de leurs héros. Lorsque ce qui peut être assimilé à la première vente aux enchères rock, en 1970, un fan de The Who achetait un T-shirt de John Entwistle pour 25 dollars, tandis que d'autres mettaient la main sur des crans d'arrêt de Santana, un smoking porté par Cohen, deux sacs à herbe du Grateful Dead et des pétales de rose que Jagger avait lancés à la foule lors d'un concert à New York, l'année précédente. Aujourd'hui, lors de manifestations identiques se déroulant plusieurs fois par an, il est courant de claquer des montants de trois à quatre chiffres et de repartir avec des cartes de Noël signées par les membres de Genesis ou des shorts en cuir noir portés par Freddie Mercury sur scène.

Mais depuis deux décennies, des acheteurs disposés à lâcher des sommes inimaginables ont changé le paysage. Seriez-vous prêts à payer 6 millions de dollars pour la guitare avec laquelle jouait Kurt Cobain dans l'émission "MTV Unplugged" ? Ou 2,85 millions de dollars pour celle de Lennon dans le film *Help!* ? Voire 1,8 million pour la veste "Thriller" de Michael Jackson ? Probablement pas. Mais d'autres s'en sont chargés pour vous. *"Il y a clairement une acceptation du fait que de telles pièces sont devenues aussi importantes auprès d'une certaine communauté de collectionneurs qu'un Picasso ou des œuvres d'art extraordinaires du même acabit pour d'autres,* concède David Goodman, P-DG de Julien's Auctions, l'une des maisons d'enchères leaders sur le marché du divertissement. *Ce sont des pièces avec lesquelles vous voulez vivre, choyer, en parler, tant vous êtes émotionnellement liées à elles".*

"MTV UNPLUGGED"
Kurt Cobain et ses célèbres gilet et guitare...

À parcourir les catalogues de ces ventes aux enchères, vous n'en trouverez probablement que très peu en relation avec les Eagles. Peut-être une affiche ou une photo de promotion dédicacées, mais rien de comparable à des paroles de chansons griffonnées à la main par les Beatles, Prince ou Bruce Springsteen qui circulent habituellement. Ainsi que l'énoncera à la cour le moment venu Don Henley, le batteur, chanteur et compositeur des Eagles, de telles premières esquisses doivent, selon lui, rester *"privées, personnelles et pas supposées être vues par le public ou qui que ce soit".*

Une telle rareté n'a fait qu'accroître la demande pour des souvenirs autour des Eagles, à plus forte raison s'ils concernaient une chanson comme "Hotel California". *"Je ne crois pas qu'il y ait une planète dans tout le système solaire où treize pages originales montrant l'évolution de l'une des chansons les plus vendues de tous les temps qui ne les mettrait pas en tête des choses les plus convoitées qu'il m'ait été donné de voir",* s'enthousiasme Laura Woolley, responsable consignations et expertises chez Julien's. Sans avoir vu de près les carnets où sont inscrits les textes du hit, l'expert en autographes musicaux Steve Cyrkin estime qu'ils pourraient à leur tour rapporter des millions de dollars.

Cependant, la plupart des pages d'ébauches des chansons des Eagles ne sont jamais arrivées sur le marché. Mais le raid – et l'arrestation de trois hommes qui s'est ensuivie – a ouvert la voie à l'un des procès autour des objets de collection musicaux les plus retentissants de ces dernières années, pour ne pas dire plus. Il a aussi levé le voile sur l'aspect lucratif, litigieux et parfois obscur de l'univers en question. Ainsi que l'explique quelqu'un du sérail, *"il y a les maisons d'enchères et négociants obsédés par l'authenticité, d'autres qui le sont moins,*

© FRANK MICELOTTA/GETTY IMAGES - COURTESY OF JULIEN'S AUCTIONS

LA GUITARE SEMI-ACOUSTIQUE DE KURT COBAIN LORS DU "MTV UNPLUGGED"
Martin D-18E de 1959, vendue 6 millions $

et d'autres encore plus désireuses de vendre tout ce qui fera à leurs yeux une bonne histoire qui pourra paraître grotesque pour d'autres". C'est aussi un baromètre de la disparité de richesses et une fenêtre sur les besoins d'approbation de la nature humaine. Voire juste une autre traduction du monde dans lequel nous vivons. Pourquoi la guitare jouée par Eddie Van Halen sur la vidéo de "Hot for Teacher" devrait aller chercher dans les 4 millions de dollars? Ça n'a aucun sens. Mais qu'est-ce qui en a?

Mars 2012. Don Henley reçoit un e-mail d'un avocat travaillant pour le compte des Eagles: *"Don, est-ce possible?"* La réponse ne tarde pas: *"Oui, ce sont mes ébauches. Volées."* Ainsi, à la stupéfaction de beaucoup dans le camp Eagles l'apprenant le jour même, des pages contenant des versions préliminaires d'"Hotel California" se retrouvaient soudain en vente sur un site d'enchères. Ainsi que le révélera le témoignage au procès, la source sera vite dénichée en la personne d'Ed Sanders - la dernière personne que l'on aurait imaginée en personnage clé de l'une des plus étranges filatures en matière de *memorabilia* rock (jamais condamné ou appelé à témoigner au procès, Sanders n'a pas souhaité répondre aux questions de *Rolling Stone*).

Auteur, poète et un temps membre du groupe de rock anarchiste, The Fugs, Sanders incarnait autant la contre-culture de la côte est que les Eagles représentaient la complaisance et le nombrilisme de la côte ouest. Ainsi que Henley le racontera au procès, c'est après avoir déménagé à L.A., pour des recherches sur un livre consacré à Charles Manson et la série de meurtres dont fut notamment victime Sharon Tate, que Sanders fera la connaissance d'un Glenn Frey pas encore fondateur des Eagles. Ils devinrent amis et Sanders ira jusqu'à se cacher dans l'appartement de Frey afin d'échapper au clan Manson qu'il imaginait être à ses trousses. Frey et d'autres restèrent ainsi éveillés à tour de rôle des nuits entières arme à la main au cas où un "Mansonite" entre par la fenêtre - un scénario que Henley concédera plus tard comme *"un peu perché"*.

Des années plus tard, Frey allait approcher Sanders pour écrire une biographie autorisée des Eagles, avant qu'en 1979, ainsi que cela fut présenté au procès, ce dernier signe un contrat avec le groupe stipulant que lui serait fourni *"tout matériel en relation avec le sujet"* ainsi qu'une mise en relation avec des sources et contacts. Sanders allait interviewer les membres du groupe et les suivre en tournée, leur soumettant par la suite la première partie d'un manuscrit de 831 pages intitulé *This American Band: The Story of the Eagles*. Selon des témoignages, Henley et d'autres membres du groupe auraient considéré des parties de la première mouture comme *"cartoonesques"* (selon les propres mots de

LA VESTE DE MICHAEL JACKSON DANS "THRILLER"
vendue 1,8 million $

Henley) et remplie de jargon beatnik démodé, incitant le musicien à prendre une décision qui allait le hanter par la suite : il accepta de partager des ébauches de paroles de chansons avec Sanders afin de l'éclairer sur le processus créatif des Eagles. Le groupe, ainsi que son entourage et son management, fournirent ainsi documents, cassettes, bloc-notes (en plus d'une mystérieuse pilule) à même de remplir huit boîtes. Au final, le manuscrit deviendra la rareté Eagles suprême, son écriture traînant en longueur et ne trouvant jamais d'éditeur, notamment parce que le groupe était mal à l'aise avec les détails sans filtre du livre à propos de leur séparation, en 1980. Le matériel de recherche restera en possession de Sanders dans sa maison de Woodstock.

Plus de vingt ans plus tard, en 2005, le négociant en livres rares Glenn Horowitz (qui s'était occupé d'archives de Tom Wolfe, Bob Dylan et d'autres) et son associé John McWhinnie entraient en contact avec Sanders après avoir lu un article mentionnant sa pléthorique collection d'écrits et de magazines underground polycopiés. En visite chez Sanders, ils tombaient sur de nombreuses boîtes entassées dans des granges – avec pour voisins, ainsi que le rappela Horowitz, *"une biche flânant dans l'arrière-cour et des lapins à la porte"*.

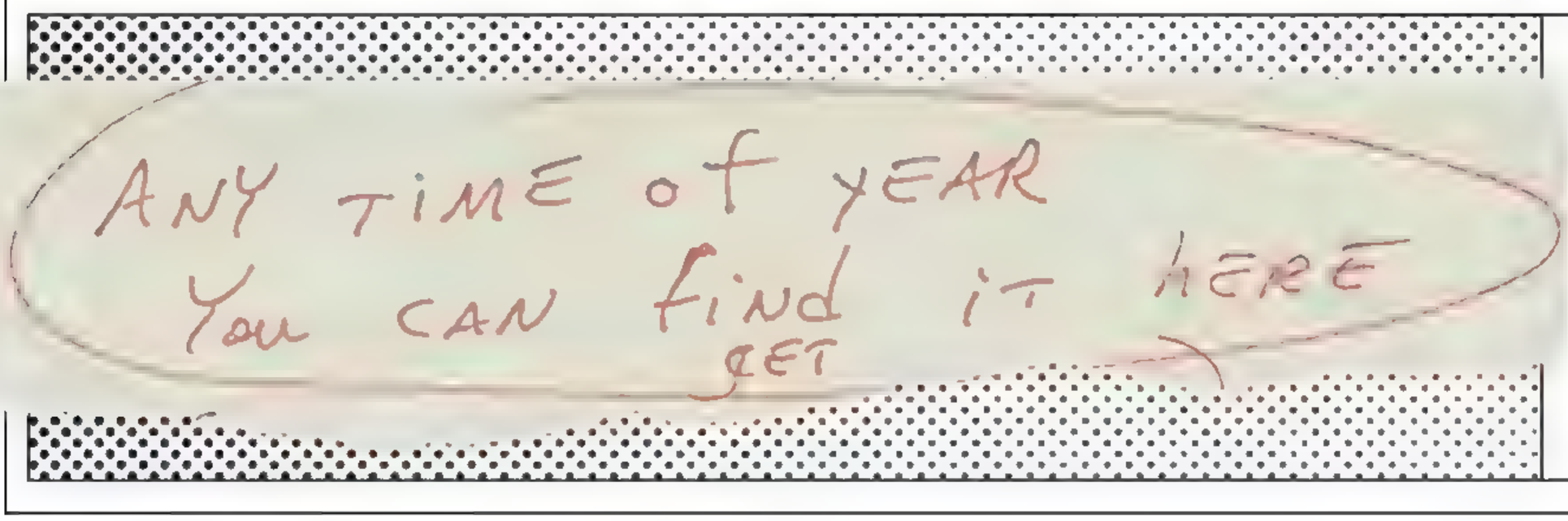
Les cartons de recherche des Eagles ne constituaient qu'une infime partie des presque 200 boîtes amassées par Sanders, mais, ainsi que l'énoncerait l'accusation, Horowitz et McWhinnie achetèrent des carnets d'ébauches de paroles pour 50 000 dollars. C'est alors que les choses ont tourné à l'étrange. En 2012, McWhinnie décédait d'un accident de plongée, avant que, ainsi que le démontra le procès, Horowitz, désireux de vider l'inventaire de son collègue, vende les pages Eagles à Ed Kosinski, propriétaire de la société Gotta Have Rock and Roll spécialisée dans le *memorabilia* musical – dont le domicile serait perquisitionné en 2019 –, et Craig Inciardi, curateur du Rock and Roll Hall of Fame.

Quand Don Henley fut alerté en 2012 que des pages du carnet "Hotel California" étaient en vente sur le site de Kosinski, il s'en porta acquéreur pour 8 500 dollars, témoignant par la suite que c'était là *"la façon la plus pratique et la plus expéditive pour clore l'affaire"*. C'est alors que des paroles de "Life in the Fast Lane", autre titre phare de l'album *Hotel California*, surgissaient chez Sotheby's, suivies par d'autres feuilles documentant le mythique titre-album achetées chez Sotheby's et Christie's par Kosinski et Inciardi. Henley en avait alors plus qu'assez. *"Je m'étais déjà fait extorquer une fois,* témoignera-t-il à propos de la perspective d'acheter d'autres carnets de paroles. *Je n'allais pas recommencer."* Inciardi et Kosinski (dont l'identité était alors inconnue de Henley) proposeront alors de continuer à vendre ce qui allait s'avérer près de 100 pages au total et de partager les profits avec Henley – ou qu'il les leur rachète pour 90 000 dollars, selon les comptes rendus du procès. En réaction, Henley déposa la première de deux plaintes auprès de la police de Los Angeles, avant que ses équipes se tournent vers le procureur général de Manhattan, ce dernier convoquant Horowitz avant de décider des perquisitions aux domiciles de Sanders, Inciardi et Kosinski.

Ce n'était pas la première fois que Kosinski avait affaire à la justice. La liste d'objets indiscutables qu'il avait pu vendre était longue – à l'instar de la guitare d'Elvis Presley pour les *Sun Sessions*, "échangée" contre 1 320 000 dollars. Mais en 2017, Madonna essaya de lui interdire au tribunal la mise aux enchères de 22 objets lui appartenant, dont un corset, des sous-vêtements, une brosse à cheveux et une lettre de séparation de Tupac Shakur, énonçant qu'elle n'avait *"jamais vendu, offert ou transféré de quelconque manière la propriété"* du moindre de ces objets. (À cause du délai de prescription, son pourvoi fut rejeté.)

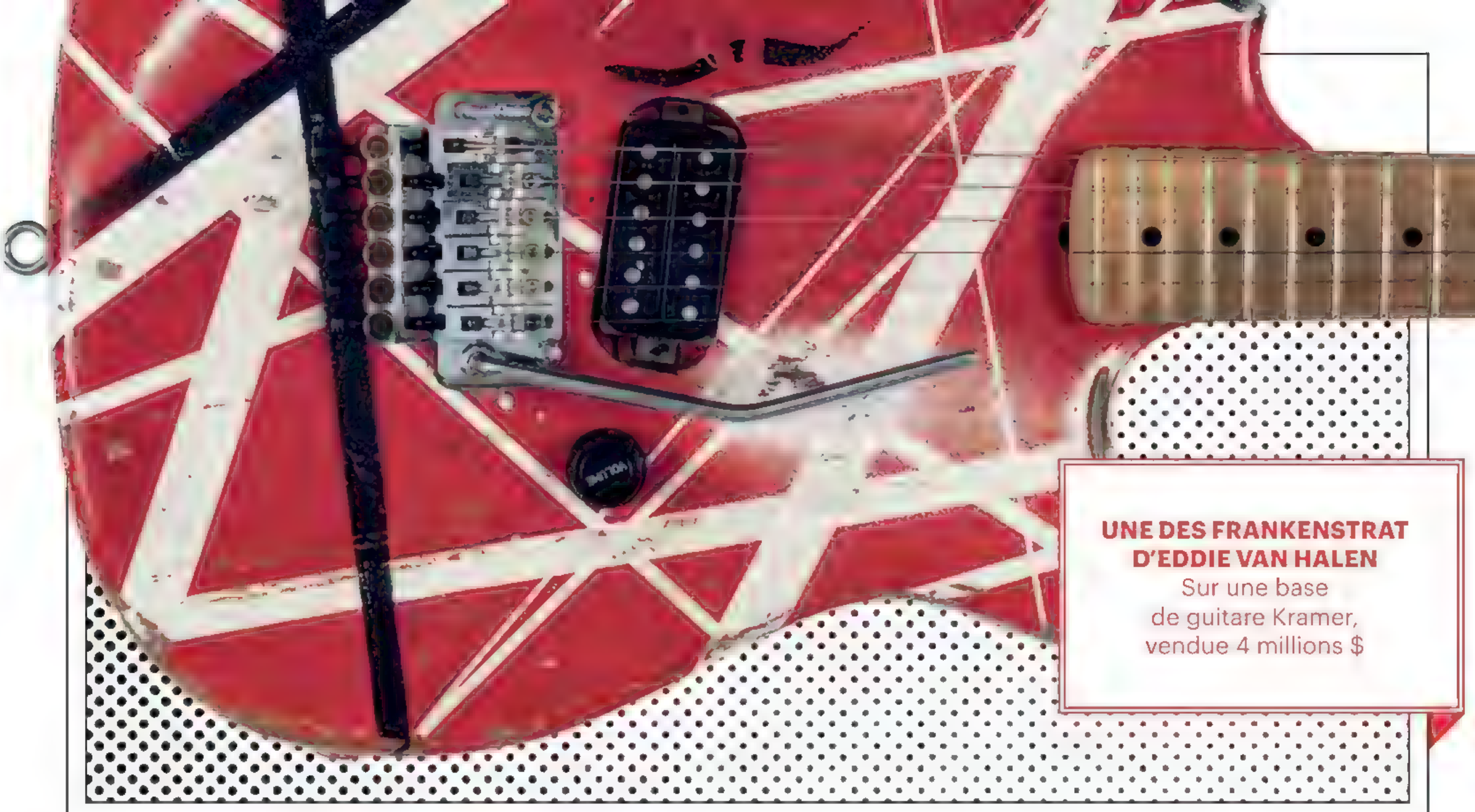
Comme Kosinski, Horowitz et Inciardi de-

LA COURONNE DE NOTORIOUS B.I.G.
vendue 594 750 $



HOTEL CALIFORNIA
Deux phrases manuscrites de la chanson "Hotel California", écrite par le batteur et chanteur des Eagles, Don Henley.

© ALLSTAR PICTURE LIBRARY LTD./ALAMY - CINDY ORD/MICHAEL LOCCISANO/GETTY IMAGES



UNE DES FRANKENSTRAT D'EDDIE VAN HALEN
Sur une base de guitare Kramer, vendue 4 millions $

vaient vite l'apprendre, le cas Eagles allait connaître bien d'autres implications. Ensemble ou séparément, ils seront condamnés sous de multiples charges, allant de la conspiration à la possession illégale de propriété volée, en passant par une "entrave à la justice" pour avoir supposément changé de versions quant à la propriété des carnets (tous les trois plaidant non-coupable des charges qui leur étaient reprochées).

Horowitz - qui, facétie du destin, reconnaît avoir vendu des livres rares à Henley dans les années 1990 - admettra dans un entretien à *Rolling Stone* n'avoir pris vraiment conscience de la gravité de la situation que le matin de leur comparution, en juillet 2022. Après s'être retrouvés dans un café non loin, c'est ensemble qu'avec Kosinski et Inciardi ils se rendront au tribunal, où ils allaient être menottés, leurs empreintes digitales relevées et leurs photos d'identité prises. *"C'est là que j'ai commencé à saisir qu'ils n'étaient pas là pour plaisanter"*, commentera ainsi Horowitz.

Quand bien même des objets liés à la musique s'étaient déjà arrachés à plus d'un million de dollars par le passé, quatre ventes en 2015 allaient donner le tournis aux collectionneurs : une peau de batterie martelée par Ringo Starr au "Ed Sullivan Show" s'était ainsi vendue pour un peu plus de 2 millions, un kit complet de batterie du même Starr partant pour 2,1 millions, une guitare de John Lennon se négociant à 2,4 millions tandis que les paroles manuscrites du classique boomer "American Pie", de Don McLean, trouvaient preneur pour 1,2 million. *"C'est là que ça a commencé à exploser,* reconnaît Laura Woolley de chez Julien's. *Et ça ne s'est jamais démenti depuis."*

Jusqu'à Peter Freedman, à la tête de la société australienne Røde, spécialisée dans les microphones, qui admet que les choses sont devenues, selon ses propres mots, *"délirantes"*, et il est bien placé pour le savoir. Tandis que le bureau du procureur général de Manhattan travaillait aux accusations contre Kosinski, Inciardi et Horowitz, Freedman prenait place, fin 2020, à une vente aux enchères organisée par Julien's.

Son attention se portait particulièrement sur la guitare acoustique Martin jouée par Kurt Cobain lors du "MTV Unplugged" évoqué précédemment. Pour preuve du côté aléatoire que peut revêtir le marché des collections, la guitare avait un temps appartenu à Frances Bean Cobain, la fille de l'âme de Nirvana, avant que son ex-mari n'en devienne propriétaire de par les clauses de leur divorce. (Le

LE COVID A ACCÉLÉRÉ LA MARCHE FORCÉE DES VENTES DE MEMORABILIA ROCK

jean rapiécé dont Cobain fit don à son camarade de chambre d'un centre de désintoxication allait se retrouver au programme de la même vente). Freedman tenait à cette guitare pour plusieurs raisons. La musique de Nirvana l'avait aidé à surmonter des moments personnels compliqués dans les années 1990 et il estimait que la publicité glanée via cette acquisition lui permettrait d'attirer l'attention sur l'un de ses chevaux de bataille, à savoir les difficultés rencontrées par les musiciens pendant le confinement. *"Je pensais qu'elle pourrait partir autour de 2 millions,* se souviendra-t-il. *Et d'un seul coup d'un seul, on était arrivé à 6 millions"*, soit le montant dont il se délestera au final pour ladite guitare. Deux ans plus tard, Julien's proposera la Fender Mustang qu'agrippe Cobain sur la vidéo de "Smells Like Teen Spirit". Onze milliardaires s'inscriront à la vente, une liste réduite à trois dans un second temps. L'histoire veut que l'un d'eux fût si effrayé de dire à sa femme combien il était prêt à dépenser qu'il se cachera sans la salle de bains pendant toute la vente.

Ce qui aurait pu partir pour quelques centaines de milliers de dollars tombera finalement dans l'escarcelle de Jim Irsay, le propriétaire de la franchise de football américain des Indiana Colts, pour pas moins de 4,5 millions de dollars. Collectionneur invétéré, Irsay peut également s'honorer de posséder des guitares ayant jadis appartenu à John Lennon, Jerry Garcia ou Bob Dylan.

Même ceux qui arpentent les méandres du marché des objets de collection depuis des décennies s'avouent interloqués par la tournure qu'ont pu prendre des enchères récentes comme celle-ci. Expert en autographes depuis trente ans, Frank Caiazzo n'hésite pas à parler de nouvelle sphère : *"Des gens avec des moyens conséquents viennent sur le marché, un milliardaire chasse l'autre et ça fait s'envoler les prix."*

Des prix qui n'ont fait que s'affoler, avec un responsable tout trouvé, comme pour beaucoup d'autres domaines : la pandémie de Covid qui s'est abattue sur le monde en 2020. *"Les gens étaient coincés chez eux et ont commencé à acheter, les prix partant à la hausse"*, explique ainsi Bobby Livingston, vice-président exécutif de la maison d'enchères RR Auction. Encore dans le monde de la vente à l'époque, Roger Epperson, un collectionneur qui dirige également une société de référence dans l'authentification d'autographes musicaux, a constaté à son tour une escalade pour les objets de moindre échelle. Aucun doute pour lui : les gens ont utilisé leurs allocations de secours gouvernementales au moment du Covid. *"Ils auraient tout aussi bien fait de me les envoyer"*, s'esclaffe-t-il.

© COURTESY OF SOTHEBY'S

CETTE GUITARE AMOCHÉE VAUT-ELLE VRAIMENT 6 MILLIONS ?

L'absence de sérieux du monde des objets de collection musicaux – où une photo de promotion prétendument signée par les Beatles peut avoir été bricolée à partir de différentes signatures – est, elle, un phénomène tout sauf récent. Janie Hendrix, qui veille sur l'héritage de son regretté frère, rappelle qu'elle aussi lutte contre ces marchandises frauduleuses depuis des années. *"Nombreux sont les magasins à être sortis de terre qui prétendent vendre des paroles de chansons ou des souvenirs dédicacés, des vêtements ou des instruments, et il n'y a aucun moyen véritable de vérifier* [qu'ils sont authentiques], déclarait-elle à *Rolling Stone* en 2022. *Malheureusement, à l'époque, personne ne gardait trace des numéros de série des guitares de Jimi. On peut donc tomber sur une Strat' de 1966 ou 1967 et s'entendre dire que c'est celle de Jimi ou que Jimi a donnée. On peut juste espérer que le travail a été fait en amont. On me demande souvent si je peux vérifier et c'est parfois le cas ? Mais la plupart du temps, je n'en sais évidemment rien. La réponse que nous faisons alors est :* 'Acheteur, vigilance'."

La ruée vers l'or actuelle a aussi amené à renforcer l'attention sur ce qui était légitime et ne l'était pas, sur qui possédait quoi à tel moment (ce que l'on résume par le terme "provenance" dans le monde des enchères). *"Les choses ont empiré car les gens voient davantage des opportunités à saisir dans le but de faire plus d'argent,* constate Jim Irsay. *Tu ne peux pourtant pas prendre pour un fait acquis ce qu'untel prétend sans vérifier minutieusement."* À cet égard, en se penchant attentivement sur des objets supposément authentiques et signés des membres de Led Zeppelin, Roger Epperson a appris à scruter la forme du "l" dans le nom de John Paul Jones pour distinguer ce qui est vrai de ce qui est bidon. *"C'est bien plus compliqué avec Nirvana car ils ne signaient que de leurs prénoms et pas en cursif qui plus est",* ponctue-t-il. De tels jugements peuvent également conduire à des litiges. Il y a plus de dix ans, un négociant de *memorabilia* avait poursuivi en justice un authentificateur pour avoir déclaré que ses biens concernant les Beatles étaient faux, ce qui mena à un contre-procès. Epperson en convient, en ce qui le concerne : il a excédé plus d'un revendeur, prétendant par ailleurs avoir engrangé pas moins de 300 000 dollars de dédommagements en une seule année auprès de ceux qui l'attaquaient.

DEUX GUITARES "CLOUD" DE PRINCE ONT ÉTÉ VENDUES À 700 000 ET 563 000 DOLLARS.

Plus récemment, Epperson recevait à son bureau de Houston une demande émanant de l'une des plus importantes maisons d'enchères à propos de deux albums de Queen prétendument signés par le groupe. Son verdict sera sans appel. *"Ils sont tous les deux faux,* assure-t-il. *Tous deux écrits avec le même stylo. La même forme dans les signatures. On peut voir que c'est la même personne qui a tout signé.* Le temps d'un soupir, il ajoute : *C'est le truc le plus dur au monde auquel faire face. Les faussaires deviennent tellement bons et ils pullulent."*

Les auditions du procès autour des paroles des chansons des Eagles ont en outre reposé – et amplifié – la question cruciale de la provenance énoncée précédemment. L'an dernier, la succession de Tom Petty déclarait que des pièces vestimentaires du chanteur-guitariste mises en vente par RR Auction avaient été *"clairement volées"*, à la grande surprise de la maison d'enchères. En guise d'explication, Livingston déclara que la compagnie avait été approchée par un *"client de longue date"* qui avait acheté le vêtement à une tierce personne non identifiée. L'affaire fut résolue *"cordialement"* selon les termes de Mark Zaid, l'avocat de RR, la compagnie étant autorisée à vendre quelques objets de Petty (ses bottes, pour 2276 dollars).

Mais la provenance et le transfert de propriété n'ont eu de cesse de planer sur le déroulement du procès Eagles. Sans qu'au final le sujet de cette propriété ne trouve une issue et que l'accusation ne décide d'abandonner l'affaire. Don Henley ne commentera pas ce revirement, laissant le soin à l'un de ses avocats, Daniel M. Petrocelli, de déclarer à *Rolling Stone* : *"Déjà victime dans cette affaire, M. Henley l'est encore plus avec cette décision injuste. Il se réserve le droit d'exercer ses droits devant les tribunaux civils."*

Dans un showroom de Manhattan, David Goodman de chez Julien's entrouvre un étui à guitare noir. Afin de pimenter la prochaine vente aux enchères organisée par la société, il tient à montrer l'une des guitares nuage de Prince, la jaune en l'occurrence, incrustée du glyphe Prince sur le manche (et qui fit un temps l'objet d'un lot à emporter lors d'un concours radio). Les deux guitares nuage bleues du "Kid de Minneapolis" ont beau, quant à elles, trahir quelque usure, cela n'a pas empêché qu'elles se soient précédemment vendues respectivement 700 000 et 563 500 dollars. Examinant la jaune en compagnie de Goodman, Laura Woolley ose une prédiction : *"Je serai assurément déçue qu'elle n'égale pas les deux autres."* Ce à quoi Goodman ajoute : *"Et sur celle-ci, le manche n'est pas cassé."* Tandis que les carnets de *Hotel California* sont désormais sous clé et sous bonne garde dans les bureaux du procureur général de Manhattan, le marché des objets de collection a repris sa course folle d'achats et de ventes, avec son lot de "provenances" à géométrie variable. *"Dans tous les métiers, il y a des brebis galeuses,* conclut-il tout en refermant son étui à guitare princier. *Le monde de la finance ne s'arrête pas quand quelqu'un va en prison pour une fraude financière."* ®

LA GUITARE DE KURT COBAIN DANS LA VIDÉO DE "SMELLS LIKE TEEN SPIRIT"
Fender Mustang de 1969, vendue 4 687 500 $

Traduction et adaptation : **XAVIER BONNET**

© COURTESY OF JULIEN'S AUCTIONS

Le Guide

musique

IN NICK WE TRUST

Nick Cave et the Bad Seeds reviennent avec un dix-neuvième album de rock hanté et céleste.

Par SOPHIE ROSEMONT

Nick Cave & the Bad Seeds

Wild God

PIAS

★★★★

« *'Cause I'm a wild god flying and a wild god swimming/And an old sick god dying and crying and singing* » : ne tombons pas dans le panneau lorsque Nick Cave chante ces vers sur le morceau-titre d'obédience blues de ce nouvel enregistrement studio avec les Bad Seeds. Leur alchimie instrumentale tenant presque de la sorcellerie ainsi que la complicité fraternelle nouée avec Warren Ellis font de la prestation de *Wild God* l'une des plus accessibles de ces dernières années, traçant une droite ligne depuis les envolées symphoniques du foisonnant double album *Ghosteen* (2019). *« This world is beautiful »*, y scandait Cave, dont le désir de transcender la mort et le manque se ➔

ILLUSTRATION DE
ALAIN FRETET

poursuit tout en creusant jusqu'à la moelle ses explorations mystiques, retournant même sur les lieux du crime de "Jubilee Street", point d'orgue de *Push the Sky Away* (2013).

Dès l'ouverture "Song of the Lake", ses roulements de batterie et ses guitares tendues se rehaussent de chœurs fervents et d'un Cave chamanique, répétant un *"nevermind"* parfaitement punk au milieu d'une cérémonie beaucoup moins païenne qu'il n'y paraît. L'amour reste la clé de voûte narrative de Cave. D'abord celui pour son épouse, Susie, dont la figure traverse le romantique "Final Rescue Attempt", souligné de synthétiseurs lancinants (*"And I will always love you/With the wind, with the wind, oh the wind in your hair"*), ou "Conversion", récit d'une apparition incantatoire, électrique et gospel. Les passions du passé aussi sont convoquées, avec "O Wow O Wow (How Wonderful She Is)" dédié à Anita Lane, décédée en 2021. Cette chanteuse australienne fut jadis membre de Birthday Party, des Bad Seeds et compagne de Cave avec qui elle écrivit "From Her to Eternity" ou "Stranger Than Kindness". L'hommage rendu ne verse pas dans le larmoyant - d'ailleurs, Cave refuse toujours de faire pleurer dans les chaumières, manipulant son verbe avec force métaphores, allégories et pointes d'ironie parsemées au fil d'un disque toujours prompt à recevoir des fantômes.

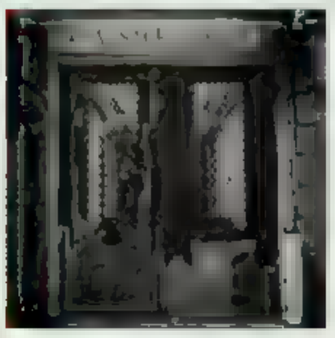
"I woke up this morning with the blues all around my head/I felt like someone in my family was dead", entend-on dans "Joy", plus longue piste de *Wild God* (6 minutes), la plus familière à l'oreille pour tout fan des mauvaises graines de Cave, qui s'y retrouvera dans la spiritualité des chœurs. Bien sûr, on pense à la mort de ses deux fils, Earl et Jethro, dont il a parlé à cœur ouvert et saignant lors du livre d'entretiens *Foi, espérance et carnage*, directement à ses fans avec sa géniale newsletter, *The Red Hand Files*, ou par titres interposées. Enfin, le gospel apaisé de "As the Waters Cover the Sea" ferme une œuvre sonore à la foi irrépressible, clamant son amour pour Dieu. Nick Cave en sait quelque chose. ®

RETOUR AU GARAGE

Jack White
No Name
THIRD MAN RECORDS
★★★★½

JACK WHITE ne montre aucun signe de fatigue. Mieux, au cœur de l'été le musicien installé à Nashville a sorti un nouvel album, *No Name*. En moins de trois quarts d'heure, le garçon aux influences aussi multiples que pointues navigue entre blues et rock alternatif, explore toutes les époques de la musique amplifiée les vumètres dans le rouge. Efficacité reste le maître-mot de l'ensemble et chaque titre peut ainsi exprimer ses spécificités, qu'il s'agisse de la reverb' sur l'entêtant "Underground" ou l'urgence de "Number One With a Bullet". *"Rien ne devrait recevoir un nom, de peur que ce nom même ne le transforme"*, écrivait Virginia Woolf dans *Les Vagues*. Un conseil qui a inspiré Jack White, lequel préserve son œuvre et sa griffe sans jamais la dénaturer. MATHIEU DAVID

Johnny Blue Skies
Passage du désir
HIGH TOP MOUNTAIN
★★★



L'OVNI DU MOIS

Derrière les portes bleues

STURGILL SIMPSON S'ÉTAIT FAIT UNE PROMESSE: cinq albums et puis s'en va. Alors à l'instar de Willy DeVille ou Prince, il change son nom en Johnny Blue Skies pour sortir le sixième : *Passage du désir*. Disque parfaitement nommé, comme une ruelle comptant huit portes ouvrant chacune sur un petit coin d'univers personnel. Aussi, si l'ensemble reste largement country blues, on sera happé par les détours pop voire soul aux accents fin 80's. Là où "If the Sun Never Rises Again" nous ramène aux hits 90's de Billy Joel ou Phil Collins, "Right Kind of Dream" procure la tendresse d'écouter "Johnny and Mary" de Robert Palmer, dans la foulée. Dans *Passage du désir*, le désormais Johnny Blue Skies ouvre un speakeasy confidentiel, sans jamais renier son Kentucky natal. CHARLES BLOCH

© DAVID JAMES SWANSON - RAFIK GREISS

Creeping Jean

Business Is Dead

TOWNSEND

★★★★

Affaire de lance

Creeping Jean revient avec *Business is Dead*, un retour aux affaires des plus réjouissants. Outrancièrement old school, cette nouvelle offrande vous transporte instantanément quelque part entre les années 1960 et 1970, dans toute leur diversité. En effet, qu'il s'agisse du massif et zeppelinien "Mammoth" en ouverture ou du coloré "Always at My Door", qui rappelle les humeurs expérimentales de George Harrison, sans oublier la ballade magistrale "Love Snakes", l'ensemble est une lettre d'amour au rock d'un autre temps, dans toute sa pluralité. Creeping Jean habille toutefois ses influences rétro d'un son clair et actuel, permettant d'apprécier dans des conditions optimales les parties vocales de Tooze, sans oublier la maîtrise instrumentale des musiciens. Le meilleur des deux mondes. **MATHIEU DAVID**

Last Temptation

Heart Starter

GOLDEN ROBOT

★★★

Cœur à l'ouvrage

Après quelques changements de line up, Last Temptation est de retour, bien décidé à montrer que ses sonorités grasses et massives sont toujours de la partie. C'est chose faite, et ce dès "Get on Me", dont l'intro a cappella ne fait que mieux préparer pour la déferlante de guitares qui suit. Le reste du disque est à l'avenant, avec une interprétation soignée de chaque membre.
Les influences américaines sont toujours mises en avant, allant de Van Halen à Black Label Society. Le groupe n'oublie pas pour autant le patrimoine français et gratifie l'auditeur d'une surprenante reprise de "Born to Be Alive", de Patrick Hernandez, débarrassée des sonorités disco originales. Un trait d'humour bienvenu, qui n'occulte cependant pas le sérieux de la démarche. **M.D.**

Fat Dog

Woof

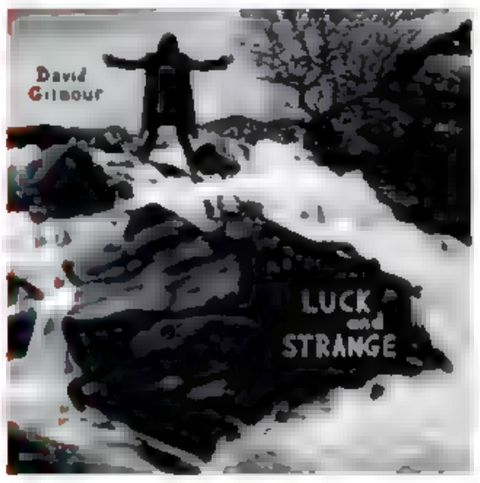
DOMINO/SONY

★★★½

Explosion rock

"It's fucking Fat Dog!", hurle le chanteur, Joe Love, dès l'ouverture de ce disque qui confirme d'emblée l'excellente réputation taillée sur scène par le quintette londonien. Pas de doute, il a hérité autant de la furie du punk que d'une attraction irrésistible pour le dancefloor. Pogo obligatoire, donc, en écoutant ce *Woof* qui bouscule sans scrupule les codes du rock'n'roll, creusant dans la techno comme dans le metal. En témoignent les très secoués "Closer to God" et "King of the Slugs". Et lorsque se manifeste un format proche de la ballade, "Clowns", aucune tiédeur n'est tolérée.
À la production, le désormais incontournable James Ford (Arctic Monkeys, Depeche Mode, etc.) qui n'en élude pas pour autant le potentiel hautement grandiloquent de Fat Dog. Aussi puissant qu'irrésistible.

SOPHIE ROSEMONT



David Gilmour

Luck and Strange

SONY

★★★½

Étrangeté

Bien sûr, tout ne se résumait pas à ça. Il n'empêche. Avec *Rattle That Lock*, son précédent album en 2015, David Gilmour avait en quelque sorte invité ceux qui l'aimaient à prendre le train après avoir craqué sur la tonalité d'une virgule sonore utilisée par la SNCF. Rien de tout ça ici et aucun risque pour lui, au passage, d'une menace d'un procès à se fader. Qu'attend-on véritablement d'un album du guitariste sinon qu'il régale son auditoire de solos au cordeau, à plus forte raison si au moins quelques-uns d'entre eux renvoient au souvenir de prédécesseurs? Voilà qui tombe bien, c'est exactement ce que *Luck and Strange* a à offrir, morceau après morceau, certains semblant "juste" préparer le terrain – la piste d'envol? – audit solo. *"Take my arm and walk with me once more"*, susurre Gilmour sur ce "Scattered" qui clôt les débats. Ne refusons pas l'invitation.

XAVIER BONNET

Brigitte Calls Me Baby

The Future Is Our Way Out

PIAS

★★★½

Le futur n'est plus ce qu'il était

La fougue juvénile ne s'oppose pas à l'amour de la musique d'un autre temps. Brigitte Calls Me Baby le montre bien avec son premier album. En effet, les influences rétro du quintet de Chicago peuvent dérouter les auditeurs en attente de musique futuriste. Pourtant, le charme de la voix de crooner de Wes Leavins et le talent des musiciens ne manqueront pas de charmer les plus réfractaires, entre la douceur mélancolique du morceau d'ouverture, le refrain exquis de "Fine Dining" ou encore le positivisme mélancolique d'"Always Be Fine". Intense et feutré à la fois, *The Future Is Our Way Out* ravira les nostalgiques et les amateurs de mélopées enivrantes, tout à fait propices à l'été indien. **M.D.**

London Grammar

The Greatest Love

MINISTRY OF SOUND/BECAUSE

★★★★

Ligne de conduite

"This is my place, my house, my rules." D'entrée de jeu, les mots claquent, vindicatifs derrière leur tonalité cristalline à laquelle la voix de Hannah Reid nous a habitués. Difficile de ne pas y voir une déclaration d'intention teintée d'une assurance que l'on aurait eu tant de mal à atteindre pour la laisser comme ça s'échapper. London Grammar semble avoir poussé en avant tous les curseurs sur *The Greatest Love*. Les atmosphères, electro-pop ou envolées de cordes, ont ainsi laissé en route la fragilité d'hier érigée en ligne de conduite. Hannah Reid n'en est dès lors que plus libre de peaufiner ses envolées vocales en même temps que ses mots et ainsi exprimer sans fard ses interrogations, ses amours, ses emmerdes... **X.B.**

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus: voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Porches
Shirt
Domino

L'INDIE-POP DU NEW-YORKAIS Aaron Maine est toujours aussi barrée, synthétique et électrique à la fois, conjurant ses angoisses le temps de douze morceaux évoquant souvent l'anxiété grunge des années 1990. ★★★

Malik Djoudi
Vivant
Cinq7/Wagram

CONFECTIONNÉ ENTRE LA VILLA MÉDICIS et les studios de La Frette, ce quatrième album brille par la sensualité d'une synthpop toujours haut perchée, inscrite dans la sophistication sonore de Christophe. ★★★

Emily Loizeau
La Souterraine
Sony Music Publishing/Les Éditions de la dernière pluie/PIAS

C'EST AU PAYS DE GALLES, dans le studio de John Parish, fidèle collaborateur de P.J. Harvey, que la musicienne française réinvente son propos conscient, nourri d'un terreau folk-rock ultra-organique. ★★★

Juniore
Trois deux un
Le Phonographe

LE GROUPE FORMÉ par Anna Jean, fille de J.M.G. Le Clézio, le touche-à-tout Samy Osta et Swanny Elzingre cultive sa veine de surf rock francophone, quelque part entre les Ventures, les B-52's et Françoise Hardy. ★★★

Nilüfer Yanya
My Method Actor
Ninja Tune

REMARQUÉE EN PREMIÈRE PARTIE d'Adele, cette chanteuse et guitariste accomplie puise toujours dans ses références jazz et trip hop, tout en balançant nonchalamment des riffs ultra-abrupts. Beau mélange! ★★★

Suuns
The Breaks
Joyful Noise/Modulor

POUR CE SEPTIÈME ALBUM, le passionnant trio canadien reste fidèle à sa voie expérimentale, triturant plus que jamais les machines et les synthétiseurs afin d'envaper ses guitares de nimbes psychés. ★★★½

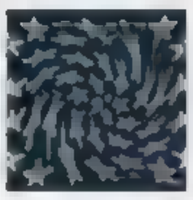
Gonzales
Gonzo
Gentle Threat

FIDÈLE à sa vocation performative, le pianiste virtuose renoue avec son spoken word confessionnel pour cet album au lyrisme percutant, déployé sur des instrumentaux mémorables comme "Fidelio" et "Cadenza". ★★½

Pampa Folks
It Starts With the End of the World
Tipee

COLLABORATEUR notamment de Devendra Banhart et d'Arcade Fire, Thomas Lavernhe réussit le virage du second album en s'aventurant avec dextérité entre americana et exotica. C'est encore l'été. ★★½

Toro Y Moi
Hole Erth
Dead Oceans



HUITIÈME ALBUM pour Chaz Bear, qui ne se prive d'aucune (més)alliance, entre rap et punk, pour rendre hommage à l'une des figures de la contre-culture sixties, Stewart Brand, auteur du *Whole Earth Catalog*. ★★½

Marie Modiano et Peter Von Poehl
Capri - Ballad of the Spirits
Nest and Sound/Modulor

INSPIRÉ PAR LES ARTISTES ayant hanté l'île de Capri, cet album ultra-poétique et polyglotte, signé par le couple franco-suédois tâte autant de la pop seventies que du blues hérité du sud états-unien. ★★★

SÉLECTION: SOPHIE ROSEMONT

LIVE

COOL BRITANNIA

Blur
Live at Wembley Stadium
PARLOPHONE
★★★½

CE REMARQUABLE DOUBLE LIVE réunit 27 titres interprétés par Blur les 8 et 9 juillet 2023 sur la scène du Wembley Stadium devant 150 000 fans au total. Les deux premiers morceaux, "St. Charles Square", extrait du dernier album (2023), et "There's No Other Way", issu du premier (1991), donnent d'emblée le ton : le groupe propose un voyage spatiotemporel dans son répertoire (seul le disque *The Magic Whip* n'est pas représenté), autant qu'il rend hommage, d'une certaine manière, aux différentes partitions de la brit pop dont il demeure le plus digne des représentants, les frères Gallagher ayant déclaré forfait : pop songs bien léchées ("Girls and Boys", "Coffee & TV"), brûlots punk en héritage ("Advert", "Popscene"), pièces cafardeuses *made in fog* ("This Is a Low", "Under the Westway")... La formation n'a donné aucune indication quant à son avenir, souhaitons que ce festin royal ne fasse pas office de testament à l'anglaise.

DENIS ROULLEAU

© JASON AL TAAN - MOLLY DANIEL

JAZZ

Alvin Queen Trio

Feeling Good

STUNT

On ne change pas une formule qui gagne. Tout au plus change-t-on d'équipe... Après avoir cartonné en trio il y a trois ans avec *Night Train to Copenhagen,* le batteur Alvin Queen recrute deux nouveaux complices aguerris au trio piano jazz traditionnel (les Américains Carlton Holmes et Danton Boller, respectivement au piano et à la basse), et remet ça en déroulant un répertoire aussi original que réjouissant. Tout au long de ce *Feeling Good* qui porte plutôt bien son titre, le batteur d'Horace Silver (à la place de Billy Cobham !), George Benson ou Stanley Turrentine, pour ne citer qu'eux, alterne covers (dont deux tueries de Cedar Walton) et thèmes de comédies musicales avec, à une ou deux subtiles ballades près, le seul souci de tout faire diaboliquement swinguer. *Back to basics.*

PHILIPPE BLANCHET

Esperanza Spalding & Milton Nascimento

Milton + Esperanza

CONCORD/UNIVERSAL

Depuis le début de sa carrière, Esperanza Spalding n'a eu de cesse de reculer les frontières du jazz contemporain.
Cet étincelant album en compagnie du grand artiste brésilien, Milton Nascimento, en est une nouvelle preuve. Pour ce *Milton + Esperanza* gravé l'année dernière à Rio, la bassiste a mis les petits plats dans les grands en enrichissant sa formation habituelle de plusieurs musiciens brésiliens et d'une pléiade d'invités prestigieux (Dianne Reeves, Paul Simon, Carolina Shorter, ou l'incontournable Shabaka Hutchings), puis en assemblant pour tout ce petit monde un répertoire fleuve composé de créations originales, de standards brésiliens et de surprenantes reprises, des Beatles ("A Day in the Life"), de Michael Jackson ("Earth Song") ou de Wayne Shorter ("When you Dream"). Un gros coup de chaud.

P.B.

Giovanni Guidi

A New Day

ECM

Lieutenant du trompettiste Enrico Rava sur plusieurs de ses formations, Giovanni Guidi a logiquement trouvé sa place dans le gotha des pianistes européens de sa génération et a enregistré sous son nom une poignée d'albums de toute beauté, notamment en trio avec le génial bassiste Thomas Morgan (Bill Frisell, John Abercrombie, Steve Coleman...) et le batteur João Lobo, musicien tout terrain à la discographie déjà longue comme un jour sans pain. Pour ce nouvel enregistrement ECM, le pianiste transalpin n'a pas hésité à renforcer ce trio gagnant en mobilisant le saxophoniste américain James Brandon Lewis, auteur il y a peu d'un album renversant pour Impulse. Le résultat – un jazz tout en subtilité et douceur, tout en légèreté et inventivité – frise souvent la magie, à l'image du dernier titre, "Wonderland". Tout est dit.

P.B.

© DR

HUGH COLTMAN

NOUVEL ALBUM

GOOD GRIEF

Six ans après son dernier album solo *Who's Happy ?*, l'une des plus belles voix du rock et du jazz est de retour avec son nouvel album ***Good Grief***. Dans son sixième album, **Hugh Coltman** lutte avec ses ombres.
Deuil, rôle de père, crise de la cinquantaine et vertige de l'époque : le crooner rock à l'accent so british ne triche pas. Parées de jazz, de folk et de blues, ses chansons poétiques en diable vous touchent en plein cœur. Et si la crise avait du bon ? *« Écrire ces trucs là ça m'a libéré »* révèle Hugh Coltman. Album de crise, Good Grief ? Oui, mais loin d'être totalement noir. Il y a de la résilience et de l'amour dans ces chansons livrées au tournant de la quarantaine, l'envie d'assumer ses fragilités en tant qu'homme et père, comme si Hugh faisait le deuil de son « moi » d'avant, celui qui se prenait pour Roger Daltrey des Who s'époumonant sur des riffs de blues-rock.
Intense et incandescent.

Sortie 23 août
Format Vinyle, CD Digipack et digital

EN CONCERT AU THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE
PARIS 30 SEPTEMBRE

JAZZ RollingStone TSFJAZZ M

TRÉSOR ENTERRÉ

L'imposture

Comment des musiciens britanniques se sont fait passer pour le nouveau Fleetwood Mac. **Par BERTRAND DEVEAUD**

DES HISTOIRES extravagantes et même insensées, le rock en a vécu beaucoup. Mais jamais comme celle-ci. *"Ça faisait la une des journaux. On était pris dans la tempête"*, a déclaré Elmer Gantry, le chanteur, qui semble ne s'en être toujours pas remis. L'origine de cette histoire remonte au 20 octobre 1973, à Lincoln (Nebraska). Ce jour-là marque la fin précipitée de la tournée de Fleetwood Mac. Depuis le départ de Peter Green (mai 1970), le groupe a subi tout un tas de problèmes. D'incessants changements de formation, l'embrigadement du guitariste Jeremy Spencer dans une secte, l'alcoolisme de l'autre guitariste Danny Kirwan, les problèmes conjugaux du couple Christine et John McVie et, pour couronner le tout, la révélation de la liaison de Bob Weston (guitare) et Jenny Boyd, l'épouse de Mick Fleetwood, en pleine tournée. Dévasté, celui-ci décrète que le concert de Lincoln sera le dernier, et annule les vingt-six dates qui restent. Un coup de tonnerre dans le monde du rock, et un désastre financier pour les promoteurs et le manager, Clifford Davis. Aux commandes de Fleetwood Mac depuis 1967, Davis en a déjà beaucoup vu. Là, c'est le coup de trop. *"Je n'ai pas trimé toutes ces années, avec ce que j'ai dû supporter, pour tout perdre à cause des caprices de musiciens irresponsables,* déclara-t-il à l'époque. Ajoutant : *le nom "Fleetwood Mac" m'appartient. Rien ne m'interdit d'engager de nouveaux musiciens"*. Davis demande au groupe Legs, qui vient de sortir un premier single ("So Many Faces") et qu'il a sous contrat, de former ce qu'il appelle The New Fleetwood Mac. Au sein de Legs, Elmer Gantry, déjà remarqué par Mick Fleetwood sur la scène blues de Londres. Pour Davis et Fleetwood, c'est la solution idéale. Ils se mettent d'accord pour faire repartir la tournée américaine de Fleetwood Mac avec un nouveau line up. *"Mick nous a proposé le job, confirmant la proposition de Davis,* raconte Gantry. *Il ne pouvait pas répéter avec nous, mais a promis de nous rejoindre aux États-Unis. Arrivés là-bas, pas de Mick. Impossible de nous présenter sous le nom du groupe alors qu'aucun membre original n'est là."* Davis leur précise qu'ils n'ont pas le choix. *"On avait été manipulés, on ne pouvait plus reculer"*, s'insurge Gantry. The New Fleetwood Mac démarre, malgré lui, sa tournée US le 16 janvier 1974, à Pittsburgh. Rich Engler, le promoteur du show, se rend compte de l'imposture à la dernière minute. *"La salle était pleine. Un groupe attendait en backstage. Les roadies, sûrement. Je demande à Davis quand les musiciens doivent arriver. Il me répond :* 'C'est eux, le nouveau Fleetwood Mac.' *Pour moi, hors de question de les laisser jouer. Le ton est monté, on a failli se bagarrer, la sécurité nous a séparés. Entre-temps, le groupe était sur scène. Dès le premier titre, "Rattlesnake Shake", le public a adoré. Ce n'était pas le vrai Fleetwood Mac, mais ils étaient bons."*

La tournée se poursuit. Le public en redemande : *"Après le concert de Jacksonville, Joe Walsh nous a félicités : je ne sais pas qui vous êtes, mais vous êtes un putain de super-groupe"*, se souvient Gantry.

Forcément, la vérité finit par éclater. Les dernières dates sont annulées. La suite se réglera au tribunal. Des années de procès pour savoir à qui appartient le nom du groupe et quelles sont les responsabilités des uns et des autres dans cette affaire.

En attendant, le retour à Londres du combo est compliqué. Fleetwood se répand en critiques dans la presse et dans le métier. Ce qui provoque l'indignation d'Elmer Gantry : *"Mick est un lâche. Jamais il n'a osé nous dire ce qu'il manigançait."* Et du bassiste, Paul Martinez : *"Il a même prétendu qu'il ne nous connaissait pas."*

Davis, l'homme par qui le scandale est arrivé, leur permet de se relancer : le groupe a un énorme potentiel. Très vite, ils enregistrent, sous le nom de Stretch, une chanson "Why did you did it?", dédiée à Mike Fleetwood. *"Pourquoi as-tu fait ça ? Ce n'est pas un hasard, tu avais tout planifié... Pourquoi as-tu fait ça ?"* Un titre vengeur, mais surtout une superbe chanson de soul funk blanc (nº 16 en Grande-Bretagne en 1975), dans la lignée de l'Average White Band. Malgré quatre bons albums (dont *Forget the Past*, le dernier, publié en 1979), la formation ne survivra pas aux changements de musiciens, de style musical, de tensions internes, comme si l'expérience Fleetwood les avait, en quelque sorte, marqués à jamais.

New or fake?

Comment The New Fleetwood Mac a-t-il pu assurer une demi-douzaine de dates aux États-Unis en 1974 sans éveiller les soupçons ? *"À l'époque, il n'y avait pas de réseaux sociaux, pas d'internet,* rappelle Rich Engler, promoteur US du groupe. *À moins d'être un super-fan de Fleetwood, on ne les écoutait qu'à la radio ou sur disque. Difficile de savoir que ce n'était pas eux. La première personne à s'en apercevoir était Rex Rutkoski, journaliste au* Valley News. *Il m'a dit :* 'Qu'est-ce que c'est ce groupe ? Ce n'est pas Fleetwood Mac.' *Quand j'ai appelé l'agence qui gérait le concert de New York pour les prévenir, ils ne m'ont pas cru."* Il a fallu attendre le show de New York, le 26 janvier, et la venue d'un reporter de *Rolling Stone*, pour que l'affaire soit dévoilée au grand public.

© ILLUSTRATION ALAIN FRETET

Black Snake Moan

Lost in Time

AREA PIRATA

★★★½

Bien plus que psychédélique

L'Italie nous nourrit d'artistes assez fantastiques et ils se rendent un peu plus visibles dans l'Hexagone en ce moment. Pour son troisième album, Black Snake Moan garde le blues de la chanson de Blind Lemon Jefferson qui lui a donné son nom, mais point de moiteur ici. Marco Contestabile – puisque le groupe, c'est lui – propose une forme personnelle de folk psychédélique, habitée de blues, donc, mais qui est sincèrement lumineuse, à l'image de "Cross the Border" qui clôt l'album. Mais avant ce final, l'homme offre, dès "Dirty Ground" gavé de reverb', des ambiances psychédéliques à savourer d'un bout à l'autre. On retient subjectivement "Come on Down" cool et hypnotique, mais le hippie "Shade of the Sun" est tout aussi savoureux. Comme les autres.

SILVÈRE VINCENT

MeShell Ndegeocello

No More Water: The Gospel of James Baldwin

BLUE NOTE

★★★

Commémoration

Ainsi que l'indique sans ambages son titre, ce nouvel album de la musicienne américaine tient son inspiration de l'écrivain américain qui aurait fêté ses 100 ans cette année si un cancer de l'estomac n'avait pas eu raison de lui en décembre 1987. Son œuvre transpirant dans tant de chapitres et de strophes la condition des Afro-Américains ne pouvait que croiser les propres déterminations de MeShell Ndegeocello, a fortiori quand elles la renvoyaient parfois quasi frontalement à des souvenirs personnels. Restait, derrière les belles et nobles intentions, à éviter de tomber dans le piège du pesant, intimidant ou excluant. C'est précisément l'objectif atteint tant la Berlinoise de naissance n'oublie jamais (à l'exception peut-être d'inclusions de spoken word par trop systématique) de mêler ses mots à des humeurs musicales (pop, jazz, rock, world) qu'elle maîtrise toujours à merveille.

XAVIER BONNET

The Dead Daisies

Light 'Em Up

SPV

★★★

Dites-le avec des fleurs

Nouveau changement de personnel chez The Dead Daisies, avec le retour de John Corabi derrière le micro. Avec son grain de voix caractéristique, l'ex-Mötley Crüe montre avec *Light 'Em Up* qu'il est toujours pleinement qualifié pour interpréter les perles hard rock du super-groupe. Avec les riffs puissants des acolytes Doug Aldrich et David Lowy, le groupe est paré pour un nouvel album de hard rock traditionnel, parfait pour enfourcher sa bécane ("I'm Gonna Ride") et prendre la route au propre comme au figuré ("My Way and the Highway"). Puissant sans être outrancier, traditionnel sans être rétro, The Dead Daisies perpétuent la tradition tout en y apportant leur griffe, présente sans être envahissante. Il en résulte un *Light 'Em Up* simple et réjouissant.

MATHIEU DAVID

© DR

QUEEN

We Are The Champions

En cette période olympique, nul doute que tout un chacun se doit de connaître ce "Pomp and Circumstance" du rock, hymne à la victoire, grandiloquent comme il se doit, et diffusé dans tous les stades de la planète depuis sa sortie en 1977.

Par PHILIPPE BARBOT

CE SOIR DE MAI 1977, à Stafford, Angleterre, le groupe croyait avoir mis la rituelle note finale à son concert. Selon l'usage, les musiciens s'étaient retirés de scène, en attendant les traditionnels rappels qui les verraient revenir triomphants, les bras en l'air. Comme d'habitude. Mais au lieu des conventionnels "encore" ("*more*" dans la langue de Queen) scandés sur l'air des lampions, voilà que le public entonne un tout autre air : "You'll Never Walk Alone", une chanson qui est aussi un véritable symbole. Écrite dans les années 1940 par la paire américaine Rodgers et Hammerstein pour la comédie musicale *Carousel*, elle a été reprise par le groupe Gerry and the Pacemakers, avant de devenir l'hymne des Reds, l'équipe de foot de Liverpool. Émus, Freddie Mercury et Brian May (*"J'en ai eu la chair de poule et je n'en ai pas dormi de la nuit"*, confiera plus tard ce dernier) décident de rendre la pareille à leurs fans en leur dédiant une de leurs nouvelles compositions. Ou plutôt deux, "We Are the Champions" et "We Will Rock You".

"On est les champions, mon pote !" Déclamé ainsi, le refrain peut sembler aussi simplet que fanfaron. Pourtant, c'est bien dans un esprit de partage que Freddie Mercury affirme l'avoir conçu. *"Je voulais une chanson participative, un morceau sur lequel nos fans puissent se défouler,* expliquera-t-il. *Bien entendu, je lui ai ajouté un côté théâtral bien plus subtil que ce que l'on retrouve d'habitude dans la plupart des chansons de foot, mais ça reste un morceau conçu pour que les masses se l'approprient."*

Les masses, c'est le mot. La chanson deviendra un tube mondial, et pas que dans les stades. À tel point que de nombreux exégètes, psychologues ou musicologues de tout poil, se pencheront très sérieusement sur le phénomène. D'abord, la mélodie est accrocheuse et reste aisément en tête, bien plus facilement que des trucs comme "YMCA" des Village People ou "The Final Countdown" d'Europe. Ensuite, le texte prône l'effort, la résistance face à l'adversité et, pour employer un terme désormais à la mode, la résilience. Enfin le pronom "*we*" permet à toute personne qui entonne la chanson de la prendre à son compte. Le groupe ne fait qu'un avec son public.

C'est sur le même principe convivial que Brian May a pondu "We Will Rock You". Moins sophistiquée mélodiquement, mais tout aussi efficace, avec son tempo à marteler des pieds et des mains, sa harangue a cappella, ses chœurs martiaux et le désormais classique solo de guitare de son auteur.

Les deux morceaux paraîtront le 7 octobre 1977, couplés sur le même single, avant d'ouvrir le sixième album de Queen, *News of the World*, quinze jours plus tard. Un binôme qui sera désormais indissociable sur scène, comme lors du mémorable festival Live Aid de Wembley, le 13 juillet 1985.

"We Are the Champions", souvent décrit comme le plus grand hymne sportif de tous les temps, connaîtra pourtant quelques mésaventures. En 2016, Donald Trump, le fan de rock bien connu, s'emparera de la chanson pour illustrer sa campagne électorale, sans évidemment en demander l'autorisation, ce qui provoquera l'ire légitime de Brian May. Certains commentateurs, bien ou mal intentionnés, verront dans le morceau une antienne pro-gay, ce qui conduira le dénommé Gigi Becali, l'homophobe président du club de foot Steaua Bucarest à en interdire la diffusion dans son stade, en affirmant : *"À la place de cette musique satanique, nous passerons désormais des morceaux religieux."*

La chanson sera illustrée par deux clips vidéo, dont l'un tourné live avec des figurants du fan-club de Queen par le réalisateur Derek Burbidge. Une autre version débute en noir et blanc, avant de se coloriser au gré de l'arrivée des instruments. À l'occasion du 40e anniversaire de l'album, Universal publiera, en octobre 2017, des versions alternatives de la chanson, dont des chorus de guitare différents du morceau original.

Les reprises, hommages et autres, ne manqueront pas, avec des interprètes aussi éclectiques que, en vrac, Liza Minnelli, Dolly Parton, Katy Perry, Green Day et, évidemment, Adam Lambert, remplaçant de Mercury, qui en enregistrera une version avec le groupe, destinée à recueillir des fonds pour l'Organisation mondiale de la santé, à l'époque du Covid-19.

Et en France, vous en connaissez la version ? *"On est les champions, on est les champions, on est, on est, on est les champions !"* Mais c'est pas le même folklore... ®

© DR

The Georgia Thunderbolts

Rise Above It All

MASCOT

★★★

Souvenirs

L'avenir du rock sudiste, The Georgia Thunderbolts? Voilà qui doit bien les faire marrer, nos gars de Rome en... Géorgie, eux qui n'hésitent pas à rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, des bouteilles de bière (vides!) constituaient la première réaction à ce qui sortait de leurs micros et guitares. Ce second album respecte et déroule tous les codes du genre avec une facilité évidente: compositions solides, riffs et solos fiévreux, batterie qui ne connaît pas le mode économie et chant refusant de choisir entre testostérone et sentimentalité. Peu importe alors que les vidéos fassent encore la part belle à des donzelles en short en jean troués, quand elles ne donnent pas la main à leur amoureux au soleil couchant au gré d'une promenade à travers les dunes d'une plage. L'essentiel est ailleurs. *Rock on, dudes!*

XAVIER BONNET

Tindersticks

Soft Tissue

CITY SLANG/PIAS

★★★

Entre rock et soul

Toujours cet étrange groove presque inquiétant, le timbre de Stuart A. Staples narrant ses contes opaques et métaphoriques, accompagné des chœurs de la soul woman britannique, Gina Foster: la somptueuse ouverture de "New World" confirme que pour son quatorzième album, la fine équipe de Tindersticks sait renouveler sa formule. Quand le romantisme scandé "Nancy" fait mouche, "Always a Stranger" brille par son folk d'éternel exilé, "Turned My Back" par sa soul gospel, avant que "Soon to Be April" conclue ce voyage intérieur sur la douceur des violons. Écrit entre la Grèce, Londres (pour les cordes et les cuivres) et la Creuse, terre d'adoption de Staples, *Soft Tissue* raconte notre persistante vulnérabilité face la condition humaine.

SOPHIE ROSEMONT

Mercury Rev

Born Horses

BELLA UNION

★★★½

À cheval!

Définir la véritable nature d'un album de Mercury Rev? Difficile... Parler à propos de ce *Born Horses* de pop éthérée, de symphonie pastorale où cordes, piano, et cuivres prennent un malin plaisir à défier la gravité pour s'envoler vers des sphères sans cesse plus hautes? Mouais, y'a de ça en effet. Beaucoup même. Tout juste pourrait-on ajouter que l'on n'a pas le souvenir que ces mêmes cuivres – trompette, saxophone – aient été déjà aussi présents dans les maillages musicaux de Jonathan Donahue et Sean "Grasshopper" Mackowiak, les deux piliers du groupe toujours à la barre trente-cinq ans après sa création. Mais la mémoire n'étant pas toujours notre meilleure alliée, on ne s'avancera pas davantage sur ce terrain-là. Chacune des huit dentelleries de *Born Horses* sur lesquels plane la voix susurrée de Donahue est un ravissement auditif.

X.B.

© DR

Michelle David & the True-tones

Brothers & Sisters

KICKS

★★★★

Fondamentaux soul

Retrouver Michelle David et ses True-tones est un pur bonheur annoncé. La New-Yorkaise installée aux Pays-Bas a coché toutes les cases pour un respect définitif : chant à l'église dès 4 ans, premier groupe à 5, puis comédie musicale à Broadway et collaboration avec Diana Ross. Septième album, *Brothers & Sisters* enfonce le clou là où ça fait du bien. Alors difficile de sortir un titre plutôt qu'un autre, on est clairement au niveau Motown/Stax des grandes heures : de la soul de "Little Girl" ou "Sweet Spirit" au rhythm'n'blues de "Brothers and Sisters" ou "If You Don't Try", avec du blues ("More Grace"), le tout saupoudré de gospel. Rien ne manque, ni le groove ni les cuivres. C'est purement magique, cette voix est magique, l'album est magique. **SILVÈRE VINCENT**

The The

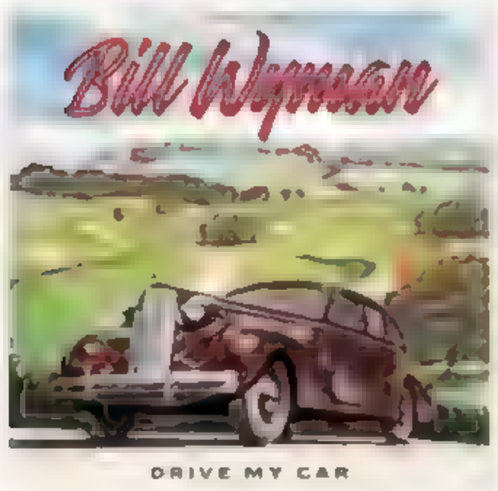
Ensoulment

CINÉOLA/EARMUSIC

★★★

Orfèvrerie

Matt Johnson avait donné de ses nouvelles à pas mesurés, avant qu'un retour sur scène célébré par le live *The Comeback Special*, il y a trois ans, ne laisse présager d'un peu plus concernant The The, à moins que la "résurrection" du groupe par le biais de "This Is the Day", sur la BO de *Gardiens de la galaxie 3*, n'ait précipité les choses. Au final, cet inespéré *Ensoulment* met fin à presque un quart de siècle de désert sonore en matière d'album studio du groupe (*NakedSelf*, février 2000) et l'événement se suffirait à lui-même si Johnson n'avait décidé de traduire son regard introspectif et désabusé sur le monde par douze petites orfèvreries de pop, tour à tour feutrées ou plus théâtrales, chroniques et critiques d'un quotidien qu'il s'efforce d'évidence de ne pas le laisser lui filer entre les doigts. **XAVIER BONNET**



Bill Wyman

Drive My Car

BMG

★★★½

Tulsa shuffle

On ignore si le fait d'avoir participé au *Hackney Diamonds* de ses anciens acolytes l'a inspiré d'une quelconque façon, mais les faits sont là : à 87 ans, Bill Wyman est de retour aux affaires et on ne peut que s'en réjouir. L'analogie s'arrête là. Rien de stonien dans le nouvel opus de leur bassiste historique. Juste une collection de chansons cool et bluesy, dont le dénominateur commun est un shuffle à la J.J. Cale dont Wyman revendique l'influence. Entre reprises et compositions, notre héros déroule un disque parfait pour un road trip à travers une Amérique imaginaire. Dylan ("Thunder on the Mountain"), Taj Mahal ("Light Rain") ou encore Chuck E. Weiss ("Two Tone Car") figurent au menu de ce *Drive My Car* au groove irrésistiblement contagieux. Encore ! **ALAIN GOUVRION**

Laurie Anderson

Amelia

NONESUCH

★★½

En plein vol

La dernière fois que nous avions écouté un disque de Laurie Anderson, c'était en 2018, quelques mois avant que la pandémie change le monde, vidant le ciel de ses avions. Passionnée depuis toujours par les destins de femmes puissantes, la musicienne américaine nous invite à bord du dernier vol d'Amelia Earhart, en juillet 1937, dont elle ne reviendra pas. Outre ses fidèles complices (Anohni au chant, Marc Ribot à la guitare, Tony Scherr à la basse…), Anderson s'entoure de l'Orchestre philharmonique de Brno, se chargeant du violon et des claviers comme de la production. Et on se laisse embarquer par ces 22 pistes aussi conceptuelles que narratives, nourries d'extraits de journaux intimes et de télégrammes envoyés par la pilote à son mari. **SOPHIE ROSEMONT**

The Deslondes

Roll it out

NEW WEST

★★★

Just good old boys

Cinquième album pour ces cinq gamins de La Nouvelle-Orléans. Depuis le campus de leur fac et liés par l'amour de Woody Guthrie, ils ont formé les Deslondes, groupe égalitaire dont les textes, mélodies et choix artistiques naissent toujours d'un travail collectif. De fait, avec des compositions essentiellement acoustiques, le groupe offre une americana des plus honorables. De Dylan aux Guthrie – Woody et Arlo – on entre de plain-pied dans ce genre d'endroit où l'on bat la mesure au talon sur un sol poussiéreux. Populaire et sincère, le vrai propos d'une musique country. C'est authentique et sobre, enjoué et communicatif, avec ce côté "Love is All" syncopé qui reste en tête et prend un goût de reviens-y. **CHARLES BLOCH**

The Heavy Heavy

One of a Kind

ATO

★★★½

Poids lourds

Leur premier EP, en 2022, affichait déjà de bonnes dispositions : une cascade de mélodies au grain pop néo-60's, entre The Band et The Hollies. Deux ans plus tard, le duo british (Georgie Fuller, chant, et William Turner, guitare-voix), après avoir ouvert sur scène pour Band of Horses, passe au format long. Enregistré à domicile, à Brighton, *One of a Kind* contient 12 morceaux, tous imbriqués d'harmonies vocales solaires carillonnant comme un feu d'artifice sur la plage de galets de la ville balnéaire. Sur "Happiness", la voix haute et magnifique de Georgie Fuller rappelle celle de Cass Elliot des Mamas and the Papas. Fin slideman et vocaliste lumineux, William Turner s'inscrit à la croisée d'un David Crosby et d'un Peter Green ("Miracle Sun"). Avec "Because You're Mine", le duo ne cache pas son admiration pour les Stones de *Goats Head Soup*. Soutenus par un songwriting haut de gamme, The Heavy Heavy impose avec une grâce infinie son classic rock vintage définitivement increvable. **PHILIPPE LANDLEST**

© DR

Hugh Coltman

Good Grief

SONY

★★★½

Introspection

Hugh Coltman est plutôt un homme discret, mais avec une énorme carrière s'étalant sur déjà trente ans. S'il a commencé dans des groupes de rock, c'est ensuite vers le jazz qu'il s'est tourné et, reconnu par ses pairs, il recevra même deux Victoires en tant que vocaliste en 2017 et 2023. Mais l'homme est aussi auteur et compositeur, et revient, enfin, six ans après son dernier album solo, *Who's Happy?*, avec *Good Grief*, où l'introspection est de mise. Volontiers rock et pop, accents folks et jazz, ce nouvel opus est d'une rare densité, qu'elle soit musicale ou poétique. Coltman y affine les mots et les accords, jouant sur les clairs-obscurs, évoquant sa vie, à cœur ouvert. Voix de crooner sur des arrangements élégants mais toujours épurés, que demander de plus? **BELKACEM BAHLOULI**

Nada Surf

Moon Mirror

NEW WEST

★★★

Tradition slacker

Trois décennies se sont écoulées depuis ses débuts au sein de l'industrie de la musique et pourtant, Nada Surf ne semble pas avoir du tout perdu son enthousiasme à tâter du riff. Ni à cultiver ce croisement à la fois singulier et familier entre rock slacker et power pop. Rejoints par Louie Lino aux claviers, le batteur Ira Elliot et le bassiste Daniel Lorca suivent toujours les pas du guitariste Matthew Caws, lequel officie tant au chant qu'au songwriting. Au programme,

Nada Surf

11 morceaux enregistrés aux prestigieux Rockfield Studios gallois, au côté de Ian Laughton, collaborateur pérenne de Supergrass. Tous s'avèrent d'une honnêteté sans esbroufe évoquant, de "In Front of Me Now" à "X Is You", ce qui nous lie à l'autre en dépit du temps qui passe et des aléas sentimentaux. Pour résumer, ils n'ont vraiment pas fini d'être... populaires! **S.R.**

© MATTHEW CAWS - DR

AGENDA CONCERTS-FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles ! **Par SAMUEL REGNARD**

ELDORADO AMERICANA FESTIVAL

7/9 - **Vancé**

Un festival de musiques américaines... en France ! Et à deux heures de la capitale en plus. La première édition du Eldorado Americana Festival vous propose de venir voir et écouter Dylan LeBlanc, les Lowland Brothers, Emily Nenni, Jackson & Levi Scribner, et bien plus encore... Une belle affiche, qui n'a pas encore dévoilé toutes ses richesses. *Rolling Stone* en tout cas répondra présent !

TRAVIS
1/9 - **Paris** - Trianon

BLEACHERS
2/9 - **Paris** - Olympia

THE TESKEY BROTHERS
2/9 - **Paris** - Salle Pleyel

MUDHONEY
3/9 - **Paris** - Trabendo
4/9 - **Ramonville** - Bikini

LES SEA GIRLS
5/9 - **Paris** - Badaboum

PETER DOHERTY
5/9 - **Morlaix** - Sew
7/9 - **Mérignac** - Krakatoa

TSAR
6/9 - **Nantes** - Ferrailleur

CLAIRE DAYS
6/9 - **Paris** - Boule noire

CRACK CLOUD
7/9 - **Paris** - Maroquinerie
19/9 - **La Rochelle** - Sirène

ALTIN GÜN
7/9 - **Lyon** - Épicerie Moderne
8/9 - **Montpellier** - Rockstore
13/9 - **Ramonville** - Bikini
14/9 - **La Rochelle** - Sirène
15/9 - **Caen** - Cargo

GIRL IN RED
11/9 - **Paris** - Zénith

YANNIS & THE YAW
11/9 - **Paris** - Alhambra

MOLLY PAYTON
12/9 - **Paris** - Boule noire

PETER PETER
12/9 - **Paris** - Point éphémère

ROAR
12/9 - **Paris** - Petit Bain

AVG
11/9 - **Paris** - Hasard ludique

12/9 - **Rennes** - Ubu
13/9 - **Bordeaux** - Rock School Barbey

RICHARD HAWLEY
12/9 - **Lyon** - Épicerie moderne
14/9 - **Rouen** - 106
15/9 - **Tourcoing** - Grand Mix
16/9 - **Paris** - Trianon
18/9 - **Bordeaux** - Rock School Barbey

OCEAN ALLEY
12/9 - **Paris** - Cigale

KING HANNAH
12/9 - **Paris** - Maroquinerie
24/9 - **Rouen** - 106

TWIN TRIBES
13/9 - **Paris** - Petit Bain

BLOOD RED SHOES
13/9 - **Paris** - Gaîté lyrique

MCLUSKY
14/9 - **Paris** - Point éphémère

TORS
14/9 - **Paris** - Boule noire

SUUNS
15/9 - **Lyon** - Épicerie moderne
16/9 - **Marseille** - Espace Julien
17/9 - **Paris** - Trabendo

PEDRO THE LION
15/9 - **Paris** - Petit Bain

DYLAN LEBLANC
17/9 - **Paris** - Maroquinerie
19/9 - **Tourcoing** - Grand Mix

FINK

18/9 - **Montpellier** - Rockstore
19/9 - **Marseille** - Espace Julien
22/10 - **Paris** - Trabendo (complet)
23/10 - **Tourcoing** - Grand Mix

Fink est de retour avec l'album *Beauty in Your Wake*, qu'il présente via une tournée. De quoi nous offrir un beau moment mélodique, entre folk, électronique et sonorités plus organiques.

BILL CALLAHAN (SMOG)
17-18/9 - **Paris** - Café de la danse

YÏN YÏN
17/9 - **Annecy** - Brise Glace

STILL CORNERS
17/9 - **Mérignac** - Krakatoa

JAMES HERSEY
18/9 - **Paris** - Backstage by the Mill

THE BLACK ANGELS
18/9 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai

KIM GORDON
18/9 - **Paris** - Théâtre national de Chaillot

THE CHAMELEONS +
THE WEDDING PRESENT
19/9 - **Lyon** - Épicerie moderne
20/9 - **Paris** - Cabaret sauvage

FESTIVAL ATMOSPHÈRES

9-13/10 - **Courbevoie**

Une treizième édition toujours centrée sur les enjeux et solutions liées au développement durable. Le festival pionnier pour un monde plus durable et juste, en harmonie avec la nature et toujours gratuit, prévoit rencontres, avant-premières, spectacles et expositions, pour les grands... mais aussi les petits !

© ALYSSE GAFKJEN - DR

21/9 - **Tourcoing** - Grand Mix

TOMMY LEFROY
20/9 - **Paris** - Étoiles

THE DRIVER ERA
20/9 - **Ramonville** - Bikini
22/9 - **Lyon** - Transbordeur

TRAIN FANTÔME
20/9 - **Paris** - Maroquinerie

THE DANDY WARHOLS + THE BLACK ANGELS
21/9 - **Paris** - Olympia

FEBUEDER
21/9 - **Paris** - Pop Up du Label

THE MISSION
23/9 - **Paris** - Petit Bain
24/9 - **Toulouse** - Rex

KALANDRA
23/9 - **Nancy** - L'Autre Canal

PORCHES
24/9 - **Paris** - Point éphémère

RUMOURS OF FLEETWOOD MAC
24/9 - **Paris** - Cigale

JULIA JACKLIN
24/9 - **Paris** - Scala

FEEDER
24/9 - **Paris** - Café de la danse

THE HU
24/9 - **Caluire-et-Cuire** - Radiant-Bellevue

REAL ESTATE
24/9 - **Paris** - Trabendo

SEAFRET
25/9 - **Paris** - Maroquinerie

JOHNNIE CARWASH
25/9 - **Paris** - Maroquinerie

SLIFT
26/9 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai
28/9 - **Annecy** - Brise Glace

PETER BRODERICK
26/9 - **Paris** - Le Centquatre

RAVAGE CLUB + FUTURE EXES
27/9 - **Roubaix** - Cave aux poètes

COVERTRAMP
27/9 - **Lille** - Théâtre Sébastopol

ASTRAL BAKERS
27/9 - **Le Mans** - Saulnières

THE SILVER LINES
27/9 - **Paris** - Boule noire

JOSEPH ARTHUR + TH DA FREAK
27/9 - **Hyères** - Théâtre Denis

BLACKBERRY SMOKE
28/9 - **Paris** - Olympia

SAM EVIAN
28/9 - **Paris** - Café de la danse

BEN HARPER
28/9 - **Toulouse** - Bijou

JOE JACKSON
30/9 - **Paris** - Cigale

CAMERA OBSCURA
30/9 - **Paris** - Maroquinerie

AURORA
30/9 - **Paris** - Olympia

THE LEMON TWIGS
16/9 - **Paris** - Bataclan
24/9 - **Lille** - Aéronef
25/9 - **Hérouville-Saint-Clair** - Big Band Café
27/9 - **Bordeaux** - Rock School Barbey

FESTIVAL L'ESTIVAL

20/9-6/10 - **Poissy**

Maëlle, Ycare, Jeanne Added, Christophe Willem, Keziah Jones, Pépite, Blaubird, Conscience, Imparfait...
37e édition pour l'événement qui se déroule dans le théâtre de Poissy, avec une programmation francophone lumineuse et également dédiée à la scène émergente. De quoi voir la rentrée scolaire autrement.

MaMA MUSIC & CONVENTION

16-17-18/10 - **Paris** - Pigalle

Si le MaMA Music & Convention s'articule autour de conférences et débats embrassant les problématiques qui gravitent autour de l'industrie musicale, la programmation, elle, reste toujours avant-gardiste: Astral Bakers, Please, Komodrag & the Mounodour, Joao Selva, Johnny Mafia, Loupe, Soft Loft, Servo, Péniche, Rori, Bibi Club, Antenn.e, Blank\\, Fishtalk, Hot Bodies, Mafalda, Melba, Skinny Fisherman, Rouperou, Shobra El General, etc.

PAT METHENY

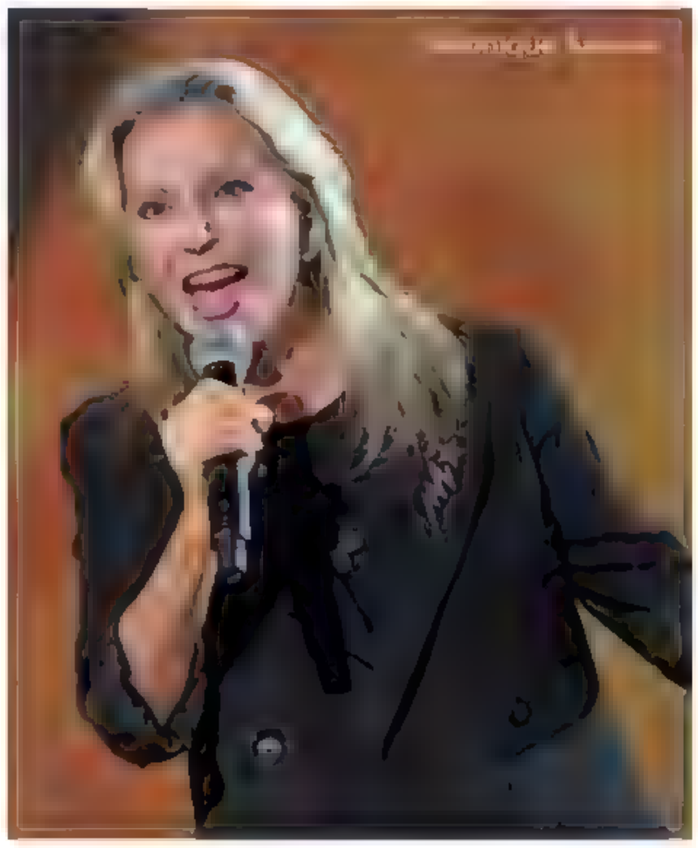
13/10 - **Paris** - Olympia

Lauréat de pas moins de 20 Grammy Awards, le guitariste et compositeur Pat Metheny a annoncé une tournée solo en parallèle de la sortie de son nouvel album, *MoonDial*, cet été. Une belle carrière de 50 ans sera à l'honneur de la setlist, entre classiques – "And I Love Her", "Don't Know Why", "Bright Size Life"... – et nouveautés, bien sûr.

NANCY JAZZ PULSATION

5-19/10 - **Nancy**

Pendant quinze jours, la 51e édition du Nancy Jazz Pulsations propose une programmation incroyable, avec quelque 100 artistes et groupes invités qui vont réchauffer l'automne de la cité lorraine. Ce sont ainsi plus de 150 concerts qui sont prévus à travers la ville et dans la région! Fidèle à son esprit d'ouverture, tous les styles seront représentés, avec évidemment du jazz, mais aussi de la pop et du rock, de l'électro et du rap, du funk, bien sûr, mais aussi du metal et de la chanson...
Au programme, donc: Véronique Sanson, Cedric Burnside, Brad Mehldau, Bernard Allison, Marion Rampal, Pat Metheny, Richard Bona, The Stranglers...



© JIMMY KATZ - 2017 TONI ANNE BARSON - ERWAN LARZUL - CAMILLE VIVIER

B.D.

I SAY YÉYÉ

La naissance du rock'n'roll à la française et des yéyés par le prisme de l'adolescence d'une bande de futures stars. Par Jeff Pourquié et Vincent Cuvellier.

Le Temps des copains

AUTEURS Jeff Pourquié (dessin) & Vincent Cuvellier (scénario)

ÉDITIONS CASTERMAN

★★★½

Paris, 1957. Une bande d'ados mordus de rock'n'roll se retrouvent au square de La Trinité. Parmi eux, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Long Chris, Jacques Dutronc, Hadi Kalafate et la belle Françoise.

PAR LORAINE ADAM

Jeff, pourquoi avoir choisi de revenir sur cette période?
Elle est intéressante car à la fois entravée et renaissante. Il y a ce conflit entre une jeunesse qui cherche à s'émanciper et un monde adulte indifférent, voire hostile à cet élan. Chaque décennie y répond différemment. Cette génération-là, dans les années 1950, ne mène pas une révolte ouverte - contrairement à 1968 -, et reste dans un mode assez sourd, malgré une apparence guillerette. On sort de la guerre, la société est empesée, rigide, pleine de principes, paternaliste... La jeunesse est sombre, mais pas tout à fait résignée car fascinée par les États-Unis, et Elvis en particulier. Mais cette entrée dans le rock'n'roll ne se fera qu'en version assez édulcorée, en version yéyé.

Qu'avez-vous souhaité mettre en avant?
Vincent souhaitait mettre en scène un récit choral version adolescente en racontant ce mélange de candeur et d'énergie. J'ai parfois pensé au *Petit Nicolas* version ado, mais des ados dont on sait qu'ils deviendront des stars, pour partie. De manière un peu plus lointaine, j'avais aussi en tête les faux raccords assumés d'*À bout de souffle*, ainsi qu'une série espagnole, *45 Tours*, sur l'ascension d'un chanteur des rues qui devient star, avec à la fois un aspect vintage et modernisé. Cela m'a également renvoyé à ma propre jeunesse ou comment le punk, la new wave, le rock alternatif ont pu allumer des étincelles en moi.

Êtes-vous nostalgique de ces années-là?
Comme il s'agit de la jeunesse de mes parents, forcément, ça renvoie à un monde dont certains traits ont subsisté dans mon enfance (plus récente, hein!) et invite à une certaine introspection, mais je n'ai pas vraiment de nostalgie, à part pour le design automobile. J'ai adoré dessiner des Panhard et autres DS!

Votre chanson emblématique de cette période?
Je me sens plus "Le Poinçonneur des Lilas" que "Le Temps de l'amour", à vrai dire. Du coup, j'aurais bien répondu par une collab' Françoise Hardy-Serge Gainsbourg: "Comment te dire adieu". Malheureusement, c'est bien postérieur. Même si je les écoute assez peu, la dimension populaire de ces artistes me touche, et s'ils ont selon moi un peu perdu leur côté rock en devenant yéyés, ils ont une "french touch" qui reste singulière.

Parlez-nous de votre collection de disques...
En tant qu'enfant des bibliothèques, j'attache peu d'importance au fait de posséder, autant les disques que les livres. Donc, j'ai peu de pièces maîtresses à part deux Django Reinhardt, un *Abbey Road* et une reprise de "Poupée de cire" par Oberkampf qui est bath.

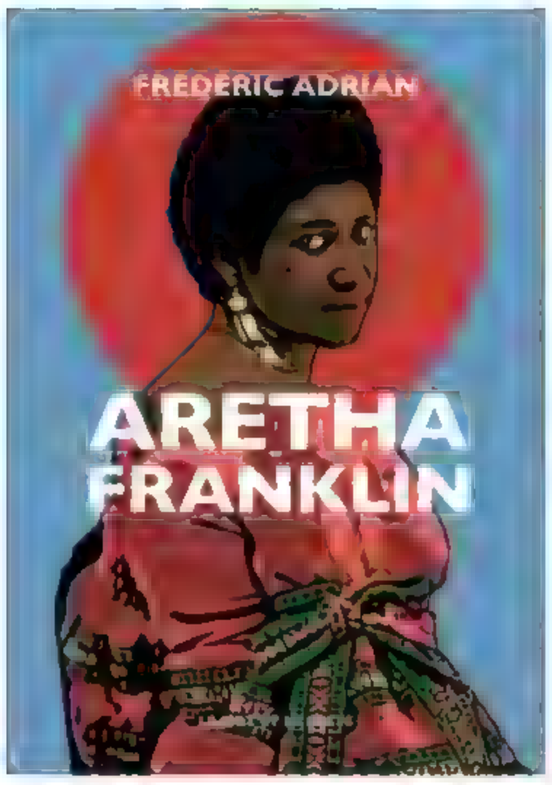
Pour qui avez-vous illustré des pochettes?
Pour des compilations Wagram (*Zic de zinc, Zic de rue...*), pour des copains comme Steve Verbeke, et surtout pas mal de pochettes de jazz manouche pour Patrick Saussois, Romane, Jérémy Dutheil et Solal Poux. Ah, j'ai aussi participé à l'édition collector du *Comme un manouche sans guitare,* de Thomas Dutronc. La boucle est bouclée! J'ai aussi eu le plaisir de travailler sur des livres-disques avec Da Silva ou Sanseverino.

Quel chanteur français vous touche particulièrement?
Je dirais Nougaro pour son côté à la fois solaire et taurin, son amour des mots, ses chansons comme des romans, et sans doute aussi un écho à ma jeunesse toulousaine.

Sur quoi travaillez-vous actuellement?
Avec Taina Tervonen, ma complice journaliste, sur un reportage pour *La Revue dessinée* à propos des passeurs, dans la lignée de notre album *À qui profite l'exil* (Delcourt/LRD). Et on relance la revue collective postapocalyptique *Rita,* dont je suis l'initiateur, qui mélange joyeusement BD, poésie, performances...

© CASTERMAN

LivresRock



QUEEN OF SOUL

Aretha Franklin
AUTEUR Frédéric Adrian
ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE
★★★★

"DANS L'HISTOIRE D'ARETHA, entre chaque ligne de souffrance et de gloire se trouve la musique", écrit Frédéric Adrian, l'un de nos émérites spécialistes de soul américaine.
En témoignent ses innombrables articles écrits pour la revue *Soul Bag* depuis quasi deux décennies, ses ouvrages racontant Marvin Gaye, Stevie Wonder ou Nina Simone... et cette excellente biographie made in France sur la "reine de la soul".
Après de rapides lignes d'introduction générale, Adrian entre directement dans le vif du sujet, dont il ne sortira qu'à l'issue du passionnant parcours d'Aretha Franklin, rapporté quasi jour pour jour. En studio et sur scène, de l'enfance à sa mort, elle est suivie à la trace, avec force documentation médiatique et discographique. Le tout avant de conclure que sa musique, *"souvent utilisée dans des publicités, des séries et des films, régulièrement reprise, n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son intensité, ni de sa capacité toujours renouvelée à stupéfier l'auditeur, qu'il la découvre ou l'ait déjà explorée"*. Précision, méthodologie et plume avertie : tout est réuni pour s'y retrouver dans un vaste catalogue et une personnalité à remous. **SOPHIE ROSEMONT**

CONVERSATIONS

Vous savez quoi ?
AUTEUR François Armanet
ÉDITIONS LA TABLE RONDE
★★★

UN COUP DE TÉLÉPHONE DE MADONNA le remerciant de la retranscription fidèle de ses propos, Bruce Springsteen lui parlant pour la première fois de dépression, Joan Baez et Françoise Hardy évoquant leurs rapports respectifs avec Bob Dylan, l'engagement du jazzman Archie Shepp, Lou Reed qui se déride lorsqu'il comprend que son interlocuteur s'y connaît également en tai-chi... Après des débuts à *Libération*, le journaliste et désormais réalisateur François Armanet a intégré *Le Nouvel Observateur* où il officie depuis de longues années. L'occasion d'interviewer des artistes renommés, entre littérature (de Toni Morrison à Salman Rushdie en passant par Carson McCullers, le veinard !) et musique (de Mick Jagger à Johnny Rotten). Il revient aujourd'hui sur ces rencontres mémorables aux quatre coins du monde, à une époque où les junkets, ces fameux plateaux promotionnels minutés, n'existaient pas encore. On en apprend des belles, et on savoure toujours autant la maîtrise stylistique d'Armanet. **S.R.**

LA FOLIE SWIFT

***"C'EST TOUT SAUF** la poupée ou la marionnette que l'on pourrait être tenté d'imaginer au premier coup d'œil,* annonce dans sa préface Lauric Henneton, de *Rolling Stone*. *Elle sait s'entourer et rebondir dans l'adversité."* En effet, en presque vingt ans de carrière, Taylor Swift est devenue une superstar internationale au poids non seulement (pop) culturel mais aussi social, politique et économique. Depuis 2024, on étudie à Berkeley la stratégie des *Taylor's Versions*, les albums qu'elle a réenregistrés elle-même en quittant son label, Big Machine Records...

Taylor Swift, l'histoire d'un phénomène
AUTEURE Caroline Sullivan
ÉDITIONS HORS COLLECTION
★★★

Signée par la journaliste américaine Caroline Sullivan, cette biographie classique mais efficace raconte le parcours de celle dont le prénom a été choisi en hommage à James Taylor. L'enfance prometteuse, son entrée dans l'arène country-pop en 2005, le virage décisif de l'album *1989*, ses remous médiatiques. Sans oublier sa relation à ses fans, très cultivée, et sa principale source d'inspiration : ses histoires d'amour, qui finissent mal en général. Un livre pour les Swifties comme pour les néophytes ! **S.R.**

PEINTURE MURALE

Spectorama
AUTEUR François Julien
ÉDITIONS ENCRE ROCK
★★★

PAR TOUS SES REBONDISSEMENTS, toutes ses outrances, le destin-parcours de Phil Spector aura été définitivement hors norme. Le cadre parfait pour un biopic et/ou une série TV (documentaire) ? C'est fait. Avec des réussites diverses. Comme celles du bonhomme au demeurant. La cadre parfait à un roman écrit par quelqu'un qui connaît manifestement son sujet sur le bout des doigts vu la somme de détails qu'il insuffle dans son récit ? Bingo ! Roman ou bio romancée à l'arrivée ? Détail... de l'histoire, en l'occurrence, tant chaque épisode, chaque rencontre, chaque péripétie sont contés avec fougue et une écriture nerveuse qui ne cherche pas à se prendre le chou, plus attachée qu'elle est à (re)créer des situations – et surtout des dialogues – qui claquent et résonnent plus sûrement que le Wall of Sound, lequel a fait la légende du protagoniste. La saga – le mot est choisi à dessein – se finit mieux ici que dans la réalité pour notre nabot perruqué et criminel ? Eh !, c'est marqué "roman" dessus, faut vous l'expliquer comment ? **XAVIER BONNET**

© DR

Livres

BELFAST CHILD

Un jeune homme tente de se libérer de son lourd héritage, dans une ville plombée par son passé.

PAR PHILIPPE BLANCHET

"L'APPART ÉTAIT PLUTÔT CHOUETTE, cela dit. Ce n'était pas Bondi Beach. Ce n'était pas la Gold Coast. C'était juste un coup de chance dont on profitait dès qu'on avait assez de cash pour se payer une bouteille de vodka, et on commençait à s'en lasser. Faire la fête, au bout d'un moment ça va bien, et quand il y a de moins en moins de gens autour avec qui s'éclater, vous finissez par vous dire qu'il n'y a nulle part où aller. Que vous êtes condamné à végéter dans un trou avec les trois ou quatre mêmes visages pour le restant de votre vie, à vous pinter, à vous camer, et à zoner avec les crevards du coin jusqu'au jour où il ne reste plus personne à qui parler."

Sean rentre à Belfast, en Irlande du Nord, après avoir fait des études universitaires à Liverpool. Il retrouve le quartier ouvrier de Twinbrook, où vivait jadis le légendaire Bobby Sands, et où sa mère, femme de ménage, l'a élevé. Il retrouve aussi son demi-frère aîné Anthony, pathétique loser, naviguant souvent entre deux sévères cuites, entre deux défonces. Il retrouve enfin et surtout ses potes d'enfance, qui eux n'ont pas bougé, et repique en leur compagnie dans une morne et toxique routine : vodka, coke et fêtes improbables, laissant un goût de bile au fond de la gorge. Faute de mieux, Sean travaille quatre nuits par semaine comme barman dans une boîte de la ville, et squatte un appartement aux murs couverts de moisissure avec son copain Ryan, qui a grandi dans la même rue que lui, et zone, comme lui. Une nuit, à la sortie du boulot, Sean s'embrouille avec un jeune type, le frappe et le met au sol. Accusé de coups et blessures, il est condamné à deux cents heures de travaux d'intérêt général, et se retrouve à nettoyer les tombes d'un cimetière, sous une pluie d'Irlande glacée. Malgré ses études, malgré ses diplômes, Sean, revenu chez lui, est au fond du trou.

Une amie d'enfance dont il est amoureux, Mairéad, qui ambitionne d'être un jour écrivaine et se prépare à fuir Belfast pour Berlin, va lui présenter ses amis étudiants, et l'aider à trouver son chemin, en se rapprochant d'un nouvel univers sans pour autant rejeter le sien.

Retour à Belfast est le premier roman de Michael Magee. Et c'est un coup de maître. Si ce subtil et complexe roman d'apprentissage sonne aussi "juste" et tape avec une telle force, c'est avant tout parce qu'il est largement autobiographique. Michael Magee, tout comme Sean, a grandi dans les logements sociaux de la ville puis, comme ses deux frères, a entamé une carrière de peintre en bâtiment avant de laisser tomber les pinceaux et de se tourner vers des études universitaires. Enfin, tout comme Sean dans la deuxième partie de ce livre, Michael Magee a connu ce décalage entre son appartenance à une classe sociale défavorisée et le monde littéraire qu'il souhaitait intégrer. Son roman exprime ce malaise avec une finesse rare. Retour à Belfast est également l'autopsie d'une ville souffrant sévèrement, encore aujourd'hui, des traumatismes des *Troubles* qui l'ont si longtemps ensanglantée. Les crimes des uns ou des autres, catholiques et protestants, les secrets de famille liés à ces exactions (la mère de Sean en a plein ses placards !) et les fresques morbides et martiales en hommage aux martyrs qui blanchissent sur les murs des quartiers, hantent ce récit profondément déchirant, révélation forte de cette rentrée. *Dirty old town*... et sacré bon livre.

Retour à Belfast

AUTEUR Michael Magee

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

★★★★

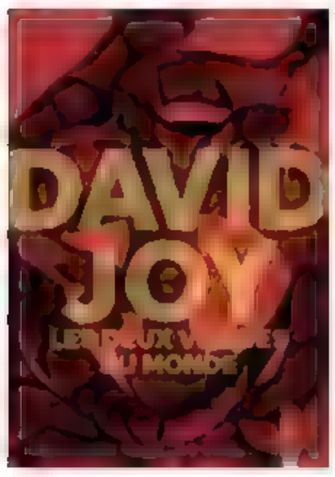
© KATE DONALDSON

À LA VIE, À LA MORT

Un hymne lumineux à la musique, à la jeunesse et à la force de l'amitié, avec les Smiths et New Order en bande-son.

Les Éphémères
AUTEUR Andrew O'Hagan
ÉDITIONS MÉTAILIÉ
★★★★

JUILLET 1986, quelque part dans une petite ville écossaise. Tully et Jimmy ont 18 ans et partagent la même passion pour le punk, la new wave et le film *Le Parrain*, dont ils connaissent tous les dialogues. En cet été charnière, où la page des années lycée se tourne, les deux amis, accompagnés de trois copains issus comme eux de la classe ouvrière, décident d'aller faire une virée en bus à Manchester, le temps d'un tour à l'incontournable Piccadilly Records, puis assister au festival organisé par Factory au G-Mex Center, avec les Smiths, The Fall et New Order en têtes d'affiche, avant de finir la nuit à l'Hacienda. *"Ce que nous vécûmes ce jour-là, c'était notre histoire. Nous n'avions pas l'autre partie, l'avenir, et nous n'avions aucun moyen de savoir ce qu'il serait."* Trente ans plus tard Jimmy, désormais un écrivain reconnu, reçoit un coup de fil de son pote Tully, professeur à Glasgow, qui lui annonce qu'il est atteint d'un cancer incurable, et lui demande de l'aider... Partant d'évènements autobiographiques, l'écrivain écossais Andrew O'Hagan (*Le Crépuscule des pères, Illuminations*...) signe avec un ton d'une grande justesse, dépourvu de toute nostalgie et apitoiement, un livre subtil et bouleversant sur l'immense force d'une amitié défiant le temps. P.B.



Les Deux Visages du monde
AUTEUR David Joy
ÉDITIONS SONATINE
★★★★

TOYA, une jeune artiste noire, revient d'Atlanta pour passer l'été chez sa grand-mère, dans la petite ville rurale de Sylva, en Caroline du Nord. Un soir, afin de dénoncer l'héritage ségrégationniste de la région, la jeune activiste barbouille de rouge sang le monument à la gloire de la Confédération. Dans les jours qui suivent, l'événement réveille en ville de vieux fantômes. Au même moment ou presque, à quelques kilomètres de là, sur le parking d'un supermarché, la police municipale contrôle un break Chevrolet immatriculé dans le Mississippi, dont le conducteur est manifestement ivre. À bord, les flics découvrent une tenue du Ku Klux Klan, ainsi qu'un répertoire contenant la liste des membres locaux de l'organisation... Voilà déjà quelques années que David Joy s'est affirmé comme une des grandes voix d'un country noir enraciné dans les Appalaches. Avec ce nouveau roman, Joy passe la vitesse supérieure et dépasse aujourd'hui les limites du genre. Tout en restant un polar plein de suspense, *Les Deux Visages du monde* s'impose comme une réflexion extrêmement fine sur un racisme qui n'en finit pas de hanter l'Amérique profonde. Et accessoirement comme son meilleur roman à ce jour. P.B.

DEUX REPORTERS TÉLÉ (dont l'auteur) décident de suivre deux jeunes chasseurs de tornades français au cœur des Grandes Plaines américaines. De Springfield, Illinois, à Fort Stockton, Texas, nos *storm chasers* vont arpenter pendant une bonne douzaine de jours l'immense et imprévisible Tornado Alley, pour tenter de s'approcher au plus près, dans la mitraille d'énormes grêlons et le flash de milliers d'éclairs, le vortex de cet effroyable et très dangereux phénomène climatique. Jusqu'à frôler, du côté de l'Oklahoma, l'œil du cyclone. Ce livre raconte leur histoire. Celle d'un long road trip de plusieurs milliers de kilomètres au volant de voitures de location, à travers le centre des États-Unis. Celle de la traque que livrent aujourd'hui les *storm chasers* suréquipés de la génération du film *Twister*. Celle enfin de la rencontre de l'auteur avec ce monstre aux allures de sangsue, *"un phénomène beau et répugnant, violent et interdit, la plus grande scène primitive de ma vie peut-être, un gigantesque coït entre le ciel et la terre"*. Décoiffant. P.B.

Tornade
AUTEUR Simon Fichet
ÉDITIONS MARCHIALY
★★★½

Mémoires
AUTEUR Mark Haskell Smith
ÉDITIONS GALLMEISTER
★★★

UN ÉDITEUR FRANÇAIS ayant pignon sur rue commande à une romancière américaine dans le besoin, fille d'un chanteur de metal chrétien, une biographie de Mark Haskell Smith, auteur sans grand intérêt et inconnu aux États-Unis. Mais la dame se vautre dans les grandes largeurs et le projet part en sucette... Enlèvement, tentatives de meurtres : Mark Haskell Smith, véritable Mozart d'un polar sous acide (lisez *Épices & love* ou *À bras raccourci*), se met en scène dans un roman satirique parfaitement cinglé (et totalement inédit) aux allures d'hilarante autobiographie, où on a du mal à distinguer le faux du vrai, et le lard du cochon qui sommeille. P.B.

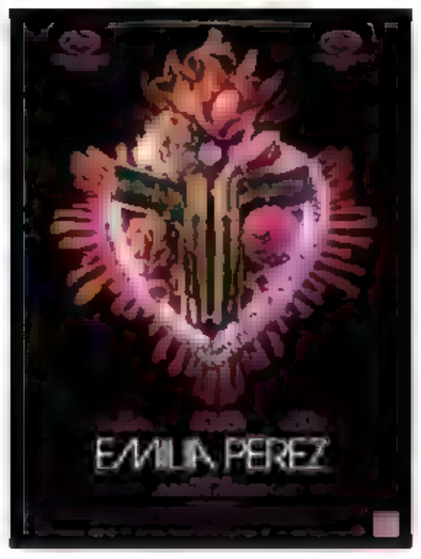
EN FÉVRIER 2021, Caryl Férey apprend à la radio la disparition d'une mère de quatre enfants, Magali Blandin, dans un village d'Ille-et-Vilaine qu'il connaît bien pour y avoir vécu. Un mois plus tard, le mari de Magali passe aux aveux, et indique aux enquêteurs l'endroit où il a enterré sa victime, avant de se pendre en prison. L'auteur de *Zulu* et d'*Okavango* décide alors de se rendre sur ces lieux pour lui synonymes d'une enfance heureuse afin de comprendre qui était cette femme et démonter, à travers les péripéties de ce fait divers, les rouages complexes d'un féminicide. *Sad song*. P.B.

Magali
AUTEUR Caryl Férey
ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
★★★

CARYL FÉREY
MAGALI
« Je ne me suis jamais intéressé aux faits divers, mais la disparition de Magali Blandin dans mon village d'enfance m'a renvoyé trois vies en arrière. »

© MÉTAILIÉ

Zoe Saldana esquisse quelques pas de danse.



Cinéma

CARTEL EN TÊTE

Entre le film noir de cartel et la comédie musicale multicolorée, Jacques Audiard ne choisit pas. Résultat : une* Emilia Pérez *deux fois couronnée au Festival de Cannes !

PAR SOPHIE ROSEMONT

MAÎTRISER LES CODES DU FILM NOIR dans ce qu'il peut avoir de plus exalté puis, au fil des films, varier les genres - cinématographiques. Après le beau western contemplatif *Les Frères Sisters*, en 2018, et l'intimiste Paris en noir et blanc des *Olympiades*, Jacques Audiard s'est lancé dans l'improbable aventure d'*Emilia Pérez*. Improbable ne fût-ce qu'à l'écoute du pitch, qui fait lever plus d'un sourcil... Un chef respecté de cartel mexicain, Manitas (Karla Sofía Gascón), caresse en secret un rêve : être physiquement la femme qu'il a toujours su être. Pour ce, il faut être procédurier, efficace, insoupçonnable. Il contacte donc, plutôt brutalement, Rita (Zoe Saldana), brillante avocate travaillant pour un cabinet corrompu. Alors qu'elle vient de réussir, non sans dégoût, à blanchir un homme ayant assassiné son épouse, elle accepte d'aider Manitas à devenir Emilia, envoyer sa femme Jessi (Selena Gomes) et ses enfants en Suisse et se faire passer pour mort. Mission accomplie, jackpot pour Rita. Jusqu'au jour où Emilia refait son apparition pour lui demander un nouveau service...

Librement inspiré de l'un des personnages du roman *Écoute*, de Boris Razon, un narcotrafiquant désirant changer d'identité sexuelle, *Emilia Pérez* s'appuie sur un format opératique très maîtrisé - même si Audiard ne parle pas espagnol ! Privilégiant les ambiances nocturnes et pesantes, il n'est pas si loin du clair-obscur carcéral d'*Un prophète*, d'autant que les questions qui les animent sont peu ou prou les mêmes : comment le modèle masculin peut-il se soustraire à la violence ? Pour servir son propos, Audiard a longuement modelé, avec le directeur de la photographie Paul Guilhaume, les couleurs et les lumières nécessaires. En résulte une forme hybride, trans pourrait-on dire, à l'image de son héroïne. Si l'on chante et on danse dans *Emilia Pérez*, ce qui lui permet de ne pas se noyer dans le drame, ce film assumant sa grandiloquence narrative et ses situations tirées par les cheveux n'en reste pas moins un thriller à suspense.

En sus des chorégraphies inventives de Damien Jalet, les musiques du film, composées par Camille et Clément Ducol, se passent de minimalisme. Ainsi, elles exaltent les différents états émotionnels traversés par un trio d'actrices récompensé à juste titre d'un prix d'interprétation collectif au Festival de Cannes. Rompue au registre de l'action, Zoe Saldana impressionne par sa physicalité et un jeu extrêmement resserré. Il s'agit sans aucun doute de l'un de ses plus beaux rôles, sur le fil d'un rasoir dont elle ne sait jusqu'où il peut la blesser. La pop star Selena Gomes, elle, est parfaitement crédible en veuve exaltée. Enfin, Karla Sofía Gascón est épatante. Née sous le nom de Carlos Gascon, longtemps comédien de soap-opéras très populaires en Espagne, elle incarne dans toute son ambivalence le rôle de Manitas/Emilia : généreux mais inquiétant, stratégique mais imprévisible. Elle est l'atout mémorable d'une mise en scène à la hauteur des ambitions d'Audiard, qui signe là l'un de ses plus grands films - prix du Jury cannois cette année.

Emilia Pérez

SORTIE	21 AOÛT
RÉALISATION	Jacques Audiard
CASTING	Zoe Saldana, Karla Sofía Gascón, Selena Gomes

★★★

© PAGE 114 - WHY NOT PRODUCTIONS - PATHÉ FILMS - FRANCE 2 CINÉMA - PHOTOGRAPHE SHANNA BESSON

BELGE DE NUIT

La Nuit se traîne

SORTIE 28 AOÛT

RÉALISATION Michiel Blanchart

CASTING Jonathan Feltre, Natacha Krief, Romain Duris, Jonas Bloquet

★★★½

À VUE DE NEZ, passer vos soirées à dépanner votre prochain en lui faisant profiter de vos talents de serrurier tout en écoutant Petula Clark dans votre véhicule de fonction n'est pas la manière la plus risquée de vous exposer aux emmerdes en rafale. Mais bon, c'est toujours la même litanie... *the right man at the right place at the right time*. L'infortuné Mady va l'apprendre à ses dépens, embarqué contre son gré dans une nuit folle à travers un Bruxelles automnal (il ne cesse de pleuvoir), où il s'agira pour lui tout à la fois et pas forcément dans cet ordre d'essayer de comprendre ce qui lui arrive, sauver sa peau et retrouver un magot, objet de bien des convoitises et - accessoirement - de trahisons. Entre pénombres et lumières de la nuit, violence assumée et contexte social brûlant, c'est un premier long-métrage qui tient en haleine de la première à la dernière seconde que signe ici son réalisateur belge, où les courses-poursuites s'enchaînent à foison et où on aura tout loisir de deviner une référence cinématographique ou l'autre dans telle ou telle scène, à l'instar de ce final dans la gare du Nord de Bruxelles. Prenant! XAVIER BONNET

Jonathan Feltre, entre clair et obscur.

MAL DE CHIEN

Project Silence

DIFFUSION 21 AOÛT

RÉALISATION Kim Tae-gon

CASTING Lee Sun-kyun, Ju Ji-hoon, Kim Hee-won

★★★½

EN MATIÈRE DE THRILLER spectaculaire, où l'instinct de survie fait faire des miracles à ses protagonistes - et accepter pas mal des choses à l'extrême limite de l'improbable -, le cinéma coréen se pose un peu là. Si bien même que l'on en vient souvent à se dire qu'il aura du mal à faire mieux ou plus fort la "prochaine fois". *Project Silence* relève le défi haut la main avec son assemblage de rescapés victimes d'un carambolage monstre sur un pont soudain pris dans un brouillard épais entre le Séoul et son aéroport. Des rescapés ne se doutant pas de la nature mais surtout des répercussions du fameux Project Silence qui va se déclencher : des molosses modifiés génétiquement vont semer une panique générale, une fois que le contrôle à distance de leurs faits et gestes aura été rendu inopérant après une décision politique de couper les réseaux numériques par peur que la presse ne relate les faits. Alambiqué sur le papier, le scénario laisse parler son originalité au profit d'une mise en scène redoutable d'efficacité. X.B.

© 2024 - DAYLIGHT INVEST - FORMOSA PRODUCTIONS - QUAD FAM - GAUMONT - FRANCE 3 CINEMA - A PRIVATE VIEW - RTL BELGIUM - VOO / 2023 CJ ENM CO., LTD., CJ ENM STUDIOS BLAAD STUDIOS

Super-trend

Spidi Hoodie H2Out II

On dirait un simple hoodie mais la H2Out II est une veste certifiée pour la moto avec ses protections intégrées aux épaules et aux coudes, dotée d'une membrane imperméable et respirante, et d'une capuche amovible. Résistante à l'abrasion, vous pourrez même lui ajouter une doublure thermique compatible cet hiver. **259,90 €**

Thule Subterra 2

Compact, d'apparence, ce bagage cabine offre un espace de rangement généreux. Et, comme d'habitude chez Thule, tout est parfaitement optimisé, avec un panneau amovible bien pratique et des sangles de compression. De quoi emporter tout le nécessaire pour un long week-end. **369,95 €**

Seiko Prospex Speedtimer SSC947

Ça vous dirait de porter une montre d'astronaute? Cette nouvelle Speedtimer s'inspire du modèle de 1969 porté par William Pogue, qui établira le record du plus long séjour dans l'espace en 1973. Ce chronographe solaire s'illustre avec six mois d'autonomie sans exposition à la lumière. **700 €**

Hi-gadget

Kia Picanto
Seule au monde

Alors que les constructeurs désertent le segment des citadines, Kia profite de l'occasion pour restyler sa Picanto, un modèle stratégique avec une vente sur cinq en France pour la marque. Si l'intérieur change peu avec un écran tactile de 8 pouces désormais de série, il en va tout autrement de l'extérieur. La Picanto rappelle l'EV9 avec ses feux à led verticaux intégrant la nouvelle signature lumineuse, et les bandeaux illuminés à l'avant comme à l'arrière. Affichant un style moderne et plutôt sportif, la citadine doit néanmoins se contenter d'un modeste 4 cylindres de 79 ch sur notre modèle d'essai. Poussif, celui-ci impose de monter dans les tours en jouant avec la boîte manuelle. Pourtant, son poids réduit et sa maniabilité incitent à une conduite plus dynamique. En contrepartie la consommation est contenue. Très à l'aise en ville, la voiture bénéficie d'un rayon de braquage réduit et des nombreuses aides à la conduite. Et si les tarifs augmentent encore à l'instar de ses rares concurrentes, elle compense néanmoins avec des équipements dignes du segment supérieur et une garantie de sept ans. **À partir de 15990 €**

Mercedes CLE 200 Cabriolet
À ciel ouvert

Outre les modèles d'exception, les cabriolets se font rares désormais, surtout les berlines. Remplaçante des Classe C et E découvrables, la Mercedes CLE Cabriolet est une voiture élégante, qui ne passe pas inaperçue capote ouverte. Elle bénéficie d'une présentation très soignée et moderne, comme en témoignent son écran d'instrumentation paramétrable et la grande dalle verticale dédiée à l'infodivertissement. Capable d'accueillir quatre personnes et quelques bagages, la CLE Cab en impose avec ses 4,95 m de long. Heureusement les aides à la conduite veillent, notamment pour faciliter le stationnement. Confortable, elle bénéficie d'une hybridation légère, qui favorise la consommation plutôt que les performances. Une ode aux balades tranquilles cheveux au vent, à moins d'opter pour le 6-cylindres autrement plus musclé. Pas donnée, elle bénéficie toutefois d'un équipement de série très complet. Parmi les options, le système audio 3D Burmester de 710 W compatible Dolby Atmos transforme l'habitacle en salle de concert à ciel ouvert avec ses 15 haut-parleurs. Vous nous croyez si on vous dit que nous avons eu un mal fou à la rendre au terme de notre essai? **À partir de 74650 €**

© THULE GROUP 2023 - THOMAS ANTOINE - MERCEDES BENZ AG - DR

Quoi de neuf?

De l'audio à la TV en passant par la téléphonie, les objets connectés et l'informatique. Voici notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.

HyperX Cloud Mini Kids
Les enfants aussi ont droit à leur casque audio. Outre des dimensions adaptées, celui-ci est léger et confortable si l'on en croit notre cobaye de 8 ans. Mais c'est surtout la limite du volume à 85 dB qui finira de convaincre les parents. **29,99 € (filaire)**

Viwone Pure +
En attendant le test dans un prochain numéro, ce casque audio s'illustre avec sa mémoire interne de 64 Go pour directement stocker des morceaux. Bluetooth, il se connecte à n'importe quel lecteur et bénéficie de 40 h d'autonomie. **349 €**

Motorola Moto Buds+
Conçus en partenariat avec Bose, ces écouteurs résistant à l'eau bénéficient d'un réducteur de bruit actif et d'une autonomie de 8 h. Et 10 min. de charge suffisent pour 3 h d'écoute en plus. Compatibles Dolby Atmos, ils permettent aussi de profiter de l'audio Hi-Res sur les plateformes de streaming compatibles. **149 €**

Shokz OpenFit Air
À côté de ses casques à conduction osseuse, Shokz propose ces écouteurs à oreilles libres pour rester conscient de l'environnement ambiant. Très stables grâce au crochet d'oreille, les OpenFit Air promettent un son de qualité et jusqu'à 28 h d'écoute. **139 €**

Beats Solo 4
Le Beats Solo 4 se bonifie avec des drivers de 40 mm et l'audio spatial avec suivi de la tête. Compatible Lossless via le port USB-C, sa batterie assure jusqu'à 50 h d'écoute et est compatible Fast Fuel pour la recharge rapide. Les utilisateurs d'appareils Apple bénéficieront en sus du multipoint pour une connexion automatique et instantanée. **229,95 €**

Jabra Elite 8 Active Gen 2
Baroud d'honneur pour Jabra qui offre une mise à jour aux Elite 8. Au programme, un boîtier de recharge doté du Bluetooth LE Audio pour faire office de passerelle avec son port USB-C ou son 3,5 mm. Le réducteur de bruit et l'audio spatial ont aussi été améliorés. **249,99 €**

© DR

Hot gadget

Sunology Play Max
Le panneau solaire jour et nuit

Très simple à utiliser, il suffit de brancher ce panneau solaire sur une prise domestique pour produire votre électricité. Double face, il peut générer jusqu'à 135 W à l'arrière sur un sol clair. Le support est facilement inclinable pour une exposition optimale en été comme en hiver. Mais c'est surtout la batterie intégrée qui différencie la Play Max, permettant de stocker le surplus solaire qui sera réinjecté la nuit. Dommage que la capacité soit limitée à 700 Wh car nous avons mesuré un bon rendement en été. L'hiver, la production risque d'être plus anecdotique. Le seuil de rentabilité dépendra de l'ensoleillement et de l'exposition (sud recommandé). Dans tous les cas, il y a de quoi voir venir avec vingt-cinq ans de garantie intégrale. **799 € (sans batterie)**

Insta360 X4
La plus étonnante des caméras

Capable de filmer à 360° en 8K, la X4 permet de créer des vidéos étonnantes. Elle s'accompagne d'une application mobile pour donner libre cours à votre créativité, en recadrant les plans à postériori avec une excellente qualité d'image et des effets impressionnants. Livrée avec une perche à selfie, celle-ci s'efface comme par magie sans aucun montage. Polyvalente, la X4 peut aussi être utilisée comme action cam mono-objectif ou comme appareil photo. Gare à la chauffe lors d'une utilisation prolongée en plein soleil et à ne pas rayer les protège-objectifs de série qui sont fragiles. Dans tous les cas, on en prend plein les yeux. **559,99 €**

Q&R

Mathias Malzieu

San Francisco, le Sahara ou l'Islande; des rencontres avec Rochefort, Cantona et Bashung... Le chanteur de Dionysos déborde d'énergie.

Par SAMUEL DEGASNE - Photo HARCOURT

Trente ans de carrière, c'est une quinzaine d'albums, un millier de concerts et... combien de fractures?
Deux importantes, mais qui sont chaque fois doubles! La dernière en date, c'est tout de même un concert qui se finit au bout de... quarante secondes! Ah, et puis une clavicule pour notre guitariste juste avant une tournée. Une modeste participation aux statistiques du groupe. Après, bien sûr, on ne compte pas les claquages et élongations, sinon on défierait les lois mathématiques.

L'occasion d'ailleurs de chanter sur un fauteuil customisé, comme Dave Grohl en 2015.
Justement, on a reçu plein de photos nous comparant! C'était drôle... Il était pas mal d'ailleurs, son fauteuil, avec des manches de guitares! On est jaloux! Nirvana, c'est vraiment notre ADN, en plus. Notre batteur et moi on les a d'ailleurs vus sur scène...

Plus que ça: vous avez même partagé un producteur.
Steve Albini, oui, le coréalisateur d'*In Utero*. On a travaillé avec lui sur notre quatrième album, *Western sous la neige*, en 2002. Un type intègre, mais pas intégriste. Avec de l'autodérision. Il nous poussait, nous responsabilisait. Un vrai mécanicien qui met à disposition ses outils... sans conduire à ta place! On s'est d'ailleurs souvent dit que l'on devrait renouveler l'expérience avec lui, notamment parce qu'au-delà du rock, il a aussi produit des albums folks sublimes. Hélas, avec son décès en mai 2024, c'est malheureusement trop tard.

Vos choix de réalisateurs, c'était chaque fois des "fantasmes d'ados"?
Oui, et aussi des choses que nous écoutions sur le moment... Après, il y a bien sûr la réalité du studio, la découverte de l'humain qui se rajoute et pourrait décevoir... Mais tu prends ce risque. Tu te laisses porter par l'envie, le désir. Et ça donne des enregistrements à San Francisco avec Daniel Presley (Faith No More, The Breeders, Cradle of Filth...) ou au Maroc avec John Parish (P.J. Harvey, Eels, 16 Horsepower...), avec cette idée du voyage qui participait au processus. On a d'ailleurs failli aussi travailler avec Ian Caple (Tindersticks, Kate Bush, Simple Minds...) pour l'album *Haïku*, ou encore Valgeir Sigurðsson (Björk, Sigur Rós, Damon Albarn...).

Des options plus périlleuses aujourd'hui, compte tenu de la nouvelle économie du disque...
Et c'est bien pour ça que lorsque l'on convoque autant de musiciens classiques, il est plus facile de le faire en France. D'où la nécessité de se réapproprier certains processus. C'est comme notre set actuel: il y a un enchaînement de chansons qui nous semble logique et qui correspond à nos envies, mais nous sommes bien incapables de savoir où nous mènera ce désir en fin de tournée. Les réflexes, c'est bien! Se surprendre et s'écouter, c'est encore mieux.

De la même manière que vos projets parallèles ont toujours été une façon de se quitter pour mieux se retrouver, non?
On y pense, après trente ans d'expérience, à cette fameuse... zone de confort. Il y en a beaucoup à qui ça fait peur d'en sortir. Pourtant, il ne faut pas confondre un "risque" et "faire n'importe quoi". Par exemple, on ne sait pas arranger des cuivres sur de la rumba... OK! Ce serait prétentieux de s'improviser experts... Mais si tu prends des gens qui t'aident, t'apprennent et te font grandir, alors là, oui, ta zone de confort aussi s'élargit.

D'ailleurs, sur votre dernier album, *L'Extraordinarium*, vous aviez initialement le rêve de travailler avec Orelsan ou Angèle...
Oui, c'est la phase de rêves. La projection avant la réalisation: on imagine, on note les pourquoi-pas et recense les tu-crois-que. Puis, on s'est rapidement rendu compte que quand tu n'as pas d'histoire avec un invité, ça n'est séduisant que sur papier. On s'est donc concentrés sur des gens avec qui on a une histoire artistique, mais aussi personnelle: Last Train, -M-, Aldebert, Mademoiselle K, Olivia Ruiz, Emily Loizeau... Le vrai anniversaire, c'est ça finalement! Même si, nous avons tout de même tenté John McEnroe! *[Rires]* Ce devrait être au fond une philosophie de vie: ne travailler qu'avec ceux qui ont envie.

À propos d'envie, et malgré des paroles en apparence désengagées, vous avez signé une tribune contre l'arrivée du Rassemblée national.
Nous avons toujours lutté contre l'extrême droite, ne serait-ce qu'en étant un groupe. Pourquoi? Parce que le RN a toujours été basé sur un principe de division. Nous, nous sommes des créateurs de fictions. Ces histoires, elles ne sont pas faites pour fuir le réel: elles peuvent être inspirantes, générer de l'empathie, de l'espoir. C'est questionner la réalité! N'oublions jamais que la culture est un patrimoine... Qu'importe l'image policée du RN qui fait tomber certains dans leur piège, nous n'oublions pas les origines de ce parti, ni certaines déclarations... Et ne rien dire serait, notamment, cracher sur nos privilèges d'intermittents. Ce n'est donc pas être militant que les dénoncer, mais bien notre définition de l'intégrité. Préférant au terme "engagés", celui - nous l'espérons - d'"engageants". R

QUAND VOUS REFERMEZ UN MAGAZINE UNE NOUVELLE VIE S'OUVRE À LUI.

EN TRIANT VOS JOURNAUX, MAGAZINES, CARNETS, ENVELOPPES, PROSPECTUS ET TOUS VOS AUTRES PAPIERS, VOUS AGISSEZ POUR UN MONDE PLUS DURABLE. PLUS D'INFORMATIONS SUR LE RECYCLAGE SUR TRIERCESTDONNER.FR

CITEO

Donnons ensemble une nouvelle vie à nos produits

Le Crédit Mutuel donne le LA

MaMA

MUSIC & CONVENTION

16•17•18 OCTOBRE @ 2024

PLUS DE 150 CONCERTS - 3 JOURS DE MUSIQUE - PIGALLE & MONTMARTRE

ASTRAL BAKERS • BIBI CLUB • DINAA
JOHNNY MAFIA • KIDS RETURN • MARIUS
MARTIN LUMINET • MARUJA • MELTHEADS
NATASCHA ROGERS • NATHALIE FROEHLICH
NINA VERSYP • PLEASE • PORCELAIN ID
SAINT DX • SOFT LOFT • THE HAUNTED YOUTH
THÉA • TROY VON BALTHAZAR • UTO • and more...

INFOS ET BILLETTERIE SUR : WWW.MAMA-MUSICANDCONVENTION.COM

MINISTÈRE DE LA CULTURE
CNM
Région îledeFrance
PARIS
Crédit Mutuel